

Ecole normale supérieure de Bouzaréah

Département de français

Polycopié de cours

Présenté par : Kamila Oulebsir-Oukil

Maitre de conférences « A » en sciences du langage

ENS-Bouzaréah

Sémiologie/CM et TD

Cours destiné aux étudiants de 3^{ème} année licence,

Profil : PES/PEM



Année universitaire : 2023/2024

Introduction

Le cours que j'ai choisi de présenter pour mon professorat est le module de la sémiologie dispensé pour les étudiants de 3^{ème} année, profil PES/PEM. Ce module figure dans la maquette de la formation de licence de l'Ecole Normale Supérieure de Bouzaréah. Il s'agit d'un module doté d'un cours magistral de 1h30 hebdomadaire et d'une séance de travaux dirigés d'une 1h.30 également avec un coefficient de 2. Il est proposé sur toute l'année et l'évaluation se fait avec un examen sur table pour le CM et une évaluation du TD laissée à l'appréciation de l'enseignant (examen, exposé, travail personnel). Je propose un descriptif du CM et des TD que j'assure depuis quelques années à l'ENS-Bouzaréah.

Descriptif et objectif du cours

L'objectif de ce module est de prolonger l'enseignement du domaine de la linguistique générale entamé dans les années précédentes. En effet, au terme de la deuxième année, l'étudiante aura acquis les bases de la linguistique : définition de la langue, définition du signe linguistique et les principes des différentes écoles linguistiques européennes et américaines.

Le présent travail propose d'aborder la sémiologie comme branche de la linguistique mais aussi comme domaine s'intéressant aux signes et à leurs significations dans différents contextes tout en expliquant ses origines et ses traditions. Il sera question également de définir les principaux enseignements des écoles américaines et des écoles européennes dans la définition/conception du signe linguistique et extralinguistique, ses fonctions, sa nature, son classement et son interprétation, notamment chez Roland Barthes (1964).

Nous organisons ce cours en respectant la progression adoptée dans le programme officiel de l'ENS et qui est proposée aux enseignants à charge du module.

C'est un module de spécialité qui tend à faire connaître la façon de travailler les signes et de les faire signifier. Il s'agit d'étudier « la vie des signes » (De Saussure, 1916:33) au sein des contextes, des situations et des corpus où ils sont utilisés.

C'est un module qui se base essentiellement sur les pré-requis des étudiants dans le domaine de la linguistique générale, et ce, vu l'apport important dont ils sont dotés.



sur le plan théorique que pratique, c'est-à-dire en termes d'analyse menées en suivant les principes des différentes écoles étudiées. En effet, la formation de l'ENS prépare les étudiants à partir de la première année de licence aux fondements de la linguistique, notamment à travers le module de phonétique (1^{ère} année) phonologie/initiation à la linguistique (2^{ème} année). De ce fait, ce présent cours revient, en même temps, sur les réquisits de la linguistique et aborde largement ceux de la sémiologie. Les étudiants découvrent, avec ce module, des modèles d'analyse, des schémas d'interprétation et sont sensibilisés aux sous-entendus et au processus de signification. Le module est considéré comme une bonne préparation pour les formations de master en sciences du langage, notamment pour les modules de sémiotique de l'image et sémiotique de la communication proposés à l'ENS.

L'objectif de ce module est d'amener l'étudiant à être capable d'analyser des configurations signifiantes dans des corpus variés. En termes plus précis, à l'issue de ce cours, l'étudiant doit être en mesure de repérer les différents signes, de les classer et de les interpréter. Il doit être capable de dégager les différentes significations qui se greffent autour du signe linguistique et extralinguistique.



Plan du cours

Chapitre 1 : CM : Rappel de la linguistique générale.....	6
• La linguistique en tant que science : son objet et sa démarche.....	6
• Qu'est-ce que la linguistique ?.....	6
• Quel est l'objet d'étude de la linguistique ?.....	8
• Quelle est la démarche de la linguistique ?.....	8
• La linguistique est une science descriptive et explicative.....	8
• Linguistique et grammaire.....	9
• Langue et langage.....	9
• TD : Textes de renforcement des connaissances pour ce rappel.....	10
• Ce qu'il faut retenir du rappel.....	12
Chapitre 2 : Historique de la sémiologie.....	13
1-Définition du domaine de la sémiologie.....	13
1.1. Apport linguistique : la conception européenne.....	14
• Le point de vue de Ferdinand de Saussure.....	15
• TD : textes à commenter.....	16
• TD : commentaire de quelques citations extraites du chapitre.....	26
• Le point de vue de Roland Barthes.....	28
• Le rapport entre la linguistique et la sémiologie.....	29
1.2. Apport philosophique : la conception américaine.....	31
• Point de vue de John Locke.....	31
• Point de vue de Charles Sanders Pierce.....	32
• Point de vue de Charles Morris.....	33
• TD : Textes à commenter.....	34
• Synthèse des supports proposés.....	45
1.3. Sémiologie et sémiotique.....	46
TD : Textes pour application.....	
Synthèse.....	
Chapitre 3 : La problématique du signe.....	



Rappel du chapitre précédent :	53
• Définition du signe : généralités.....	53
• Le signe chez Saussure.....	54
• Le signe chez Barthes : le procès de la signification	55
• TD : Textes de Barthes à commenter.....	57
• Quelques points pour la synthèse.....	63
• Le signe chez Peirce : la taxinomie indice/icône/symbole.....	64
• Le triangle sémiotique	67
• Typologie des signes.....	69
• TD : supports à commenter.....	70
• TD : activités.....	73
• Les critères de classement des signes en catégories.....	76
Chapitre 4 : Les fonctions du signe.....	78
• La fonction de substitution.....	78
• La fonction de trace de code.....	78
• La fonction de structuration de l'univers.....	79
• Texte TD reprenant les trois fonctions étudiées en cours.....	80
Chapitre 5 : Sémiologie de la communication/sémiologie de la signification.....	87
• Sémiologie de la communication : la notion de code.....	87
• Sémiologie de la signification : asseoir l'interprétation.....	87
• Texte d'appui à étudier en TD.....	88
• Exemples d'analyses sémiologiques.....	94
Sujet d'examen proposé.....	101
Corrigé proposé.....	102
Références bibliographiques.....	104



Chapitre 1 : CM : Rappel de la linguistique générale

Objectif : l'étudiant doit être capable de réinvestir ses acquis en linguistique générale pour appréhender l'objectif de la sémiologie.

1- La linguistique en tant que science : son objet et sa démarche

➤ Qu'est-ce que la linguistique ?

Les réflexions sur le langage et les langues remontent à l'Antiquité. La linguistique en tant que discipline scientifique et autonome ne s'est constituée qu'au cours du 19^{ème} siècle. La linguistique est l'étude scientifique du langage humain. C'est l'étude descriptive de la langue. On peut illustrer avec cette longue définition de Saussure (1857-1913) dans son *Cours de linguistique générale* (désormais *CLG*) qui met en place un programme pour définir cette discipline et la relier avec les autres disciplines connexes :

La matière de la linguistique est constituée d'abord par toutes les manifestations du langage humain, qu'il s'agisse des peuples sauvages ou des nations civilisées, des époques archaïques, classiques ou de décadence, en tenant compte, dans chaque période, non seulement du langage correct et du « beau langage », mais de toutes les formes d'expression. Ce n'est pas tout : le langage échappant le plus souvent à l'observation, le linguiste devra tenir compte des textes écrits, puisque seuls ils lui font connaître les idiomes passés ou distants :

La tâche de la linguistique sera :

- a) de faire la description et l'histoire de toutes les langues qu'elle pourra atteindre, ce qui revient à faire l'histoire des familles de langues et à reconstituer dans la mesure du possible les langues mères de chaque famille ;
- b) de chercher les forces qui sont en jeu d'une manière permanente et universelle dans toutes les langues, et de dégager les lois générales auxquelles on peut ramener tous les phénomènes particuliers de l'histoire ;
- c) de se délimiter et de se définir elle-même.

La linguistique a des rapports très étroits avec d'autres sciences qui tantôt lui empruntent des données, tantôt lui en fournissent. Les limites

qui l'en séparent n'apparaissent pas toujours nettement. Par exemple, la linguistique doit être soigneusement distinguée de l'ethnographie et de la préhistoire, où la langue n'intervient qu'à titre de document ; distinguée aussi de l'anthropologie, qui n'étudie l'homme qu'au point de vue de l'espèce, tandis que le langage est un fait social. Mais faudrait-il alors l'incorporer à la sociologie ? Quelles relations existent entre la linguistique et la psychologie sociale ? Au fond, tout est psychologique dans la langue, y compris ses manifestations matérielles et mécaniques, comme les changements de sons ; et puisque la linguistique fournit à la psychologie sociale de si précieuses données, ne fait-elle pas corps avec elle ?

Saussure, 2005, *Cours de linguistique générale*, Chapitre II, p. 12.

Saussure, considéré comme le père fondateur de la linguistique moderne, définit la linguistique comme la science qui étudie la langue : « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même. » (*op. cit* : 247). Tout d'abord, la langue est considérée comme objet d'analyse scientifique en lui-même, hors de tout contexte social qui apporte souvent des jugements de valeur, comme le démontre la citation suivante de Martinet : « Une étude est dite scientifique lorsqu'elle se fonde sur l'observation des faits et s'abstient de proposer un choix parmi ces faits au nom de certains principes esthétiques ou moraux. » (2005 :6).

C'est à la suite de cette définition, au début du début du 20e siècle, que la linguistique s'est établie comme discipline scientifique et qu'elle a commencé à se démarquer d'autres disciplines utilisant la langue comme la philologie (science historique qui a pour objet la connaissance des civilisations passées par les documents écrits qu'elles nous ont laissés. (Dict. *Ling Larousse*).

La linguistique se veut donc un outil de description scientifique neutre qui ne tient pas compte des valeurs personnelles associées à la perception d'une langue ou d'une population.

➤ **Quel est l'objet d'étude de la linguistique ?**

La linguistique a un objet scientifique qu'est l'étude de la langue en tant que système. Saussure a fait quelques distinctions importantes pour définir l'objet d'étude de la linguistique. Tout d'abord, celle entre langue et parole. Selon lui, la langue est « à la fois un produit social de la faculté de langage et un ensemble de conventions nécessaires » (Saussure, 2005 : 77). En d'autres termes, la langue est un code commun partagé par l'ensemble des membres d'une communauté linguistique mais qui n'est représentée dans sa totalité chez aucun d'entre eux. En revanche, la parole comprend les manifestations uniques et imprévisibles du langage qui sont propres à un locuteur. Donc, l'objet est l'étude descriptive et explicative du fonctionnement des langues.

➤ **Quelle est la démarche de la linguistique ?**

Saussure donne à la linguistique la matière la plus vaste possible. Il fait de la langue son objet de recherche. Concrètement, la linguistique fait la description et l'histoire de toutes les langues. Elle doit dégager des lois générales à partir de la diversité des langues (les langues sont des systèmes de signes régis par le principe de l'arbitraire).

➤ **La linguistique est une science descriptive et explicative**

La linguistique ne compare pas entre les langues, ne juge pas la grammaticalité d'une langue et ne produit pas des règles pour corriger les formes de la langue. Elle a pour but la description et l'explication des phénomènes des langues.

La linguistique est définie comme une discipline scientifique. Elle s'intéresse à l'étude du langage. Contrairement à une démarche prescriptive qui prône le jugement et cherche la norme, la linguistique se base sur la description et l'observation des faits de langue.

Les linguistes étudient divers aspects du langage et proposent des descriptions sur plusieurs niveaux : phonétique, phonologique, syntaxique, lexicologique et sémantique.

Saussure se réclame du structuralisme comme mode de pensée pour donner un cadre qui permet de définir la linguistique et de défendre ses principes.

➤ Linguistique et grammaire

Saussure a caractérisé la grammaire traditionnelle de **normative** : elle vise à produire des règles pour dégager des formes correctes des formes incorrectes. Le refus de l'observation et le fait de se baser sur les catégories de la pensée n'a pas donné le statut de discipline scientifique à cette grammaire. La linguistique, en revanche, prétend un point de vue strictement **descriptif** qui ne tient pas aux jugements de valeur et qui exclut toute attitude fondée sur la norme et le respect de la norme.

La notion de "grammaire" est primordiale en linguistique. Elle réfère à toutes les règles de formation d'énoncés utilisées pour communiquer correctement dans une langue (et qui sont différentes d'une langue à l'autre). Plusieurs linguistes considèrent de nos jours la grammaire d'un locuteur comme étant un "modèle de compétence idéale qui établit une certaine relation entre le son et le sens." (*Dict Ling Larousse*).

Linguistique	Grammaire
<ul style="list-style-type: none">- comprendre le fonctionnement du langage d'un point de vue cognitif ;- le linguiste décrit et cherche à comprendre ;- observe le fonctionnement immédiat de la langue. Il détermine les énoncés qui sont valides dans une langue, c'est-à-dire déjà entendus ou qui sont conformes aux règles grammaticales d'une langue comme nous les connaissons- Elle est descriptive	<ul style="list-style-type: none">-Légifère des lois pour le bon usage de la langue ;- S'intéresse à la tradition et à l'étymologie ;- Juge la correction des énoncés produits dans une langue ;- Elle est prescriptive.

Exemple :

Ils jou^{sent} au ballon : le linguiste comprend que le « s » est la marque logique du pluriel.

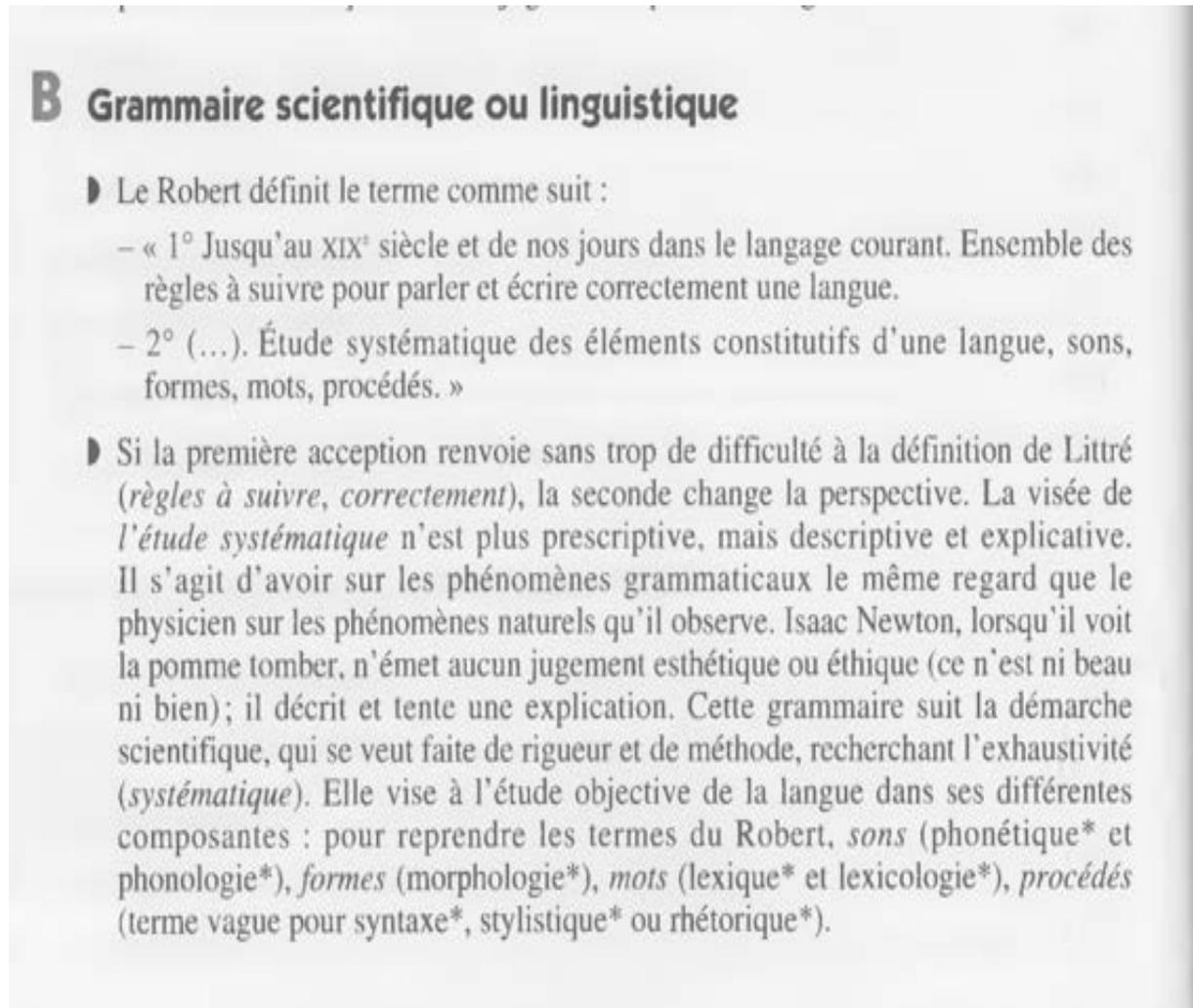
➤ Langue et langage

Cette distinction est importante pour ce module puisqu'il est question de travailler sur des systèmes de signes pris comme des langages qui signifient. Réunissant le côté

social qui est la langue et le côté individuel qui est la parole, le langage est considéré comme une faculté innée de l'individu, c'est le moyen de communication qu'utilisent les êtres humains.

TD : Textes de renforcement des connaissances pour ce rappel

Support 1



B Grammaire scientifique ou linguistique

► Le Robert définit le terme comme suit :

- « 1° Jusqu'au XIX^e siècle et de nos jours dans le langage courant. Ensemble des règles à suivre pour parler et écrire correctement une langue.
- 2° (...). Étude systématique des éléments constitutifs d'une langue, sons, formes, mots, procédés. »

► Si la première acception renvoie sans trop de difficulté à la définition de Littré (*règles à suivre, correctement*), la seconde change la perspective. La visée de *l'étude systématique* n'est plus prescriptive, mais descriptive et explicative. Il s'agit d'avoir sur les phénomènes grammaticaux le même regard que le physicien sur les phénomènes naturels qu'il observe. Isaac Newton, lorsqu'il voit la pomme tomber, n'émet aucun jugement esthétique ou éthique (ce n'est ni beau ni bien); il décrit et tente une explication. Cette grammaire suit la démarche scientifique, qui se veut faite de rigueur et de méthode, recherchant l'exhaustivité (*systématique*). Elle vise à l'étude objective de la langue dans ses différentes composantes : pour reprendre les termes du Robert, *sons* (phonétique* et phonologie*), *formes* (morphologie*), *mots* (lexique* et lexicologie*), *procédés* (terme vague pour syntaxe*, stylistique* ou rhétorique*).

Siouffi G., Van Raemdonck D., 2012, *100 fiches pour comprendre la linguistique*, Bréal, France, p. 8.

Support 2

QU'EST-CE QUE LE LANGAGE ?

Est-il possible de répondre à une question aussi vaste et aussi complexe que : qu'est-ce que le langage ? Certains estiment que cela n'est pas nécessaire pour commencer à faire œuvre de linguiste. Néanmoins, un synonyme qu'on propose souvent au terme linguistique est : science du langage.

1 Qu'est-ce qu'un langage ?

A Le point de vue technique

I Tout d'abord, comment définir ce qu'est un langage ? Il y a de nombreux points de vue possibles. Le premier, adopté par les théories de la communication, dira par exemple qu'il y a langage chaque fois qu'il y a système de signes* destiné à transmettre une information. Dans de nombreuses disciplines scientifiques, comme les mathématiques ou l'informatique, le mot langage reçoit un sens technique bien précis. L'algol, le cobol, le fortran, par exemple, sont des ensembles de signes, ou des codes, destinés à donner des instructions à des ordinateurs.*

) De ce point de vue, et par opposition à ces langages artificiels ou formalisés, les langues du monde seront appelées des langages naturels. Tous utilisent une sémantique et une syntaxe* (qu'on considère comme des universaux du langage*) : ils donnent un sens aux signes qu'ils utilisent, et ils les articulent entre eux.*

B Un langage ou le langage ?

Indépendamment de ces définitions techniques, et qu'on peut utiliser dans des contextes bien précis, les philosophes ont souvent été tentés de donner une signification plus large au mot langage. Ils lui ont par exemple donné le sens de « faculté de produire un langage », « faculté d'expression ». La plupart des religions lui ont donné une origine mythique. De plus, on a souvent attribué au langage, outre la fonction de communiquer, celle d'exprimer les pensées de celui qui l'utilise.

Si l'on rattache le langage à l'expression de la pensée, on est amené à poser la question de l'intentionnalité du langage. Même s'il est possible de lire dans la forme des nuages l'annonce d'une évolution météorologique pour les jours prochains, on ne pourra pas dire qu'il y a langage. Il n'y a pas communication entre les nuages et le météorologue. Il ne s'agit alors que d'un indice, et non pas d'un signe. Cette problématique était très importante dans l'Antiquité, et elle l'est dès qu'on cherche à interpréter comme langage des signes auxquels on n'est pas en mesure d'attribuer d'intention. C'est une question centrale dans l'analyse des langages que pratique la sémiologie*.*

2 Le langage verbal humain

A- Le problème du langage animal

- *Concrètement, le langage n'existe nulle part. C'est pourquoi la plupart des théories linguistiques s'appuient sur cette constatation première simple : l'homme parle. Est-ce à dire qu'il parle comme l'oiseau chante ? La question du langage animal a beaucoup fasciné dans l'histoire, et continue d'être beaucoup débattue. Au XVII^e siècle, René Descartes disait que, du fait que les animaux ne parvenaient pas à assembler des mots différents de manière à témoigner d'une pensée, le langage était le propre de l'homme. Aujourd'hui, nous connaissons mieux les langages animaux. Nous savons, par exemple, que les abeilles sont capables de transmettre à leurs congénères des informations très précises sur la situation géographique des fleurs. Du point de vue de la communication, par conséquent, elles possèdent indiscutablement un langage.*
- *Généralement, cependant, on estime que le langage animal est limité. Si une espèce animale sait un langage, elle ne sait que celui-là : elle est incapable d'en apprendre un autre, comme elle est incapable d'innover à l'intérieur de son propre langage. Malgré toutes les expériences menées jusqu'à ce jour, la conception que l'on se fait aujourd'hui du langage verbal humain s'appuie sur des caractères que l'homme ne partage pas avec les animaux.*

Siouffi G., Van Raemdonck D., 2012, *op.cit.*, p. 74-75.

Ce qu'il faut retenir du rappel

Le langage est défini comme la faculté qui permet de communiquer. Cette communication peut s'instaurer à travers des systèmes verbaux et des systèmes non verbaux ou les deux combinés en fonction des paramètres de la situation de communication. La sémiologie va nous doter des moyens pour analyser les systèmes de langages qui sont investis dans le processus de communication et de signification.

Chapitre 2 : Historique de la sémiologie

Objectifs : Faire connaître les fondements de la sémiologie et les principaux théoriciens du domaine. L'étudiant doit être capable de distinguer entre la sémiologie d'obédience linguistique définie par l'école européenne et celle américaine définie dans la tradition anglosaxonne.

1- Définition du domaine de la sémiologie

La naissance de la sémiologie a été marquée par deux traditions différentes. C'est une discipline récente qui s'est développée simultanément en Europe, aux États-Unis et en Union soviétique au 20^e siècle. Nous nous intéressons à deux conceptions : la première est européenne sous l'impulsion de Ferdinand de Saussure¹ et l'autre, américaine avec Charles Sanders Peirce. Ces deux écoles développent la sémiologie en adoptant des points de vue différents et en mettant en avant une définition particulière du signe.

En général, la réflexion sur la sémiologie a été nourrie par la complexité du langage et la volonté de comprendre son fonctionnement. Cette compréhension peut se faire à partir de bribes de phrases, d'un accent, d'un geste, d'un regard, d'un cadeau offert, d'un énoncé iconique... Les langages utilisés par les locuteurs font état de cette complexité. Ainsi, le langage visuel, le langage des fleurs, le langage des gestes, le langage des pictogrammes, les panneaux routiers, le langage des vêtements, les signaux des fumées, les attitudes corporelles, la manière de marcher, l'architecture, le langage des animaux permettent à leur manière, et suivant leurs règles, de communiquer.

La sémiologie se définit comme une science de la signification. Elle vise à comprendre les processus de production du sens. Elle a fait son entrée parmi les disciplines reconnues dans le domaine des sciences humaines. On relie son existence à Saussure, dans le contexte européen, et à Peirce, aux États Unis, mais, en réalité, c'est à partir des années 1960 qu'elle commence à s'institutionnaliser.

La sémiologie est un métalangage qui se définit plus par sa démarche que par son objet dans la mesure où tout phénomène est susceptible de fonctionner comme une configuration signifiante. C'est une discipline transdisciplinaire parce qu'elle concerne

¹ - L'apport de Louis Hjelmslev n'est pas enseigné dans les programmes, notamment à l'ENS- Bouzaréah

la compréhension de phénomènes relatifs à la production du sens dans ses dimensions cognitive, sociale et communicationnelle.

La sémiologie est un domaine de recherche qui ne possède pas de limites précises. C'est une grille d'analyse de certains phénomènes pour chercher du sens. C'est un domaine dans lequel beaucoup de questions sont posées et l'interprétation des messages est tributaire de plusieurs paramètres à la fois.

Nous retiendrons que la sémiologie est la science générale de tous les systèmes de signes. Pour Peirce, elle est la doctrine formelle des signes (nous reviendrons plus bas sur cette conception). Pour les deux auteurs, il s'agit d'une science des signes et ces derniers fonctionnent dans un système formel.

La sémiologie est fondée sur les concepts de code, signe et système. C'est l'étude de tout langage reposant sur l'organisation en système d'un ensemble d'unités. La sémiologie est l'étude de tous les systèmes de signification. Ces systèmes sont des langages qui permettent la communication. Ainsi, les rapports sociaux entre individus, les réalisations artistiques, les manifestations des religions, les vêtements, le code des espaces sont étudiés en tant que systèmes de signes.

1.1. Apport linguistique : la conception européenne

L'apport linguistique est celui développé par de Saussure dans le *CLG*, lorsqu'il a défini la langue et sa place dans les faits humains². C'est aussi le travail de Roland Barthes (1964) qui définit la sémiologie comme la science qui étudie tous les systèmes de signes, de natures et supports confondus.

Le développement de la sémiologie est abordé selon les deux auteurs afin de définir les caractéristiques de l'école européenne qui défend un versant linguistique de la sémiologie et ce, pour des paramètres divers qui seront explicités par la suite.

En somme, la sémiologie tente d'apporter des réponses à des questions posées dans la citation suivante :

C'est dire l'immensité de la tâche qui s'ouvre au regard du sémiologue.

Depuis les travaux des précurseurs, comme Peirce, de Saussure ou

² - Cf. le titre 3 travaillé dans le cours 1 et relatif à la définition de la linguistique et son rapport avec la sémiologie.

Austin, de nombreuses questions ont été soulevées, certaines ayant obtenu réponses, d'autres restant en suspens : comment le langage verbal fonctionne-t-il ? Comment parvenons-nous à parler du monde qui nous entoure ? Comment expliquer notre capacité à nous exprimer de manière très personnelle alors que nous utilisons les mots de tout le monde ? Est-il adéquat de parler d'un "langage" de l'image, du son ou du geste comme l'on parle du langage verbal ? Ces différents modes d'expression fonctionnent-ils de la même manière ? Qu'est-ce qui, sémiotiquement parlant, distingue un geste d'une image, un écrit d'une parole ou une musique d'une voix ? Quels sont les effets de ces différents langages sur les personnes et/ou les situations d'interaction ? Par quels procédés celles-ci interprètent-elles les signes perçus ? etc (Verhaegen, 2010 : 11).

- **Le point de vue de Ferdinand de Saussure**

La linguistique fait partie de la science générale des systèmes de signes, appelée sémiologie. Saussure définit la langue comme une institution sociale et envisage une science plus générale qui étudie tous les signes de la vie sociale, nommée sémiologie. Le langage est un produit naturel mais la langue est un produit social collectif des communautés linguistiques, elle est le plus important des autres systèmes de signes.

La sémiologie prend donc son origine dans la linguistique saussurienne. Pour Saussure, la sémiologie dont il donnait le programme : « étude de la vie des signes au sein de la vie sociale » devait intégrer la linguistique qui ne s'intéresse qu'à l'un de ces systèmes. Cette nouvelle science a pour but d'étudier les systèmes verbaux, à la base étudiés par la linguistique, et non verbaux et devait être définie comme une théorie scientifique de la signification.

Saussure, à travers la définition des préceptes de la linguistique générale, privilégie l'étude synchronique du système linguistique. Il oppose la langue à la parole et la distingue du langage. La langue est définie comme un ensemble de conventions, un produit social que le locuteur utilise pour communiquer à travers une manifestation individuelle de choix et d'intelligence qui est la parole. Il conçoit la langue comme un ensemble de signes structuré et fonctionnant selon le principe de l'opposition. En

étudiant la langue comme système, Saussure définit le structuralisme qui est un mode de pensée adopté par d'autres champs et d'autres domaines. De ce fait, la sémiologie, dans son acception linguistique, renvoie à la tradition européenne définie dans les sciences humaines et sociales.

TD : textes à commenter

Objectifs : faire comprendre la relation entre la linguistique et la sémiologie. Ce point sera repris avec Roland Barthes qui propose une relation inverse.

Remarque : Ce texte reprend l'intégralité du chapitre du *CLG* vu l'importance accordée au domaine de la linguistique dans la conception saussurienne et barthienne de la sémiologie. Le but est de dégager une définition de la sémiologie en lien avec la linguistique.

Texte support

« CHAPITRE III

OBJET DE LA LINGUISTIQUE

§ 1. *LA LANGUE ; SA DÉFINITION.*

Quel est l'objet à la fois intégral et concret de la linguistique ? La question est particulièrement difficile ; nous verrons plus tard pourquoi ; bornons-nous ici à faire saisir cette difficulté.

D'autres sciences opèrent sur des objets donnés d'avance et qu'on peut considérer ensuite à différents points de vue ; dans notre domaine, rien de semblable. Quelqu'un prononce le mot français nu : un observateur superficiel sera tenté d'y voir un objet linguistique concret ; mais un examen plus attentif y fera trouver successivement trois ou quatre choses parfaitement différentes, selon la manière dont on le considère : comme son, comme expression d'une idée, comme correspondant du latin n[udum], etc. Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet, et d'ailleurs rien ne nous dit d'avance que l'une de ces manières de considérer le fait en question soit antérieure ou supérieure aux autres.

En outre, quelle que soit celle qu'on adopte, le phénomène linguistique présente perpétuellement deux faces qui se correspondent et dont l'une ne vaut que par l'autre. Par exemple :

1° Les syllabes qu'on articule ont des impressions acoustiques perçues par l'oreille, mais les sons n'existeraient pas sans les organes vocaux ; ainsi un n n'existe que par la correspondance de ces deux aspects. On ne peut donc réduire la langue au son, ni détacher le son de l'articulation buccale ; réciproquement on ne peut pas définir les mouvements des organes vocaux si l'on fait abstraction de l'impression acoustique.

2° Mais admettons que le son soit une chose simple : est-ce lui qui fait le langage ? Non, il n'est que l'instrument de la pensée et n'existe pas pour lui-même. Là surgit une nouvelle et redoutable correspondance : le son, unité complexe acoustico-vocale, forme à son tour avec l'idée une unité complexe, physiologique et mentale. Et ce n'est pas tout encore :

3° Le langage a un côté individuel et un côté social, et l'on ne peut concevoir l'un sans l'autre. En outre :

4° À chaque instant il implique à la fois un système établi et une évolution ; à chaque moment, il est une institution actuelle et un produit dépassé. Il semble à première vue très simple de distinguer entre ce système et son histoire, entre ce qu'il est et ce qu'il a été ; en réalité, le rapport qui unit ces deux choses est si étroit qu'on a peine à les séparer. La question serait-elle plus simple si l'on considérait le phénomène linguistique dans ses origines, si par exemple on commençait par étudier le langage des enfants ? Non, car c'est une idée très fautive de croire qu'en matière de langage le problème des origines diffère de celui des conditions permanentes ; on ne sort donc pas du cercle.

Ainsi, de quelque côté que l'on aborde la question, nulle part l'objet intégral de la linguistique ne s'offre à nous ; partout nous rencontrons ce dilemme : ou bien nous nous attachons à un seul côté de chaque problème, et nous risquons de ne pas percevoir les dualités signalées plus haut ; ou bien, si nous étudions le langage par plusieurs côtés à la fois, l'objet de la linguistique nous apparaît un amas confus de choses hétéroclites sans lien entre elles. C'est quand on procède ainsi qu'on ouvre la porte à plusieurs sciences — psychologie, anthropologie, grammaire normative, philologie, etc., — que nous séparons nettement de la linguistique, mais qui, à la faveur d'une méthode incorrecte, pourraient revendiquer le langage comme un de leurs objets.

Il n'y a, selon nous, qu'une solution à toutes ces difficultés : il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations

du langage. En effet, parmi tant de dualités, la langue seule paraît être susceptible d'une définition autonome et fournit un point d'appui satisfaisant pour l'esprit.

Mais qu'est-ce que la langue ? Pour nous elle ne se confond pas avec le langage ; elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle, il est vrai. C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité. La langue, au contraire, est un tout en soi et un principe de classification. Dès que nous lui donnons la première place parmi les faits de langage, nous introduisons un ordre naturel dans un ensemble, qui ne se prête à aucune autre classification.

A ce principe de classification on pourrait objecter que l'exercice du langage repose sur une faculté que nous tenons de la nature, tandis que la langue est une chose acquise et conventionnelle, qui devrait être subordonnée à l'instinct naturel au lieu d'avoir le pas sur lui. Voici ce qu'on peut répondre.

D'abord, il n'est pas prouvé que la fonction du langage, telle qu'elle se manifeste quand nous parlons, soit entièrement naturelle, c'est-à-dire que notre appareil vocal soit fait pour parler comme nos jambes pour marcher. Les linguistes sont loin d'être d'accord sur ce point. Ainsi pour Whitney, qui assimile la langue à une institution sociale au même titre que toutes les autres, c'est par hasard, pour de simples raisons de commodité, que nous nous servons de l'appareil vocal comme instrument de la langue : les hommes auraient pu aussi bien choisir le geste et employer des images visuelles au lieu d'images acoustiques. Sans doute cette thèse est trop absolue ; la langue n'est pas une institution sociale en tous points semblable aux autres ; de plus, Whitney va trop loin quand il dit que notre choix est tombé par hasard sur les organes vocaux ; ils nous étaient bien en quelque sorte imposés par la nature. Mais sur le point essentiel le linguiste américain nous semble avoir raison : la langue est une convention, et la nature du signe dont on est convenu est indifférente. La question de l'appareil vocal est donc secondaire dans le problème du langage.

Une certaine définition de ce qu'on appelle langage articulé pourrait confirmer cette idée. En latin *articulus* signifie « membre, partie, subdivision dans une suite de choses » ; en matière de langage, l'articulation peut désigner ou bien la subdivision de la chaîne parlée en syllabes, ou bien la subdivision de la chaîne des significations en unités significatives ; c'est dans ce sens qu'on dit en allemand *gegliederte Sprache*. En s'attachant à cette seconde définition, on pourrait

dire que ce n'est pas le langage parlé qui est naturel à l'homme, mais la faculté de constituer une langue, c'est-à-dire un système de signes distincts correspondant à des idées distinctes.

Broca a découvert que la faculté de parler est localisée dans la troisième circonvolution frontale gauche ; on s'est aussi appuyé là-dessus pour attribuer au langage un caractère naturel. Mais on sait que cette localisation a été constatée pour tout ce qui se rapporte au langage, y compris l'écriture, et ces constatations, jointes aux observations faites sur les diverses formes d'aphasie par lésion de ces centres de localisation, semblent indiquer : 1° que les troubles divers du langage oral sont enchevêtrés de cent façons avec ceux du langage écrit ; 2° que, dans tous les cas d'aphasie ou d'agraphie, ce qui est atteint, c'est moins la faculté de proférer tels ou tels sons ou de tracer tels ou tels signes que celle d'évoquer par un instrument, quel qu'il soit, les signes d'un langage régulier. Tout cela nous amène à croire qu'au-dessus du fonctionnement des divers organes il existe une faculté plus générale, celle qui commande aux signes, et qui serait la faculté linguistique par excellence. Et par là nous sommes conduits à la même conclusion que plus haut.

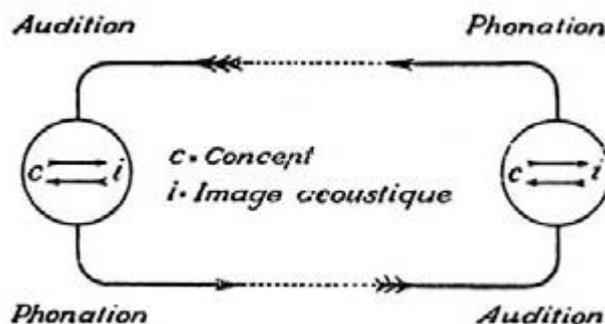
Pour attribuer à la langue la première place dans l'étude du langage, on peut enfin faire valoir cet argument, que la faculté — naturelle ou non — d'articuler des paroles ne s'exerce qu'à l'aide de l'instrument créé et fourni par la collectivité ; il n'est donc pas chimérique de dire que c'est la langue qui fait l'unité du langage.

§ 2. PLACE DE LA LANGUE DANS LES FAITS DE LANGAGE.

Pour trouver dans l'ensemble du langage la sphère qui correspond à la langue, il faut se placer devant l'acte individuel qui permet de reconstituer le circuit de la parole. Cet acte suppose au moins deux individus ; c'est le minimum exigible pour que le circuit soit complet. Soient donc deux personnes, A et B, qui s'entretiennent :



Le point de départ du circuit est dans le cerveau de l'une, par exemple A, où les faits de conscience, que nous appellerons concepts, se trouvent associés aux représentations des signes linguistiques ou images acoustiques servant à leur expression. Supposons qu'un concept donné déclenche dans le cerveau une image acoustique correspondante : c'est un phénomène entièrement psychique, suivi à son tour d'un procès physiologique : le cerveau transmet aux organes de la phonation une impulsion corrélative à l'image ; puis les ondes sonores se propagent de la bouche de A à l'oreille de B : procès purement physique. Ensuite, le circuit se prolonge en B dans un ordre inverse : de l'oreille au cerveau, transmission physiologique de l'image acoustique ; dans le cerveau, association psychique de cette image avec le concept correspondant. Si B parle à son tour, ce nouvel acte suivra — de son cerveau à celui de A — exactement la même marche que le premier et passera par les mêmes phases successives, que nous figurerons comme suit :



Cette analyse ne prétend pas être complète ; on pourrait distinguer encore : la sensation acoustique pure, l'identification de cette sensation avec l'image acoustique latente, l'image musculaire de la phonation, etc. Nous n'avons tenu compte que des éléments jugés essentiels ; mais notre figure permet de distinguer d'emblée les parties physiques (ondes sonores) des physiologiques (phonation et audition) et psychiques (images verbales et concepts). Il est en effet capital de remarquer que l'image verbale ne se confond pas avec le son lui-même et qu'elle est psychique au même titre que le concept qui lui est associé.

Le circuit, tel que nous l'avons représenté, peut se diviser encore :

A) en une partie extérieure (vibration des sons allant de la bouche à l'oreille) et une partie intérieure, comprenant tout le reste :

B) en une partie psychique et une partie non-psychique, la seconde comprenant aussi bien les faits physiologiques dont les organes sont le siège, que les faits physiques extérieurs à l'individu ;

C) en une partie active et une partie passive : est actif tout ce qui va du centre

d'association d'un des sujets à l'oreille de l'autre sujet, et passif tout ce qui va de l'oreille de celui-ci à son centre d'association ; enfin dans la partie psychique localisée dans le cerveau, on peut appeler exécutif tout ce qui est actif (c i) et réceptif tout ce qui est passif (i c).

Il faut ajouter une faculté d'association et de coordination, qui se manifeste dès qu'il ne s'agit plus de signes isolés ; c'est cette faculté qui joue le plus grand rôle dans l'organisation de la langue en tant que système. Mais pour bien comprendre ce rôle, il faut sortir de l'acte individuel, qui n'est que l'embryon du langage, et aborder le fait social. Entre tous les individus ainsi reliés par le langage, il s'établira une sorte de moyenne : tous reproduiront, — non exactement sans doute, mais approximativement — les mêmes signes unis aux mêmes concepts.

Quelle est l'origine de cette cristallisation sociale ? Laquelle des parties du circuit peut être ici en cause ? Car il est bien probable que toutes n'y participent pas également. La partie physique peut être écartée d'emblée. Quand nous entendons parler une langue que nous ignorons, nous percevons bien les sons, mais, par notre incompréhension, nous restons en dehors du fait social.

La partie psychique n'est pas non plus tout entière en jeu : le côté exécutif reste hors de cause, car l'exécution n'est jamais faite par la masse ; elle est toujours individuelle, et l'individu en est toujours le maître ; nous l'appellerons la parole.

C'est par le fonctionnement des facultés réceptive et coordinative, que se forment chez les sujets parlants des empreintes qui arrivent à être sensiblement les mêmes chez tous. Comment faut-il se représenter ce produit social pour que la langue apparaisse parfaitement dégagée du reste ? Si nous pouvions embrasser la somme des images verbales emmagasinées chez tous les individus, nous toucherions le lien social qui constitue la langue. C'est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté, un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau, ou plus exactement dans les cerveaux d'un ensemble d'individus ; car la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse.

En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : 1° ce qui est social de ce qui est individuel ; 2° ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel.

La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement ; elle ne suppose jamais de préméditation, et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement dont il sera question.

La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence, dans lequel il

convient de distinguer :

1° les combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle ;

2° le mécanisme psycho-physique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons.

Il est à remarquer que nous avons défini des choses et non des mots ; les distinctions établies n'ont donc rien à redouter de certains termes ambigus qui ne se recouvrent pas d'une langue à l'autre. Ainsi en allemand Sprache veut dire « langue » et « langage » ; Rede correspond à peu près à « parole », mais y ajoute le sens spécial de « discours ». En latin sermo signifie plutôt « langage » et « parole », tandis que lingua désigne la langue, et ainsi de suite. Aucun mot ne correspond exactement à l'une des notions précisées plus haut ; c'est pourquoi toute définition faite à propos d'un mot est vaine ; c'est une mauvaise méthode que de partir des mots pour définir les choses.

Récapitulons les caractères de la langue :

1° Elle est un objet bien défini dans l'ensemble hétéroclite des faits de langage. On peut la localiser dans la portion déterminée du circuit où une image auditive vient s'associer à un concept. Elle est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier ; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté. D'autre part, l'individu a besoin d'un apprentissage pour en connaître le jeu ; l'enfant ne se l'assimile que peu à peu. Elle est si bien une chose distincte qu'un homme privé de l'usage de la parole conserve la langue, pourvu qu'il comprenne les signes vocaux qu'il entend.

2° La langue, distincte de la parole, est un objet qu'on peut étudier séparément. Nous ne parlons plus les langues mortes, mais nous pouvons fort bien nous assimiler leur organisme linguistique. Non seulement la science de la langue peut se passer des autres éléments du langage, mais elle n'est possible que si ces autres éléments n'y sont pas mêlés.

3° Tandis que le langage est hétérogène, la langue ainsi délimitée est de nature homogène : c'est un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique, et où les deux parties des signes sont également psychiques.

4° La langue n'est pas moins que la parole un objet de nature concrète, et c'est un grand avantage pour l'étude. Les signes linguistiques, pour être essentiellement psychiques, ne sont pas des abstractions ; les associations ratifiées par le consentement collectif, et dont l'ensemble constitue la langue, sont des réalités qui ont leur siège dans le cerveau. En outre, les signes de la langue sont pour ainsi dire tangibles ; l'écriture peut les fixer dans des images conventionnelles, tandis qu'il serait impossible de photographier dans tous leurs détails les

actes de la parole ; la phonation d'un mot, si petitsoit-il, représente une infinité de mouvements musculaires extrêmement difficiles à connaître et à figurer. Dans la langue, au contraire, il n'y a plus que l'image acoustique, et celle-ci peut se traduire en une image visuelle constante. Car si l'on fait abstraction de cette multitude de mouvements nécessaires pour la réaliser dans la parole, chaque image acoustique n'est, comme nous le verrons, que la somme d'un nombre limité d'éléments ou phonèmes, susceptibles à leur tour d'être évoqués par un nombre correspondant de signes dans l'écriture. C'est cette possibilité de fixer les choses relatives à la langue qui fait qu'un dictionnaire et une grammaire peuvent en être une représentation fidèle, la langue étant le dépôt des images acoustiques, et l'écriture la forme tangible de ces images.

§ 3. PLACE DE LA LANGUE DANS LES FAITS HUMAINS

LA SÉMIOLOGIE.

Ces caractères nous en font découvrir un autre plus important. La langue, ainsi délimitée dans l'ensemble des faits de langage, est classable par-mi les faits humains, tandis que le langage ne l'est pas.

Nous venons de voir que la langue est une institution sociale ; mais elle se distingue par plusieurs traits des autres institutions politiques, juridiques, etc. Pour comprendre sa nature spéciale, il faut faire intervenir un nouvel ordre de faits.

La langue est un système de signes exprimant des idées, et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires, etc., etc. Elle est seulement le plus important de ces systèmes.

On peut donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie³ (du grec *sémion*, « signe »). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois qu'elle découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains.

C'est au psychologue à déterminer la place exacte de la sémiologie⁴ ; la tâche du linguiste

³ - On se gardera de confondre la sémiologie avec la sémantique, qui étudie les changements de signification, et dont F. de S. n'a pas fait un exposé méthodique ; mais on en trouvera le principe fondamental formulé plus loin.

⁴ - Cf. Ad. NAVILLE, *Classification des sciences*, 2^e éd., p. 104

est de définir ce qui fait de la langue un système spécial dans l'ensemble des faits sémiologiques. La question sera reprise plus bas ; nous ne retenons ici qu'une chose : si pour la première fois nous avons pu assigner à la linguistique une place parmi les sciences, c'est parce que nous l'avons rattachée à la sémiologie.

Pourquoi celle-ci n'est-elle pas encore reconnue comme science auto-nome, ayant comme toute autre son objet propre ? C'est qu'on tourne dans un cercle : d'une part, rien n'est plus propre que la langue à faire comprendre la nature du problème sémiologique ; mais, pour le poser convenablement, il faudrait étudier la langue en elle-même ; or, jusqu'ici, on l'a presque toujours abordée en fonction d'autre chose, à d'autres points de vue.

Il y a d'abord la conception superficielle du grand public : il ne voit dans la langue qu'une nomenclature, ce qui supprime toute recherche sur sa nature véritable.

Puis il y a le point de vue du psychologue, qui étudie le mécanisme du signe chez l'individu ; c'est la méthode la plus facile, mais elle ne conduit pas au-delà de l'exécution individuelle et n'atteint pas le signe, qui est social par nature.

Ou bien encore, quand on s'aperçoit que le signe doit être étudié socialement, on ne retient que les traits de la langue qui la rattachent aux autres institutions, celles qui dépendent plus ou moins de notre volonté ; et de la sorte on passe à côté du but, en négligeant les caractères qui n'appartiennent qu'aux systèmes sémiologiques en général et à la langue en particulier. Car le signe échappe toujours en une certaine mesure à la volonté individuelle ou sociale, c'est là son caractère essentiel ; mais c'est celui qui apparaît le moins à première vue. Ainsi ce caractère n'apparaît bien que dans la langue, mais il se manifeste dans les choses qu'on étudie le moins, et par contre-coup on ne voit pas bien la nécessité ou l'utilité particulière d'une science sémiologique. Pour nous, au contraire, le problème linguistique est avant tout sémiologique, et tous nos développements empruntent leur signification à ce fait important. Si l'on veut découvrir la véritable nature de la langue, il faut la prendre d'abord dans ce qu'elle a de commun avec tous les autres systèmes du même ordre ; et des facteurs linguistiques qui apparaissent comme très importants au premier abord (par exemple le jeu de l'appareil vocal), n'ont pas à être considérés qu'en seconde ligne, s'ils ne servent qu'à distinguer la langue des autres systèmes. Par-là, non seulement on éclairera le problème linguistique, mais nous pensons qu'en considérant les rites, les coutumes, etc... comme des signes, ces faits apparaîtront sous un autre jour, et on sentira le besoin de les grouper dans la sémiologie et de les expliquer par les lois de cette science. »

Saussure, 2005, CLG, Chapitre III, p. 14-24.

Points importants à traiter

Le chapitre présente une définition de la linguistique, sa place dans les faits de langage et dans les faits humains. Il constitue une introduction à la sémiologie telle que définie par Saussure et son lien avec la linguistique. Le travail consiste à lire le texte et à en proposer une synthèse générale en prenant comme entrée les points suivants :

- La question complexe de l'objet de la linguistique. Le texte met l'accent sur les dichotomies saussuriennes, celles qui opposent la langue au langage et à la parole et la définition de ces concepts ;
- La distinction entre ce qui est essentiel et ce qui est accessoire et entre l'individuel et le social ;
- La langue comme point d'appui pour comprendre les manifestations du langage : caractère sémiologique de la langue : c'est ce qui permet de la classer comme un des systèmes étudiés par la sémiologie ;
- La définition de la sémiologie : le projet de Saussure de considérer la linguistique comme une partie de la sémiologie et ce, par rapport à la nature de l'objet d'étude ;
- La précision apportée sur les signes : ce sont les signes verbaux et non verbaux qui intéressent la sémiologie ;
- L'objectif de cette nouvelle discipline : explorer comment les signes interagissent dans la vie sociale et déterminer dans quelle mesure elle joue un rôle essentiel dans la compréhension de ces derniers. Les analyses sémiologiques s'intéressent aux systèmes de communication et au sens.

Ce qu'il faut retenir

Saussure définit la langue comme un système de signes. Il annonce le programme de la sémiologie dans le *CLG* et met en relief sa différence avec la linguistique. Le rapport défendu par Saussure entre les deux disciplines est celui d'une inclusion motivée par la nature de l'objet d'étude. En effet, l'objet d'étude de la linguistique est la langue en tant que système de signes alors que l'objet d'étude de la sémiologie est l'ensemble des systèmes de signes. La langue est donc un des systèmes étudiés par la sémiologie. De ce fait, la sémiologie a un objet d'étude plus étendu que la linguistique et donc c'est une discipline qui englobe la linguistique.

TD : commentaire de quelques citations extraites du chapitre.

Objectif : assimiler le rapport entre la linguistique et la sémiologie.

Si on revient au chapitre III, on découvre que Saussure définit la sémiologie comme une science générale des signes. Pour lui, la linguistique est une partie de la sémiologie, une science générale qui étudie tous les systèmes de signes :

On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons *sémiologie* (du grec *sēmeîon*, « signe »).

C'est une science programmatrice dans le sens où elle n'existe pas encore mais ses liens sont étroits avec la linguistique. Les mots clés de la citation renseignent sur le projet de Saussure de définir une sémiologie qui englobe la linguistique et est en lien avec la psychologie sociale et la psychologie générale.

La sémiologie s'est donc développée avec Saussure (1857-1913) dans les années 1908-09) au moment où il dispensait ses conférences de linguistique à l'université de Genève. La sémiologie est, pour lui, la discipline qui étudie les signes verbaux et non verbaux. Saussure propose une conception du signe qui va accompagner la définition de la linguistique et de la sémiologie. La définition qui marque le début de ce projet sémiologique est la suivante :

[...] la langue est un système de signes exprimant des idées et par là, comparable à l'écriture, à l'alphabet des sourds-muets, aux rites symboliques, aux formes de politesse, aux signaux militaires etc...elle est seulement la plus importante de ces systèmes ». Toutefois, Saussure ne dit à aucun moment que les autres systèmes de signes sont régis par le modèle de la langue. Bien au contraire la linguistique répondra à des règles valables pour tous les systèmes de signes, ces règles seront établies par la science à venir qu'est la sémiologie : « La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la

sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouverait rattachée à un domaine dans l'ensemble des faits humains. (CLG, Op. cit : 33)

TD : textes à commenter

2 SÉMIOLOGIE ET LINGUISTIQUE

A Des rapports privilégiés

- ▮ La sémiologie et la linguistique ont des rapports privilégiés. La linguistique peut facilement être envisagée de façon sémiologique, si l'on considère les langues comme des systèmes de signes. Elle sera alors une branche de la sémiologie, celle qui étudie les langages verbaux. Pour Saussure, « les signes entièrement arbitraires réalisent mieux que les autres l'idéal du procédé sémiologique; c'est pourquoi la langue, le plus complexe et le plus répandu des systèmes d'expression, est aussi le plus caractéristique de tous; en ce sens la linguistique peut devenir le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier ».
- ▮ Historiquement, la sémiologie s'est développée en étroite collaboration avec la linguistique. Elle a emprunté des concepts à la phonologie*, elle s'est inspirée des travaux de Roman Jakobson* et de Louis Trolle Hjelmslev*.

B L'importance de la « langue »

- ▮ De nombreux sémiologues ont considéré que la langue était le plus important des systèmes de signes. Barthes, par exemple, proposait d'inclure la sémiologie dans la linguistique. Pour lui, les signes non linguistiques sont en fait fortement déterminés par le langage. C'est pourquoi, dans les années 60, la linguistique a été considérée comme la discipline de base des sciences humaines, celle au moyen de laquelle on pouvait analyser tout langage, quel qu'il soit.
- ▮ La sémiologie a ainsi exercé une influence décisive dans certains domaines traditionnellement inclus dans la linguistique : l'analyse formelle du texte littéraire, par exemple. Elle a également contribué à attirer l'attention sur des domaines un peu marginaux de la linguistique : l'analyse de la communication non verbale* (langage des gestes), par exemple.

Siouffi G., Van Raemdonck D., 2012, *op.cit*, p. 8.

Quel est l'objet de la linguistique ? On peut dire, tout d'abord, que la linguistique étudie tout ce qui a trait au langage ; on peut dire, également, qu'elle étudie les langues. Chez le linguiste suisse Saussure*, apparaît le concept de « langue » (au singulier). Ce concept prend son sens au sein de l'opposition langue/parole. Sous son influence, la linguistique structurale se définira comme objet l'étude de la langue (au singulier).

1 QU'EST-CE QU'UNE LANGUE ?

A La notion de langue en linguistique : une exploitation multiple

Le mot *langue* a de nombreux emplois en linguistique. Entre autres :

- Dans son sens courant, la *langue* est un langage commun à un groupe social, à une communauté linguistique. C'est le moyen de mise en œuvre du *langage**, cette faculté d'expression et de communication verbales entre les hommes. La distinction langue/langage semble une particularité française. Dans la linguistique anglo-saxonne, un seul mot, *language*, recouvre les deux notions.
- On distingue les langues naturelles, parlées par l'homme, des langues artificielles (qui sont de pures constructions logiques) ou encore des langages de programmation, qui sont des langages de machine plus ou moins élaborés (fortran, cobol, C++ ou visualbasic) représentant des instructions de programme sous une forme binaire, seule forme compréhensible pour une machine.
- La linguistique s'intéresse surtout aux langues naturelles. On définit celles-ci comme des systèmes* de signes vocaux doublement articulés – unités distinctives, les phonèmes*, et unités significatives, les morphèmes* (voir Martinet*); cela, afin de les opposer à d'autres systèmes de communication humains (comme la musique) ou animaux (le langage des abeilles).

Siouffi G., Van Raemdonck D., 2012, *op.cit.* p.76.

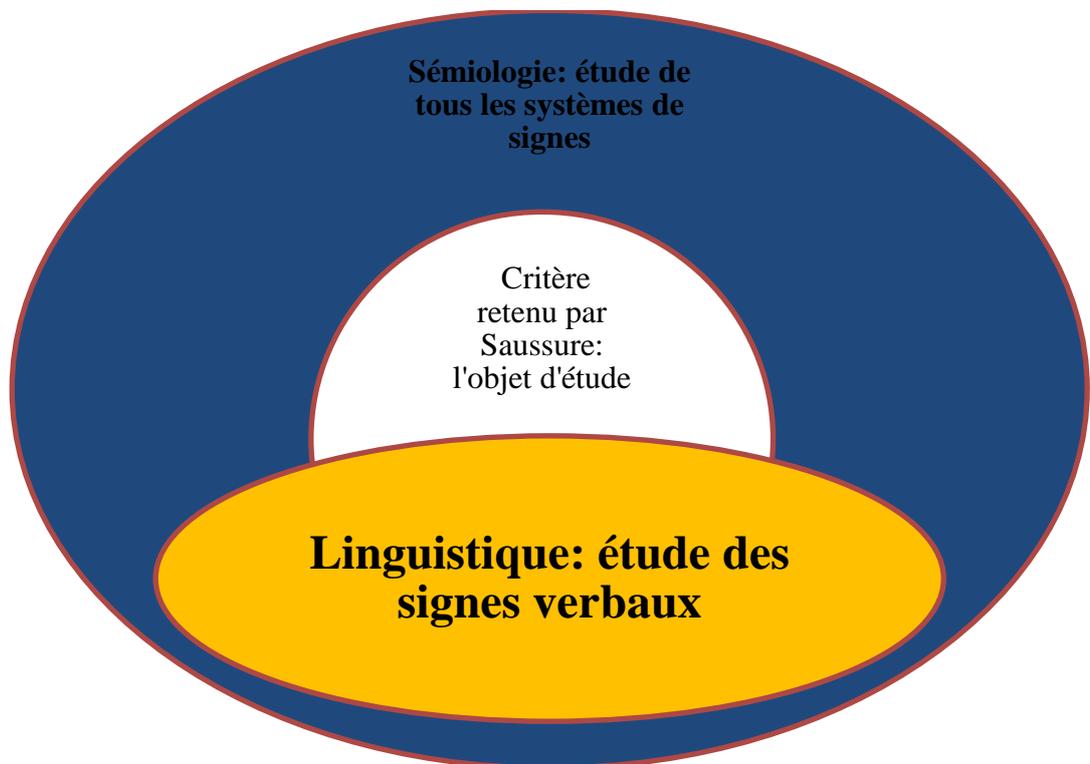
• Le point de vue de Roland Barthes

C'est sous l'impulsion de Barthes (1915-1980) que la sémiologie s'est constituée en tant que discipline à part entière. Il a permis à ce domaine de connaître un développement considérable à partir des années 60, un moment qui a coïncidé avec le déclin du structuralisme. Ses recherches s'inscrivent dans plusieurs domaines comme le cinéma, l'image et la publicité, la littérature. Dans *Mythologies* publié en 1957, il précise son apport pour la discipline ainsi que la nature des signes étudiés. En effet, Barthes mène des études, essentiellement, dans deux directions : les textes littéraires et la communication de masse.

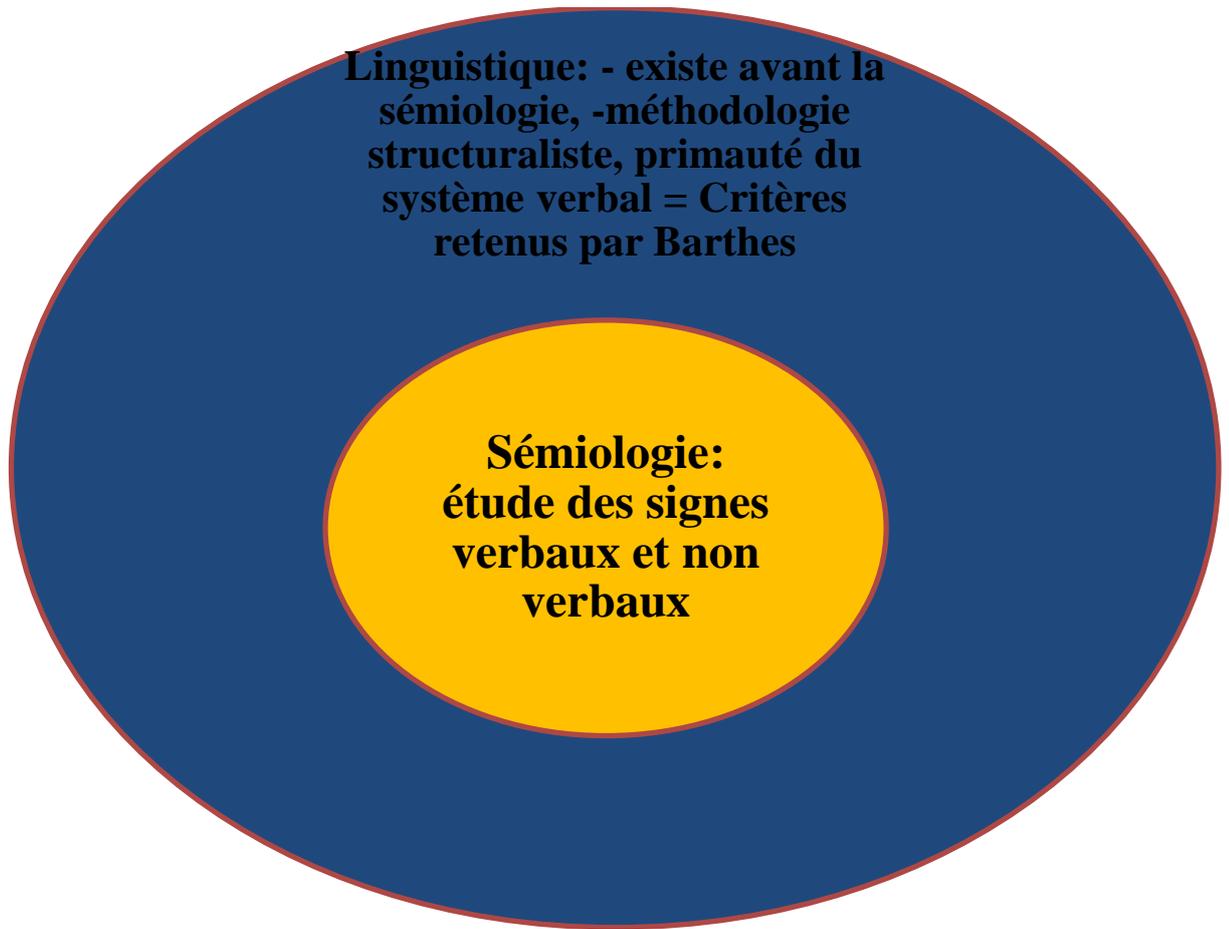
Le rapport entre la linguistique et la sémiologie

Le lien entre la linguistique et la sémiologie du point de vue de la conception européenne peut se résumer dans les schémas suivants :

Pour Saussure :



Pour Barthes :



A retenir

Les deux points de vue proposés par les deux auteurs sont d'ordre complémentaire et motivés pas les critères retenus pour classer les disciplines. Si l'objet d'étude de la sémiologie est plus étendu que celui de la linguistique, cela a permis d'envisager une relation d'inclusion entre les deux disciplines et de prendre la sémiologie comme une science mère. En revanche, la primauté de la langue, les principes d'une démarche structuraliste et l'existence de la sémiologie avant la linguistique a valu de prendre cette dernière comme une discipline de laquelle dépend la sémiologie.

1.2. Apport philosophique : la conception américaine

Le terme sémiologie est défini comme la théorie ou la science des signes (du grec *séméion* « signe » et *logie-logos*, « théorie » ou « discours »). L'histoire du mot remonte à l'Antiquité grecque où on fait référence à une discipline médicale qui interprète les symptômes des maladies dites sémiologie ou symptomatologie.

- **Point de vue de John Locke**

La problématique du signe est ancienne et remonte au Stoïciens (III^e siècle avant J-C.) dans la théorie du syllogisme qui relie le mot à la chose. C'est à John Locke (1632-1704) qu'il revient d'utiliser pour la première fois le terme de *sémiotikè*, dans le sens de connaissance des signes qui envisage le rapport entre l'homme et le monde. Il s'exprime ainsi à ce sujet :

[...] Je crois qu'on peut diviser la science en trois espèces [...] La troisième peut être appelée sémiotique ou la *connaissance des signes*. [...] son emploi consiste à considérer la nature des signes dont l'esprit se sert pour entendre les choses, ou pour communiquer la connaissance aux autres. Car puisqu'entre les choses que l'esprit contemple il y en a aucune, excepté lui-même, qui soit présente à l'entendement, il est nécessaire que quelque chose se présente à lui comme figure ou représentation de la chose qu'il considère, et ce sont les idées. Mais parce que la scène des idées qui constitue les pensées d'un homme, ne peut pas paraître immédiatement à la vue d'un autre homme, ni être conservée ailleurs que dans la mémoire, qui n'est pas un réservoir fort assuré, nous avons besoin de figures de nos idées pour pouvoir nous entre-communiquer nos pensées aussi bien que pour les enregistrer pour notre propre usage. Les signes que les hommes ont trouvés les plus commodes, et dont ils ont fait par conséquent un usage plus général, ce sont les sons articulés. C'est pourquoi la considération des idées et des mots, en tant qu'ils sont les grands instruments de la connaissance, fait une partie assez importante de leurs contemplations, s'ils veulent envisager la connaissance humaine dans toute son étendue. (1972, Livre IV, chapitre XXI).

Locke est un philosophe anglais qui estimait que toute pensée est faite de signes, en comprendre le fonctionnement permettrait de saisir les mécanismes de la pensée.

- **Point de vue de Charles Sanders Peirce**

Pour Charles Sanders Peirce (1839-1914), la sémiotique est un nom de la logique, une doctrine formelle des signes. Elle vise à décrire de manière formelle les mécanismes de production de la signification et à proposer une classification des signes. Pour lui, la sémiotique est la théorie générale des signes et leur articulation dans la pensée. De ce fait, on peut envisager la sémiotique de Peirce comme une philosophie de la pensée dans le sens où elle nous éclaire sur le rapport entre l'homme et le monde et qui est défini et élaboré par des signes. Il dit dans ce sillage :

[...] je suis, autant que je sache, un pionnier ou plutôt un défricheur de forêts, dont la tâche de dégager et d'ouvrir des chemins dans ce que j'appelle la *sémiotique*, c'est-à-dire la doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales de sémosis [le procès du signe] possibles [...] (1978 : 135)

Trois principes généraux gouvernent la pensée de Peirce. Il s'agit d'une théorie sémiotique, triadique et pragmatique. D'abord, la théorie de Peirce envisage l'émotion, le côté pratique et intellectuel. Elle envisage aussi toutes les composantes de la sémiotique tout en généralisant le concept de signe. C'est, ensuite, une théorie triadique parce qu'elle repose sur les trois catégories philosophiques : la priméité, la secondéité et la tiercéité et s'appuie sur un modèle triadique du signe composé du représentamen, de l'objet et de l'interprétant. C'est enfin une théorie pragmatique parce qu'elle prend en considération le contexte de production et de réception des signes et que ces derniers sont définis par l'action qu'ils exercent sur l'interprète.

Les catégories de la sémiotique

Selon Peirce, il existe trois catégories qui permettent de rendre compte de l'expérience humaine : « priméité », « secondéité » et « tiercéité ».

La priméité : c'est la conception de l'être indépendamment d'autres facteurs externes. C'est le premier contact avec le signe sans autres considérations. Elle relève de l'ordre du possible et de l'émotion. Exemple : la couleur rouge qui fait partie d'un spectre de couleur et n'est pas en lien avec un objet particulier.

La secondéité : c'est la conception de l'être relatif à quelque chose d'autre. Elle est de l'ordre du vécu et de l'existence, de l'action-réaction. Par exemple, l'association de la douleur à une sensation bien précise ou à un organe. Ce niveau s'inscrit dans la discontinuité et correspond à la vie pratique.

La tiercéité: c'est la médiation qui permet de mettre les deux premiers niveaux en relation. Ce niveau correspond à la loi et à l'actualisation de la priméité. Elle relève de l'ordre du nécessaire et de la prédiction. Par exemple : associer le rouge à l'interdiction. Elle est liée à la pensée, au langage et aux représentations qui gouvernent la communication sociale et correspond ainsi à la vie intellectuelle.

- **Point de vue de Charles William Morris**

Dans la lignée de Pierce, Morris souligne la dimension pragmatique de la sémiotique en faisant également intervenir l'interprète et le contexte dans la constitution du sens :

Nous pouvons appeler *sémiotique* le processus par lequel quelque chose fonctionne comme signe. Selon une tradition qui remonte aux Grecs, on considère ordinairement que ce processus comporte trois (ou quatre) éléments : ce qui agit comme signe, ce à quoi le signe réfère et l'effet produit sur un certain interprète, effet par lequel la chose en question est un signe pour cet interprète. (1974 : 17).

Pour lui, la sémiotique dont il pose les fondements dans les années 1980 propose un métalangage général des sciences dans le sens où il existe une relation entre les sciences naturelles et les sciences humaines.

TD : Textes à commenter

Objectif : connaître les spécificités de la sémiotique de l'école américaine. Le but est de sensibiliser l'étudiant à la différence entre sémiologie et sémiotique.

Support 1

Consignes

- 1- A partir de la définition suivante, dégagez les caractéristiques du signe selon Charles Morris.

La sémiotique, en tant que science, se sert de signes spéciaux pour présenter des faits concernant les signes ; c'est un langage fait pour discuter des signes. Les trois disciplines subordonnées de la sémiotique, que sont la syntactique, la sémantique et la pragmatique, traitent respectivement des dimensions syntaxique, sémantique et pragmatique de la sémiosis. Chacune de ces sciences subordonnées a besoin de termes spéciaux ; comme on l'a dit plus haut, « implique » est un terme de la syntactique, « désigne » et « dénote » sont des termes de la sémantique, et « exprime » est un terme de la pragmatique. De plus, puisque les dimensions différentes ne sont que des aspects d'un processus unitaire, il y aura des relations entre les termes des différentes disciplines, et des signes particuliers s'avèrent nécessaires afin de caractériser ces relations et le processus de la sémiosis dans son ensemble. Le mot « signe » est strictement un terme sémiotique ; il n'est défini ni par la seule syntactique, ni par la sémantique, ni par la pragmatique ; ce n'est que dans le sens plus large de « sémiotique » que l'on peut dire que tous les termes de ces disciplines sont des termes sémiotiques.

Morris Ch., Guérette V., Latraverse F., Paillet J-P., 1974, "Fondements de la théorie des signes". *Langages*, 8^e n°35, p. 20.

Support 2

2- Lisez cette introduction de Klinkenberg et donnez la définition de la sémiologie, du signe et l'utilité de définir ce nouveau champ.

Discipline bien paradoxale que la sémiotique : elle est partout et nulle part à la fois. Elle entend occuper un lieu où viennent converger de nombreuses sciences : anthropologie, sociologie, psychologie sociale, psychologie de la perception et plus largement sciences cognitives, philosophie, et spécialement épistémologie, linguistique, disciplines de la communication. De surcroît, elle prétend s'appliquer à des objets si différents que leur énumération ressemble vite à un inventaire à la Prévert ou à un collage surréaliste : arts de l'espace, symptomatologie, droit, météorologie, mode, langue, que sais-je ? À force de tout embrasser, elle ne peut sans doute que mal étreindre.

Car, sauf cas de mégalomanie, son praticien ne peut avoir la prétention de maîtriser le détail de chacune de ces disciplines, de chacun de ces objets : qui pourrait être à la fois psychologue et anthropologue, météorologue et spécialiste en imagerie médicale ?

Mais croire à cette prétention constituerait une méprise : la sémiotique n'entend se substituer à aucune des approches qui viennent d'être énumérées. Son rôle est plus modeste (ou plus immodeste : comme on voudra) : elle espère faire dialoguer toutes ces disciplines, constituer leur interface commune. Toutes, en effet, ont un trait en partage, un même postulat : la signification. L'anthropologue donne sens à des conduites et à des rites, comme l'utilisateur du langage le fait avec des sons et le quidam avec les gestes de son voisin. La sémiotique se donne cette mission : explorer ce qui est pour les autres un postulat. Étudier la signification, décrire ses modes de fonctionnement, et le rapport qu'elle entretient avec la connaissance et l'action. Tâche bien circonscrite, et donc raisonnable. Mais mission ambitieuse aussi car, l'accomplissant, la sémiotique se fait métathéorie : théorie des théories.

Les divergences entre les différentes conceptions de la sémiotique - il y en a plus d'une - découlent de plusieurs facteurs, mais notamment de celui-ci : la hauteur variable qu'elle peut prendre par rapport à chacune des disciplines avec lesquelles elle entretient des liens. Se maintient-elle au seul niveau de l'objet commun - la signification - ? Elle se caractérise alors par un niveau élevé d'abstraction. « Spéculation hasardeuse », ne manquent dès lors pas de dire ceux qui refusent de prendre distance par rapport à ce qu'ils nomment les choses concrètes. Se soucie-t-elle de décrire sur le mode technique la façon dont la signification se construit et circule dans chacun des domaines où on la trouve ? « Prétention scientiste »,

dénoncent alors ceux qui refusent de voir que le sens prend toujours chair dans le quotidien et ne peuvent souffrir de lui voir perdre sa pureté. J'aurai à m'expliquer ici sur le parti que j'ai pris.

Mais disons avant tout que ce manuel s'est donné un idéal. Son ambition est de s'adresser, dans un langage clair, à ceux et à celles qui n'ont encore aucune connaissance en sémiotique. Son auteur a aussi postulé que ces lecteurs et lectrices n'avaient aucune connaissance particulière ni en linguistique ni en philosophie et qu'ils n'avaient pas été initiés à cette nébuleuse de disciplines qu'on nomme sciences de la communication.

[...] D'ailleurs, crachons allégrement dans la soupe, et confessons-le d'emblée au vrai destinataire de ces pages : « la » sémiologie ou « la » sémiotique n'existe pas. Ce qui se présente pour telle est toujours le résultat d'un choix d'école.

J'ai donc écrit pour le débutant (et c'est lui seul qui pourra dire si j'ai atteint les objectifs que je définis). Disons : pour ce que l'on nomme « l'honnête homme » (locution suspecte à plusieurs titres, le premier étant qu'on ne lui connaît guère de féminin). Plus précisément encore, pour : l'étudiant ou l'étudiante sorti de l'enseignement général ; l'esprit éveillé curieux qui souhaite réfléchir à la manière dont l'image qu'il a de son univers s'est constituée ; l'artiste, le journaliste ou le publicitaire qui désire réfléchir à ses pratiques ; le citoyen qui entend regarder le monde qu'on lui a fabriqué avec d'autres yeux que ceux de l'habitude. Car, parmi tous les représentants des catégories que je viens d'énumérer sans souci d'exhaustivité, c'est à ceux qui se préoccupent de jeter un regard neuf sur les pratiques les plus banales et les plus quotidiennes que je m'adresse.

Un livre pour débutants. C'est dire que, sans rien sacrifier de la rigueur nécessaire, et sans dissimuler la complexité de certains des problèmes qui seront abordés - c'eût été la vulgariser au sens de rendre vulgaire -, on a sévèrement sélectionné ces problèmes. On a aussi toujours préféré la présentation d'un cadre général à celle des détails. Mais en échange, on a veillé à la richesse et à la variété des exemples.

Ces exemples, j'ai voulu les emprunter à la vie la plus quotidienne ; ne s'agit-il pas d'initier à une discipline qui a parfois défini son objet comme « la vie des signes au sein de la vie sociale » ? La diversité des exemples a donc été limitée, et cela de deux manières. D'une part, on a surtout exploité le cadre quotidien de l'Européen vivant en milieu urbain à la fin du XXe siècle. (Il aurait certes été facile d'écumer les traités d'anthropologie, et de leur emprunter mille illustrations intimidantes à force d'être exotiques ; on s'est refusé cette facilité, non sans recourir parfois à quelques exemples moins familiers, aux fins de prouver la généralité possible des schémas décrits). D'autre part, on a expressément exploité, à chaque page ou

presque, des exemples repris à l'une ou l'autre réalité s'imposant à chacun : le code de la route et la langue française par exemple. En mettant bout à bout ce qui est dit de ces deux objets, on obtiendrait peut-être une petite introduction à la linguistique générale, ou un court traité de sémiotique du code de la route.

Et surtout, on a ordonné les problèmes en se souvenant du conseil de Descartes : commencer par les objets les plus simples et les plus aisés à appréhender pour monter peu à peu comme par degrés jusqu'à la connaissance des plus composés. Les objets qui se donnent comme les plus simples, dans un exposé sur la sémiotique, ce sont ceux qui sont directement liés à la communication. C'est là que le public visé peut le mieux investir les lieux où les signes viennent servir la vie sociale. L'évidence - et ici je me sépare de Descartes - ne constitue certes pas un critère de choix, dans quelque démarche intellectuelle que ce soit ; pas plus que ce bon sens dont chacun pense être si bien pourvu. Mais il s'agit précisément ici de dépasser l'évidence et le bon sens. De montrer que des faits apparemment simples, et dont on croit maîtriser le fonctionnement et la description, sont savamment construits par notre culture et notre société.

Aider à dépasser l'évidence et le bon sens, en plaçant les phénomènes familiers sous la lumière crue d'un éclairage neuf, en les mettant comme à distance, c'est d'ailleurs peut-être un des apports majeurs de la sémiotique. Lutter contre le provincialisme méthodologique, fédérer dans un même cadre conceptuel des pratiques humaines habituellement tenues séparées - des règles culinaires aux rites de politesse, de la gestuelle quotidienne à la gestion de l'espace dans l'architecture ou l'ameublement, de la religion au vêtement - présente même un intérêt éthique peu négligeable : une telle pratique ne peut qu'aider le citoyen à faire une lecture critique de l'univers dans lequel il se meut.

Mais, en partant de la communication et en ordonnant les problèmes de la manière qu'on a dite, on entend bien aboutir à ce qui fait le cœur de la sémiotique : le sens. C'est dire que, tout en montrant comment le sens fonctionne dans des domaines bien concrets, on atteindra souvent à ce niveau élevé d'abstraction impliqué par l'objet même de la discipline.

On théoriserait donc beaucoup. Mais, toujours pour servir loyalement le débutant, on s'est efforcé d'éviter le piège de la controverse théorique. Il y a en effet deux manières d'aborder une discipline où l'unanimité est loin de régner. Et toutes deux présentent leur avantage et leur inconvénient.

La première est de brosser un tableau des forces en présence. On rend ceci à César, et cela à Saussure, Peirce ou Greimas. L'avantage est gros : c'est celui de tout œcuménisme. Les inconvénients sont nombreux. Tout d'abord, en ne prenant pas position, on encourage son

lecteur à ne pas penser ; ce qui entrerait en contradiction avec le but visé. Ensuite, de telles présentations s'enlisent vite dans les distinctions subtiles, les équivalences ou les non-équivalences de terminologie. L'exposé devient complexe ; il cesse d'être une introduction.

La seconde façon de procéder est d'opter radicalement pour une thèse. Avantage : en se mouvant dans un univers unique, on peut rester cohérent, sinon simple. Mais ceci se paye aussi : une telle introduction viendrait se ranger à côté des autres. Elle ne serait pas une introduction à la sémiotique générale, mais à la sémiologie saussurienne, ou priétienne, ou à la sémiotique peircienne, ou greimassienne. Elle fait aussi courir à la sémiotique le risque de n'être plus qu'une annexe du déconstructionnisme, une province éloignée de la linguistique ou un rejeton de la théorie de l'information.

Sans doute est-il possible de se maintenir, avec effort, sur une étroite voie de crête. Mais ce chemin serpentera d'abord sur le second versant. On a tout à perdre, en effet, à se mettre en quête du fantôme qu'est l'impossible impartialité. Pour garantir l'homogénéité et l'honnêteté de l'exposé, il faut exposer d'abord ce que l'on pense, soi. Mais, s'il est tracé avec le souci de rencontrer l'autre, le sentier finit par atteindre le sommet, d'où l'on pourra considérer le premier versant. Trêve de métaphores : on a d'abord voulu offrir une synthèse cohérente. Mais cohérente, elle a cette originalité d'être amenée à traiter de presque tous les thèmes envisagés jusqu'ici par les diverses sémiotiques du marché. [...]

Parcourir un champ aussi vaste, la perspective adoptée y poussait comme fatalement. L'image que je tenterai de donner de la sémiotique est celle d'une sémiotique cognitive et pragmatique. Expliquons-nous sur ces deux termes : cognition et pragmatique.

Le premier se justifie par la volonté que j'ai eue de surmonter les difficultés suscitées par une certaine conception de la discipline. Celle qui veut que la description des langages peut se satisfaire de sa cohérence interne pour être adéquate à son objet. Cette position épistémologique n'est en soi pas critiquable : elle consiste tout bonnement à ne pas se laisser bercer par l'illusion qu'un objet, quel qu'il soit, constitue une preuve de ce que l'on avance sur lui. On affirmera d'ailleurs plus d'une fois au long de ces pages que toute science se doit de construire son objet. Mais cette perspective a parfois amené certains sémioticiens à éliminer radicalement la question du point de contact entre le monde et les signes. On atteint certes ainsi à un haut niveau de rigueur dans la description théorique de la signification. Mais ce profit, on le paye chèrement, se condamnant à ne savoir ni d'où vient le sens ni à quoi servent les signes. J'ai voulu rompre avec cette conception autonomisante du signe. Et montrer tout d'abord que le signe est l'instrument du savoir sur les choses. Un instrument qui s'élabore en même temps que ce savoir et donc en même temps que le contact avec les choses.

Par ailleurs, il fallait prendre au sérieux une autre fonction du signe. Celui-ci est aussi l'instrument de l'action sur le monde et sur les autres ; et parfois, il est cette action elle-même. Et si l'on donne une dimension pragmatique au signe, il s'agit de ne pas en faire un principe vague sans portée réelle.

En résumé, j'ai tenté de faire voir la façon dont le monde et la société s'inscrivent dans les signes.

[...] Décrire un objet - tâche que s'assigne toute science -, c'est en effet toujours le tenir à distance. Et dans une distance double. Il s'agit d'une part de creuser l'écart entre l'objet et l'observateur, lequel ne saurait se fondre dans l'objet sous peine de ne plus observer. Mais il s'agit aussi de ménager une distance entre l'objet brut et l'image qui en sera donnée. Et cette distance-là est toujours obtenue grâce à des techniques consistant à transformer une chose en une autre chose qui n'est pas elle : une planète devient une orange, la notion d'inconnue un sac de friandises fermé...

Or cette pratique de la distance, qui est à la base de tout savoir, définit le concept qu'on trouve au cœur de la sémiotique : le signe. Le signe est en effet une chose qui renvoie à une autre, et qui n'est pas elle. Cette distance a quelque chose de tragique, puisque à l'éprouver, on se dit que l'accord de l'air et de la peau, de la terre et du pied, cet accord immédiat qui parfois nous transporte, ne prévaudra jamais contre elle. Mais la distance a aussi quelque chose d'exaltant : en vous forçant à choisir le point de vue que vous prendrez sur les choses, elle vous assure sur elles une sorte de pouvoir qui va jusqu'à l'ivresse. Si la volupté s'accroît en devenant connaissance, la connaissance a aussi quelque chose d'une volupté. Étrange paradoxe : c'est en s'éloignant sans retour que l'on vit le sentiment de l'adhésion. L'expérience personnelle dont il m'a été fait cadeau n'a cessé de me rappeler - et je veux m'en souvenir toujours - combien il était important de jeter un regard à la fois dévorant et distancié sur les réalités les plus quotidiennes. C'est à cette seule condition qu'un savoir peut être libérateur.

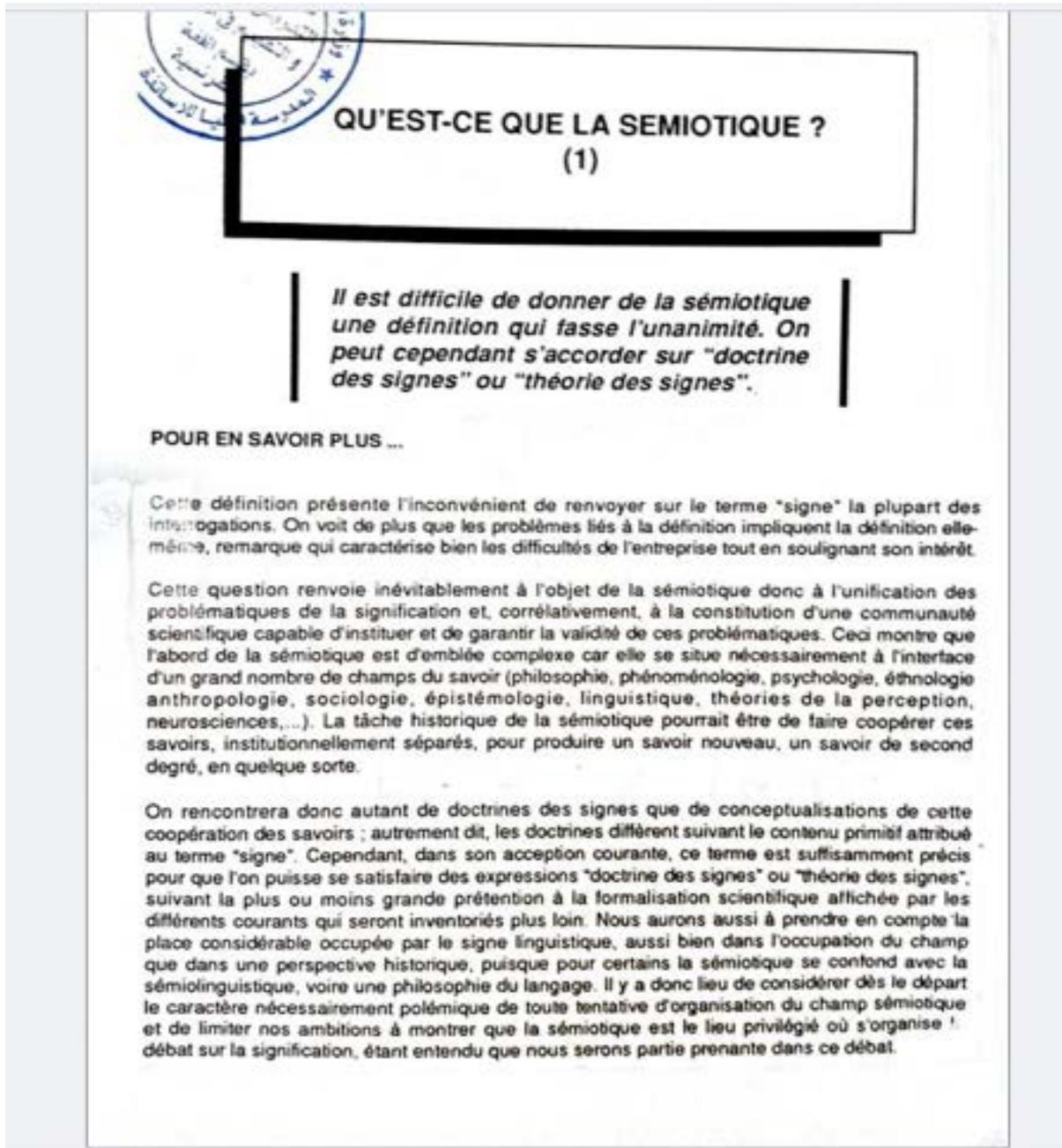
Klinkenberg J-M., 1996, *Précis de sémiotique générale*, De Boeck Université, Introduction.

Points importants à traiter dans les deux textes

- Dans le premier texte, Morris traite le signe dans son acception en pragmatique, en sémantique et en syntaxe. Les signes sont des outils qui servent à décrire d'autres signes, d'où la définition de la sémiotique comme une métascience.

- Dans le texte de Klinkenberg :
- La sémiologie est une discipline qui dépasse les limites et les frontières qui lui ont été tracées : « *Discipline bien paradoxale que la sémiotique : elle est partout et nulle part à la fois* » ;
- Elle s'inscrit dans la pluridisciplinarité : « *Elle entend occuper un lieu où viennent converger de nombreuses sciences : anthropologie, sociologie, psychologie sociale, psychologie de la perception et plus largement sciences cognitives, philosophie, et spécialement épistémologie, linguistique, disciplines de la communication* » ;
- Son but est de chercher la signification : « *Toutes, en effet, ont un trait en partage, un même postulat : la signification* » ;
- La distinction entre sémiotique et sémiologie est de l'ordre des concepts et des écoles : « *crachons allégrement dans la soupe, et confessons-le d'emblée au vrai destinataire de ces pages : «la » sémiologie ou « la » sémiotique n'existe pas. Ce qui se présente pour telle est toujours le résultat d'un choix d'école* » ;
- Application des signes sur tous les aspects de la vie quotidienne : « *Ces exemples, j'ai voulu les emprunter à la vie la plus quotidienne ; ne s'agit-il pas d'initier à une discipline qui a parfois défini son objet comme «la vie des signes au sein de la vie sociale* » ;
- Traitement de tous les langages par la sémiologie : « *elle prétend s'appliquer à des objets si différents que leur énumération ressemble vite à un inventaire à la Prévert ou à un collage surréaliste : arts de l'espace, symptomatologie, droit, météorologie, mode, langue, que sais-je ?* » ;
- Son caractère de métascience, science sur la science : « *Mais mission ambitieuse aussi car, l'accomplissant, la sémiotique se fait métathéorie : théorie des théories* » ;

Support 3



QU'EST-CE QUE LA SEMIOTIQUE ?
(1)

Il est difficile de donner de la sémiotique une définition qui fasse l'unanimité. On peut cependant s'accorder sur "doctrine des signes" ou "théorie des signes".

POUR EN SAVOIR PLUS ...

Cette définition présente l'inconvénient de renvoyer sur le terme "signe" la plupart des interrogations. On voit de plus que les problèmes liés à la définition impliquent la définition elle-même, remarque qui caractérise bien les difficultés de l'entreprise tout en soulignant son intérêt.

Cette question renvoie inévitablement à l'objet de la sémiotique donc à l'unification des problématiques de la signification et, corrélativement, à la constitution d'une communauté scientifique capable d'instituer et de garantir la validité de ces problématiques. Ceci montre que l'abord de la sémiotique est d'emblée complexe car elle se situe nécessairement à l'interface d'un grand nombre de champs du savoir (philosophie, phénoménologie, psychologie, ethnologie, anthropologie, sociologie, épistémologie, linguistique, théories de la perception, neurosciences,...). La tâche historique de la sémiotique pourrait être de faire coopérer ces savoirs, institutionnellement séparés, pour produire un savoir nouveau, un savoir de second degré, en quelque sorte.

On rencontrera donc autant de doctrines des signes que de conceptualisations de cette coopération des savoirs ; autrement dit, les doctrines diffèrent suivant le contenu primitif attribué au terme "signe". Cependant, dans son acception courante, ce terme est suffisamment précis pour que l'on puisse se satisfaire des expressions "doctrine des signes" ou "théorie des signes", suivant la plus ou moins grande prétention à la formalisation scientifique affichée par les différents courants qui seront inventoriés plus loin. Nous aurons aussi à prendre en compte la place considérable occupée par le signe linguistique, aussi bien dans l'occupation du champ que dans une perspective historique, puisque pour certains la sémiotique se confond avec la sémiolinguistique, voire une philosophie du langage. Il y a donc lieu de considérer dès le départ le caractère nécessairement polémique de toute tentative d'organisation du champ sémiotique et de limiter nos ambitions à montrer que la sémiotique est le lieu privilégié où s'organise le débat sur la signification, étant entendu que nous serons partie prenante dans ce débat.

Mady C. Marty R. 1992, *99 réponses sur la sémiotique*, Centre régional de documentation pédagogique, Montpellier.

Support 4

QUELS PENSEURS ONT MARQUÉ L'HISTOIRE DE LA SEMIOTIQUE (1-1-1)

Bien que tous les grands penseurs, même s'ils ne l'ont pas fait explicitement, se soient interrogés sur le problème de la signification, on s'accorde généralement à distinguer deux sources à la sémiotique moderne : F. de Saussure et C.S. Peirce. Pour être plus complet il convient d'accoler au nom du premier celui du linguistique danois Louis Hjelmslev.

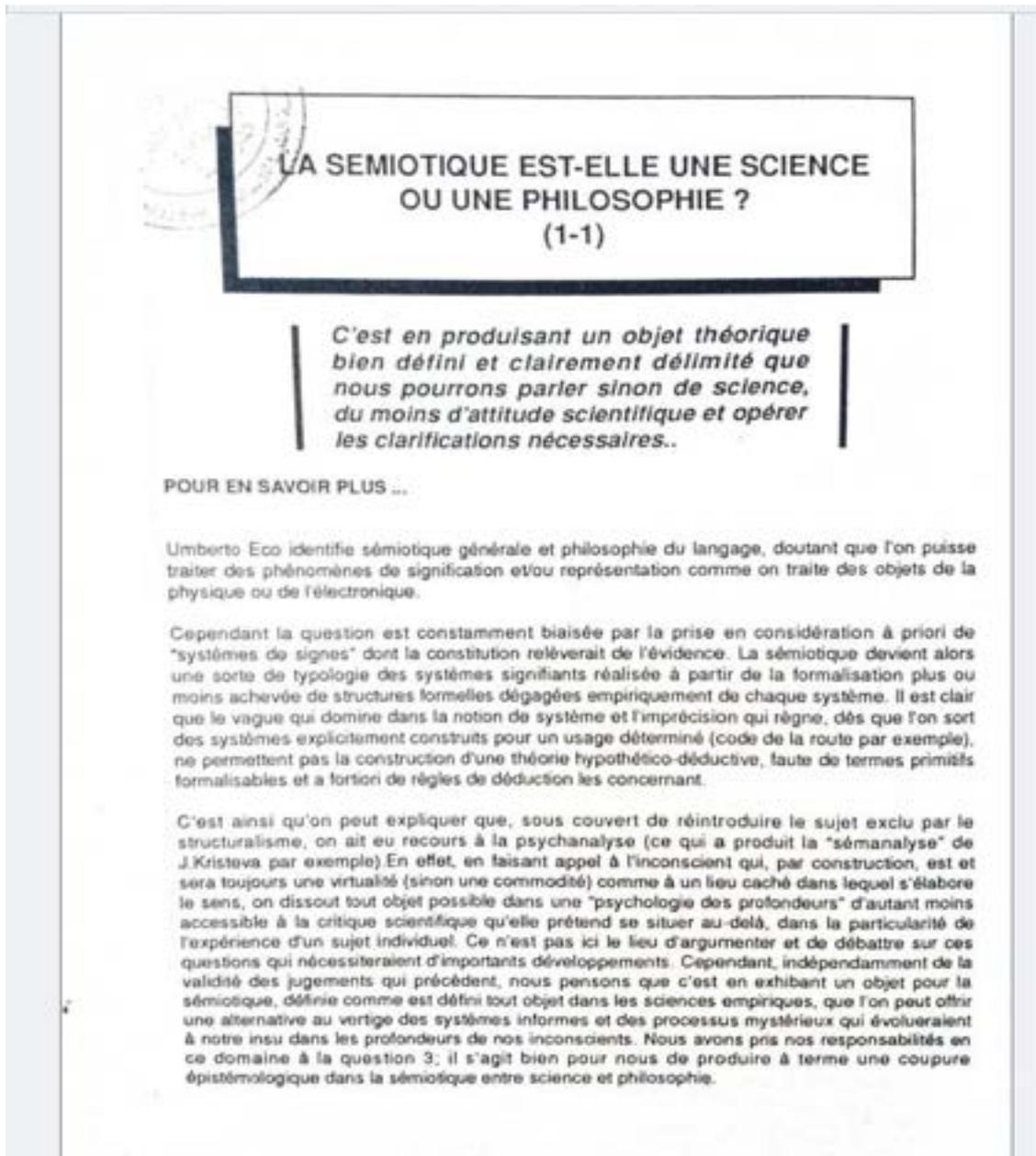
POUR EN SAVOIR PLUS ...

Ferdinand de Saussure (1857-1913) avait pour dessein d'étudier "la langue envisagée en elle-même et pour elle-même", reprenant ainsi le projet stoïcien sur la base de la matérialité du langage lui-même. Il place naturellement la linguistique comme partie d'une sémiologie, "science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale" qui nous apprendrait "en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent". Sa sémiologie a donc a priori partie liée avec les sciences sociales ; la dimension sociale est représentée dans sa conception par une "force sociale agissant sur la langue", au point qu'elle formerait "une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale". Son point de vue relève cependant de l'approche comparative : "si l'on veut découvrir la véritable nature de la langue, il faut la prendre d'abord dans ce qu'elle a de commun avec tous les autres systèmes du même ordre" et sa valorisation du langage "le plus répandu et le plus complexe des systèmes d'expression" a ouvert la voie à une sorte d'impérialisme de la linguistique sur la sémiologie : car la linguistique pourrait, selon lui, devenir "le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier".

Charles Sanders Peirce (1839-1914), "le plus original et plus éclectique penseur que le continent américain ait jamais produit" s'est intéressé, entre autres, à la sémiotique qu'il considérait avant tout comme une logique, c'est à dire "la science formelle des conditions de la vérité des représentations", ce qui n'est pas sans évoquer le projet stoïcien. Cependant son propos vise à saisir la totalité du processus engagé dans l'établissement des significations : c'est pourquoi on pourra trouver dans son œuvre une phénoménologie (qu'il nomme phanéroscopie), puisqu'il est indispensable d'avoir à la disposition une méthode de la simple présentation des choses à l'esprit, avant toute théorie concernant leurs représentations. On y trouvera aussi une conception triadique et dynamique du signe (sémiosis).

Mady C. Marty R. 1992, *op.cit.*

Support 5



The image shows a document page with a title box at the top. The title is "LA SEMIOTIQUE EST-ELLE UNE SCIENCE OU UNE PHILOSOPHIE ? (1-1)". Below the title is a quote in italics: "C'est en produisant un objet théorique bien défini et clairement délimité que nous pourrions parler sinon de science, du moins d'attitude scientifique et opérer les clarifications nécessaires..". Below the quote is the text "POUR EN SAVOIR PLUS ...". The main body of the text discusses Umberto Eco's view on semiotics and philosophy of language, and then argues for a clear-cut epistemological distinction between science and philosophy in semiotics.

**LA SEMIOTIQUE EST-ELLE UNE SCIENCE
OU UNE PHILOSOPHIE ?
(1-1)**

*C'est en produisant un objet théorique
bien défini et clairement délimité que
nous pourrions parler sinon de science,
du moins d'attitude scientifique et opérer
les clarifications nécessaires..*

POUR EN SAVOIR PLUS ...

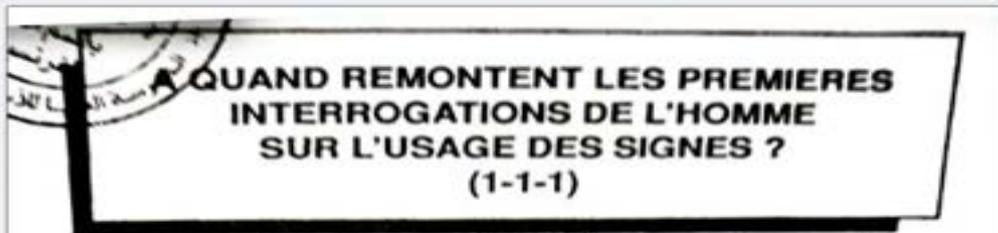
Umberto Eco identifie sémiotique générale et philosophie du langage, doutant que l'on puisse traiter des phénomènes de signification et/ou représentation comme on traite des objets de la physique ou de l'électronique.

Cependant la question est constamment biaisée par la prise en considération à priori de "systèmes de signes" dont la constitution relèverait de l'évidence. La sémiotique devient alors une sorte de typologie des systèmes signifiants réalisée à partir de la formalisation plus ou moins achevée de structures formelles dégagées empiriquement de chaque système. Il est clair que le vague qui domine dans la notion de système et l'imprécision qui règne, dès que l'on sort des systèmes explicitement construits pour un usage déterminé (code de la route par exemple), ne permettent pas la construction d'une théorie hypothéico-déductive, faute de termes primitifs formalisables et a fortiori de règles de déduction les concernant.

C'est ainsi qu'on peut expliquer que, sous couvert de réintroduire le sujet exclu par le structuralisme, on ait eu recours à la psychanalyse (ce qui a produit la "sémanalyse" de J.Kristeva par exemple). En effet, en faisant appel à l'inconscient qui, par construction, est et sera toujours une virtualité (sinon une commodité) comme à un lieu caché dans lequel s'élabore le sens, on dissout tout objet possible dans une "psychologie des profondeurs" d'autant moins accessible à la critique scientifique qu'elle prétend se situer au-delà, dans la particularité de l'expérience d'un sujet individuel. Ce n'est pas ici le lieu d'argumenter et de débattre sur ces questions qui nécessiteraient d'importants développements. Cependant, indépendamment de la validité des jugements qui précèdent, nous pensons que c'est en exhibant un objet pour la sémiotique, définie comme est défini tout objet dans les sciences empiriques, que l'on peut offrir une alternative au vertige des systèmes informés et des processus mystérieux qui évolueraient à notre insu dans les profondeurs de nos inconscients. Nous avons pris nos responsabilités en ce domaine à la question 3: il s'agit bien pour nous de produire à terme une coupure épistémologique dans la sémiotique entre science et philosophie.

Mady C. Marty R. 1992, *99 réponses sur la sémiotique*, Centre régional de documentation pédagogique, Montpellier.

Support 6



QUAND REMONTENT LES PREMIERES INTERROGATIONS DE L'HOMME SUR L'USAGE DES SIGNES ? (1-1-1)

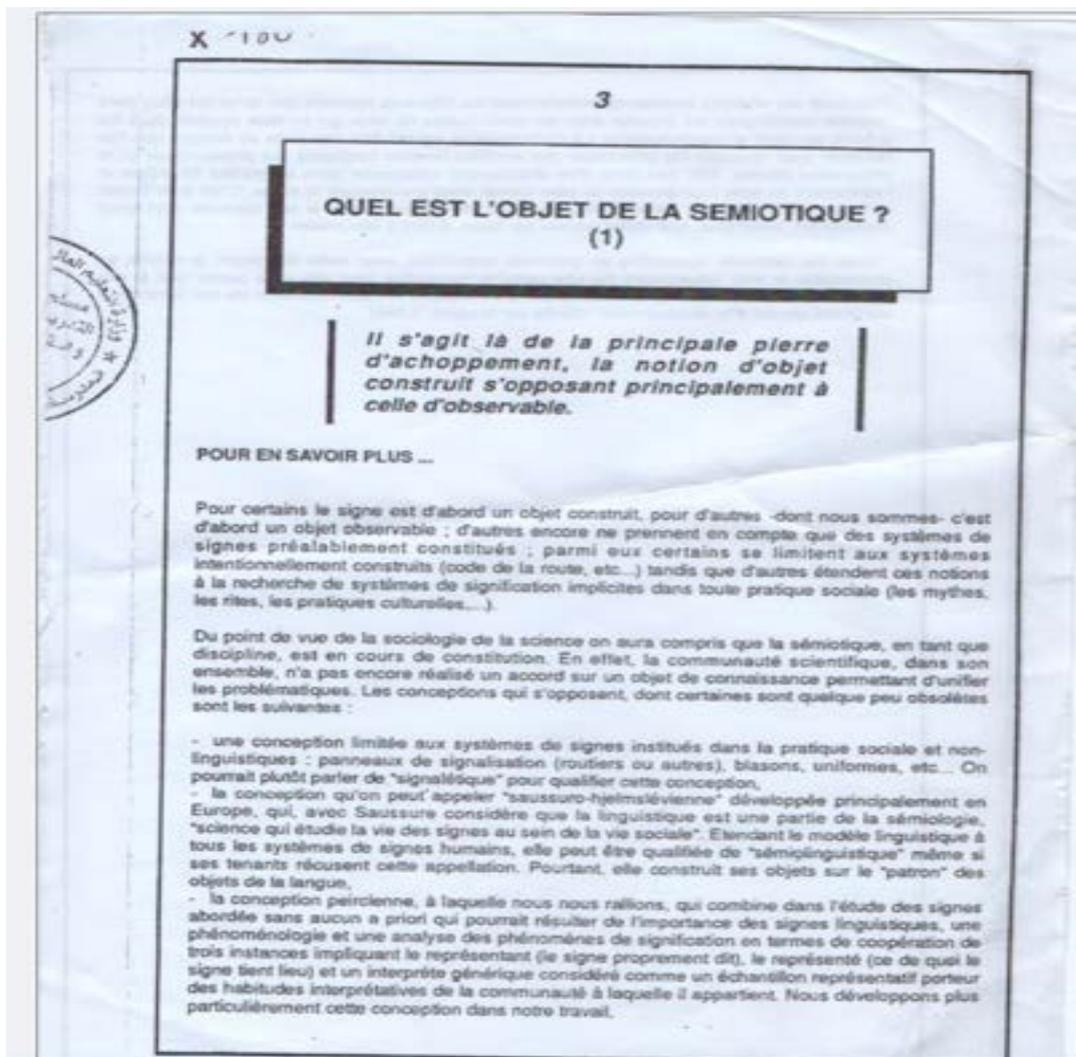
Tous les grands philosophes de l'Antiquité se sont plus ou moins préoccupés du langage et des signes. Ce sont surtout les stoïciens (III^e siècle avant Jésus-Christ) qui se sont interrogés sur les rapports qui pouvaient s'établir entre la configuration des termes des syllogismes et la configuration des choses du monde que les termes désignent ainsi que sur le transfert de l'une à l'autre des valeurs de vérité. Ce point de vue initial n'a jamais cessé d'être étendu et diversifié.

POUR EN SAVOIR PLUS ...

Les hommes primitifs pouvaient se contenter d'un usage des signes paraissant instrumental, parce que directement lié à leurs problèmes de subsistance (communiquer l'emplacement du gibier, se repérer dans leur environnement...), qui n'impliquait pas de problématique particulière à résoudre. Cependant, l'organisation de plus en plus complexe des sociétés a conduit à un usage des signes qui devait reproduire de façon équivalente la situation du monde matériel dont la transformation (dans le simple but de maintenir l'intégrité et l'identité de groupes humains) nécessitait une connaissance a priori permettant une certaine prévisibilité de l'évolution de ce monde. C'est le problème de la validité de cette sorte de phénoménologie de remplacement qui a conduit, probablement à la suite d'inadéquations flagrantes des représentations adoptées (révélées par leur usage) à des interrogations du type de celles qui occupèrent les stoïciens. Cependant, dans la mesure où tout ce qui advient dans le monde matériel est l'oeuvre de dieux ou d'un Dieu omniprésent, le signe devient rapidement dans la théorie médiévale un moyen d'accès à la transcendance divine, laquelle s'inscrit finalement dans les formes que prend le signe et dans ses combinatoires. Ainsi la grammaire peut devenir "le dernier maillon de la chaîne sémiotique à l'origine de laquelle se trouve Dieu, suprême détenteur du sens". Avec la *Mathesis Universalis* de Leibniz le réseau s'étend, à travers une extension considérable des fonctions mathématiques, à de nouveaux domaines signifiants dont les fonctions constituent l'architecture. Cependant la multiplication des réseaux produit une sorte d'éclatement lié aux polysémies qui apparaissent à partir de la constatation de son caractère protéiforme : tous les systèmes signifiants peuvent se traduire dans le langage humain et non l'inverse. Locke et, après lui, les sémioticiens du XVIII^e siècle parmi lesquels Condillac, s'efforceront de fonder la sémiotique sur la grammaire, attitude dans laquelle on peut voir les prémices de la sémiolinguistique moderne.

Mady C. Marty R. 1992, *op.cit.*

Support 7



Synthèse des supports proposés

- La réflexion sur le signe remonte à l'Antiquité et la sémiotique est une science dans laquelle le travail sur la signification est toujours en chantier. Ce qui permet de dire que cette discipline est difficile à définir et n'a pas de contours délimités ;
- Saussure et Peirce définissent respectivement la sémiologie et la sémiotique en se basant sur le rôle des signes et leur nature. Si les signes servent la communication humaine dans la tradition saussurienne européenne, ils sont considérés comme un élément cognitif dans la sémiotique de Peirce servant à décrire la relation entre l'homme et le monde.

1.3- Sémiologie et sémiotique

Après l'exposé des deux conceptions du domaine de la sémiologie et des théoriciens qui y sont impliqués et afin de répondre à la question souvent posée par les étudiants, on propose une synthèse qui permet de préciser la distinction entre la sémiologie et la sémiotique même si cette distinction n'est pas opératoire et n'est pas toujours prise en considération dans les études ou domaines d'application.

Objectif : l'étudiant doit être capable de reconnaître la différence entre les deux conceptions du domaine de la sémiologie. Ce point est essentiellement traité en séances de TD à travers le commentaire de quelques textes.

TD : Textes pour application

Texte 1

Sémiologie ou sémiotique ?

Une petite remarque terminologique s'impose ici. L'étude des signes a conduit les chercheurs à proposer deux termes pour en parler. L'un, la sémiologie (du grec semeion – σέμειον–, signe), a été créé dans les années 1910 par Ferdinand de Saussure et a surtout couvert les études qui donnaient priorité au langage verbal. L'autre, la sémiotique (traduction du terme anglais "semiotic"), a été proposé 30 ans avant par un logicien américain, Charles Sanders Peirce, pour désigner une discipline qui étudieraient. Pour un nouveau venu, la sémiotique peut paraître d'un abord difficile. Sa terminologie, son mode d'approche, voire les analyses qu'elle peut réaliser peuvent poser problème. Il est vrai que si un enfant n'a pas besoin d'un linguiste pour apprendre et parler correctement une langue, on voit mal pourquoi nous devrions faire appel à un sémiologue pour utiliser et comprendre les nombreux signes qui font partie de notre quotidien. Une petite mise au point s'impose dès lors. La sémiotique n'est ni une "médecine" ni une "pédagogie" des signes mais une discipline qui cherche au contraire à comprendre et à rendre intelligible leur fonctionnement. La difficulté de son mode d'approche réside dans le fait qu'elle doit analyser, non un objet externe, mais précisément ce qu'elle utilise comme moyen pour réaliser une telle analyse : parler du langage, écrire sur le langage, c'est toujours utiliser des signes linguistiques pour parler d'autres signes linguistiques. Cette approche, qui pourrait prendre des allures de cercle vicieux, est néanmoins incontournable. La solution consiste en un usage de la langue somme toute ordinaire : le passage à un méta niveau, le recours au métalangage, c'est-à-dire à un langage qui traite d'un langage. C'est le cas chaque

*fois que nous cherchons à définir un mot dans la langue (comme le fait un dictionnaire à chaque définition). Le prix à payer d'une telle opération se mesure en richesse et variété terminologiques : le sémiologue est contraint soit de créer de nouveaux termes (par exemple, qualisigne, trichotomie, embrayeur...), soit d'utiliser des mots du langage ordinaire mais en les transformant quelque peu pour satisfaire les besoins de sa métalangue (c'est le cas pour des termes comme symbole, signe ou indice, par exemple). Dans ce dernier cas toutefois, le risque de confusion entre langage ordinaire et terminologie propre est évident. L'histoire des théories sémiologiques est les processus susceptibles de "faire signe". Cette seconde approche toutefois est restée confinée à des écrits personnels – qu'on appellera par la suite les *Collected Papers* – publiés bien des années après la mort de leur auteur. C'est à partir des années 60-70 que ces réflexions ont commencé à être connues et débattues dans les milieux spécialisés. Jusqu'à cette époque, sémiologie et sémiotique désignaient donc deux modes d'approche bien distincts et qui s'opposaient sur plusieurs plans. Dans les années 80, ces termes ont perdu petit à petit de leur spécificité d'origine et sont devenus quasi des synonymes.*

Verhaegen Ph., 2010, *Signe et communication*, p. 14-15

Texte 2

2. Sémiologie ou sémiotique ?

2.1. Une discipline neuve, à l'unité incertaine, au statut incertain

La sémiotique est une discipline qui n'a fait que récemment son entrée parmi celles qui sont reconnues dans le champ des sciences humaines et qui font l'objet d'un enseignement : si son existence a été postulée au début du siècle par le philosophe américain Charles S. Peirce d'une part et par le linguiste genevois Ferdinand de Saussure de l'autre, c'est à partir de la décennie 1960 seulement qu'elle tend à s'institutionnaliser.

Pourtant, cette discipline neuve est l'aboutissement de préoccupations bien plus anciennes. Car si l'on observe qu'elle étudie ce qu'il y a de commun dans tous les langages dont disposent les humains, voire les animaux, elle rejoint l'ensemble des réflexions que l'on a menées à l'enseignement de la philosophie du langage. On peut donc dire que la sémiotique a des sources qui remontent à l'Antiquité, et qu'elle découle du souci d'établir les grandes règles qui président à la communication humaine en société (Saussure la définissait comme la discipline qui étudie « la vie des signes au sein de la vie sociale », formule que nous avons déjà citée). C'est dire qu'elle s'inscrit aussi dans le prolongement de la rhétorique - un mot qui sera défini plus loin - et de

la philosophie, autant que dans celui de la réflexion sur les relations sociales. Mais elle a aussi contracté des dettes vis-à-vis de l'anthropologie, de la psychologie, de la sociologie, de la logique.

Si nombre de sémioticiens peuvent se reconnaître dans la formule de Saussure, il n'y a toutefois pas actuellement de consensus sur l'objet même de la discipline, et encore moins sur ses méthodes. Cette situation est due à deux raisons au moins. La première est accidentelle : c'est le caractère récent de l'institutionnalisation de la sémiotique. La seconde est plus essentielle : c'est l'ampleur des questions qui viennent d'être évoquées. Il y a pourtant un noyau dur de la discipline, commun à tous les sémioticiens. Saussure voyait dans la sémiologie «la science générale de tous les systèmes de signes (ou de symboles) grâce auxquels les hommes communiquent entre eux ». Peirce, lui, écrivait ceci : « La logique, dans son sens général (...), n'est qu'un autre nom de la sémiotique (...), doctrine quasi nécessaire ou formelle des signes ». Ainsi, les deux pères fondateurs convergeaient sur deux points importants : d'abord pour faire de ce qu'ils nomment l'un sémiologie et l'autre sémiotique la science des signes ; ensuite pour mettre en avant l'idée que ces signes fonctionnent comme un système formel.

Au-delà de cette base, les divergences commencent. Et tout d'abord dans la terminologie en usage. En effet, comme on vient de le constater, la sémiotique est aussi parfois appelée sémiologie (bien que ce deuxième terme tende à céder la place au premier).

Certains théoriciens utilisent toutefois simultanément les deux termes. C'est dire qu'ils leur donnent des sens différents. Mais ici encore il n'y a pas d'unanimité : les ensembles de concepts couverts par les deux termes ne se répartissent pas de la même manière chez tous. Nous ne retiendrons ici que deux de ces distinctions.

2.2. Du général au particulier

Dans la première distinction, il y a une relation d'inclusion entre la sémiologie - le terme de la paire auquel on donne donc l'acception la plus générale - et les sémiotiques, qui en constituent le terme le plus particulier. Pour certains théoriciens, sémiologie désigne en effet la discipline qui couvre tous les types de langage, sémiotique désignant un des objets dont peut s'occuper cette discipline, soit un de ces langages. Par exemple, la langue est une sémiotique, comme le sont aussi les pictogrammes, les odeurs de la ville, les sonneries de clairon, le vêtement, la langue des sourds-muets, le mobilier, etc. Chacune de ces sémiotiques est donc une actualisation de la sémiologie, discipline générale.

Dans la seconde distinction, c'est le terme sémiotique qui apparaît comme le plus général. Dans cette dichotomie, la sémiologie serait en effet l'étude du fonctionnement de certaines techniques expressément mises au point pour communiquer en société. Le fonctionnement des

pictogrammes, des sonneries ou des insignes militaires, des gestes de la « langue des signes » des sourds constitueraient ainsi les objets de la sémiologie. Mais les odeurs, le vêtement, le mobilier, qui ne semblent pas avoir été créés pour communiquer, échapperaient à cette discipline. Pourtant, nul ne niera que ces derniers objets peuvent revêtir un sens. Il doit donc bien y avoir une science qui étudie ces objets dans la mesure où ils ont du sens, en même temps que pour faire de ce qu'ils nomment l'un sémiologie et l'autre sémiotique la science des signes ; ensuite pour mettre en avant l'idée que ces signes fonctionnent comme un système formel. Temps que tous les codes recensés par la sémiologie. Cette discipline, très générale, serait la sémiotique ; et l'objet de cette discipline serait le mode de fonctionnement du sens chez les humains. On conçoit qu'une telle ambition débouche sur des questions très générales, et que la sémiotique ainsi entendue se rapproche de la réflexion philosophique.

La distinction qui vient d'être faite entre deux conceptions de la discipline remonte à ses origines, comme on vient de le voir à travers les deux citations de Saussure et de Peirce. Le premier insistait en effet sur l'aspect humain des signes et sur leur rôle dans la communication, et inscrivait la discipline dans le champ des sciences sociales ; le second insistait sur son aspect cognitif et logique, et l'inscrivait davantage dans le champ des disciplines philosophiques.

Le fait que l'on ait pu ainsi différencier sémiologie et sémiotique et qu'on les ait investies de contenus très variables suggère bien qu'il n'y a pas d'unanimité sur la définition de la discipline : chaque chercheur lui assigne des objets différents, et, du coup, élabore des méthodologies différentes pour rendre compte de ces objets. Les uns tenteront par exemple de mettre au point une description fine des mécanismes de fonctionnement du geste ou des conventions de l'héraldique, tandis que les autres spéculeront sur la faculté qu'a l'être humain de produire des symboles. En lisant les pages qui suivent, où l'on a tenté d'embrasser de manière synthétique l'ensemble des problèmes qui ont été soumis à cette discipline, on gardera constamment à l'esprit que sa définition a toujours été et est encore polémique.

Mais surtout, il faut retenir ceci : une discipline ne se définit jamais par son objet, mais par sa méthodologie. Ainsi, il n'y a aucune discipline scientifique qui s'occupe de mon stylo à bille en tant que tel. En tant qu'il est un corps cet objet a une masse ; la physique peut dès lors s'en occuper, et cette physique mettra au point une méthode pour le traiter en tant que masse. Mais la chimie pourra aussi intervenir ; son point de vue sera toutefois différent. La sociologie également : elle mettra en corrélation l'appartenance à certaines classes sociales et l'usage de certains types de stylos à bille. Et si d'aventure un jour une science naît qui se donne le nom de « stylobillologie », cette science devra se donner une méthode qui privilégiera certains aspects du stylo à bille en mettant d'autres aspects du phénomène entre parenthèses.

On Comprend donc que la sémiologie ou sémiotique n'a pas d'objet propre, pas plus d'ailleurs qu'a la sociologie ou la psychologie, mais qu'elle constitue une grille d'analyse particulière de certains phénomènes. 'Elle approche ces phénomènes en posant une question qui fait son originalité : quel est leur sens ?

Si elle n'a pas d'objet propre, la sémiologie ou sémiotique a toutefois des objets privilégiés. Mais ce privilège est accidentel, et non essentiel : si des faits comme le récit ou l'image visuelle semblent aujourd'hui être de bons objets sémiotiques, c'est à la fois parce que les méthodes mises au point par la discipline se sont révélées particulièrement fécondes dans leur cas, et parce que ces phénomènes n'avaient jusqu'ici pas fait l'objet d'approches parentes de celle de la sémiotique. Car les frontières entre les sciences sont souvent tracées par les hasards de l'histoire. On connaît ainsi une discipline solidement institutionnalisée qui s'occupe depuis un certain temps d'une sémiotique particulière : la langue. Cette discipline s'appelle la linguistique. La linguistique a mis au point des méthodes qui relèvent de plein droit de la sémiologie. Mais la priorité historique de leur discipline fait que peu de linguistes accepteront de dire qu'ils sont des spécialistes en sémiotique. Il n'en va pas de même pour les spécialistes du récit ou de l'image visuelle, car ces objets n'étaient jusqu'ici approchés que par l'esthétique, la sociologie, ou l'histoire de l'art.

Dans les pages qui suivent, nous délaisserons le terme « sémiologie » et utiliserons le terme « sémiotique » avec l'article défini (« la sémiotique »), dans le sens le plus général qui soit. Nous utiliserons aussi l'expression « une sémiotique » dans le sens qu'elle prend dans la première distinction. C'est-à-dire que « une sémiotique » désignera un langage- particulier' ;''' constituant une actualisation de « fa sémiotique ».

Pourquoi opter pour ce sens général ?

Tout d'abord pour une raison de fait. Le terme « sémiotique » tend en effet à devenir le plus fréquent, et c'est celui qu'on trouve dans l'intitulé français de l'Association internationale de sémiotique, association qui n'a jamais formulé une définition restrictive de son objet (notons au passage que l'intitulé anglais de l'association - International Association for Semiotic Studies - insiste plus que le français sur l'hétérogénéité de son domaine de juridiction).

Ensuite, pour une raison de droit. Même si dans l'exposé qui suit on a mis un certain soin à décrire les mécanismes techniques présidant au fonctionnement de moyens de communication comme le morse ou les panneaux du code de la route, on a aussi eu à cœur de faire voir que leur étude débouchait sur des questions de portée très générale telles que « qu'est-ce que le sens ? »

Donc, si l'on nous fait observer qu'une partie importante de l'espace porte sur des phénomènes relevant de la « sémiologie », entendue au sens restreint que ce mot a dans la seconde distinction, cela ne signifie pas que nous avons pris le parti de cette sémiologie restreinte contre la sémiotique générale définie dans cette seconde opposition. Autrement dit, on ne devra pas s'attendre à un exposé seulement technique, et exclusivement centré sur des moyens de communication semblables à ceux que nous avons énumérés. Au contraire : nous verrons qu'on ne peut tracer une frontière nette entre les techniques expressément mises au point pour communiquer et les autres pratiques humaines dégageant du sens. Mais il reste vrai que, pour des raisons de clarté, nous choisirons autant que possible des exemples concrets. Et ceci nous amènera à les prendre souvent dans l'univers de la communication.

Le terme de sémiologie connaît aussi une acception très particulière. C'est la partie de la médecine qui étudie les symptômes des maladies (son synonyme est d'ailleurs symptomatologie). On voit immédiatement que si la sémiologie médicale jouit d'une sorte de priorité historique - c'est dans ce sens que le mot sémiotique apparaît pour la première fois, au XVI^e siècle -, une telle sémiologie fait de droit partie de la sémiologie générale : les symptômes constituent bien une sémiotique particulière. On trouve aussi, mais plus rarement, les formes séméiologie et séméiotique, formes qui rappellent mieux l'origine grecque des mots de la famille (sémion, signe). Comme celles de sémiologie et de sémiotique, ces formes ont d'abord été utilisées dans le cadre médical, mais en sont sorties par la suite. Ainsi, dans sa classification des connaissances, le philosophe anglais Locke oppose la séméiotique à la physique et à la pratique : ces termes recouvrent, en gros, les domaines de la logique, des sciences naturelles et autres, et de la morale. On signale même que sémiotique a pu prendre un sens militaire.

Sémantique ne doit pas être confondu avec sémiotique. Ce nouveau terme désigne au départ la discipline qui se préoccupe du sens des mots. C'est donc une subdivision de la linguistique. Mais le terme a fini par s'appliquer à toutes les sémiotiques : dans la description de chacune de ces sémiotiques, il s'applique à la partie qui s'occupe du sens des signes. C'est dans cette acception, qui sera précisée au chapitre IV, que nous l'utiliserons. Sans ignorer, certes, que le mot s'est encore élargi à diverses disciplines philosophiques (« sémantique générale », etc.). On trouve encore divers termes proches de ceux dont nous nous occupons. Par exemple, celui de sémasiologie, mot qui, au départ, était synonyme de sémantique linguistique. Il s'est par la suite spécialisé pour désigner une des deux perspectives possibles de cette sémantique linguistique : on peut en effet étudier le sens des mots en partant de leurs formes pour voir comment ces formes renvoient à des concepts, mais on peut aussi s'intéresser à la manière dont un concept est désigné par des mots ; dans le premier cas, on parle de sémasiologie, dans le

second, d'onomasiologie (du grec onoma, nom). On a aussi sémiographie, qui a désigné la sténographie, puis les codes cartographiques.

Klinkenberg J-M., 1996, *Précis de sémiotique générale*, De Boeck Université, p. 10-14.

Synthèse

- Issues d'un choix conceptuel, la sémiotique et la sémiologie sont des termes qui renvoient à des traditions différentes, américaine et européenne ;
- Dans les années 60, l'Association internationale de Sémiotique a choisi le terme sémiotique mais le terme sémiologie a été employé notamment en Europe par Saussure et Barthes ;
- A travers les deux textes, on remarque que les avis sont différents. Dans une conception, on considère la sémiotique comme une science plus générale et englobante qui étudie le mode de fonctionnement du sens chez les humains et la sémiologie étudie le fonctionnement de certaines unités qui permettent la communication. Cette sémiotique est de nature philosophique. Dans une seconde conception, on parle d'une relation d'inclusion, entre sémiologie comme nom de la discipline et les différentes sémiotiques qui sont particulières. La sémiologie est la discipline qui étudie tous les langages, et la sémiotique est réservée à un type de langage. Chaque sémiotique est une actualisation de la sémiologie, science générale. Les différents langages seraient des objets de la sémiologie.
- Les deux vocables sont souvent utilisés aujourd'hui pour renvoyer à la même discipline. Le terme sémiotique couvre deux termes sans pour autant que la sémiologie ne soit exclue. Les deux disciplines reprennent le positionnement des deux chercheurs. La sémiologie de Saussure s'inscrit dans le champ des sciences humaines et sociales parce qu'on insiste sur l'aspect humain des signes et leur rôle dans la communication. La sémiotique de Peirce s'inscrit dans les disciplines philosophiques dans lesquelles on insiste sur le caractère cognitif et logique des signes.

Chapitre 3 : La problématique du signe

Objectifs : sensibiliser les étudiants aux différentes perceptions du signe défendues par les écoles américaines et européennes. Les étudiants doivent être en mesure de comprendre le fonctionnement du signe linguistique (en linguistique générale) et le signe non-linguistique (en sémiologie).

Rappel du chapitre précédent

La sémiologie est l'étude des systèmes de communication. La linguistique est l'étude de la langue en tant que système et composante sociale du langage.

- Pour Saussure : la sémiologie = science qui s'intéresse à la vie des signes au sein de la vie sociale. La linguistique en fait partie.
- Pour Barthes : la sémiologie est une branche de la linguistique car tout système sémiologique se mêle du langage.
- Saussure privilégie le langage et la société et parle de la fonction sociale du signe et de la communication. Barthes s'intéresse à la signification, à la façon avec laquelle on fait signifier les signes.
- En effet, le langage est le seul système de signes à l'aide duquel on peut parler d'autres systèmes de signes et donc on parle du langage lui-même.
- Nous sommes d'accord pour signaler la complémentarité existant entre les deux disciplines.
- **Définition du signe : généralités**

Le signe dans un sens général désigne un élément A qui représente un autre élément B ou lui sert de substitut. C'est une unité présente qui désigne une autre unité absente. C'est une entité qui transmet une information à l'aide d'un canal. Ce concept permet de rendre compte du lien existant entre les systèmes d'expression et la réalité. Plus précisément, le signe est toute configuration qui signifie dans un contexte particulier. Dans ce sens, tout ce qui peut faire l'objet d'une interprétation est pris comme signe.

- **Le signe chez Saussure**

Le signe est formé de deux parties :

a) une partie matérielle : le Signifiant (image acoustique, image mentale du signe, la représentation mentale sonore) ;

b) une partie immatérielle : le Signifié (partie conceptuelle du signe -notion). Le signe linguistique est donc le résultat de l'association d'un signifiant (groupe de sons) et d'un signifié (le sens). On ne peut pas concevoir l'un sans l'autre.

Il est caractérisé par les trois caractères :

a- Le signe est arbitraire :

Il n'existe pas de relation "naturelle" entre le signifiant et la réalité physique qui lui est associée (le signifié).

Par exemple, le choix du mot "chapeau" ne repose sur aucun critère qui aurait pu favoriser le choix d'un tel mot plutôt qu'un autre.

Remarque :

Ce caractère arbitraire ne s'applique pas aux autres sortes de signes. Par exemple, les signaux routiers doivent se ressembler à cause du fait que l'action est la même dans toutes les langues. Par exemple, un panneau comportant un pain indiquera aux locuteurs de toutes les langues et cultures (ou presque) qu'il y a une boulangerie à proximité.

b- Le signe est conventionnel :

Les membres d'une communauté se comprennent, ils s'entendent sur les mêmes conventions ou sur les mêmes signes. En conséquence, les signes sont considérés comme étant conventionnels. Les membres partagent la même langue, ils partagent aussi un certain nombre de conventions.

c- Le signe est linéaire :

Le signifiant se présente de façon linéaire dans l'axe du temps. Il nous faut du temps pour prononcer un mot, pour le réaliser de façon physique. De même, il y a un ordre qui est suivi lors de sa prononciation. Dans la réalisation du signifiant [buro], il n'est pas permis

de prononcer les sons dans un ordre différent si je veux que les autres locuteurs me comprennent. Les signes forment donc une successivité et non une simultanéité.

Remarque :

Par opposition, les signes routiers peuvent se substituer : "obligation de tourner" et "tourner à gauche". Ses différents symboles peuvent être lus indépendamment d'un ordre imposé.

- **Le signe chez Barthes : le procès de la signification**

Toute sémiologie s'intéresse au rapport entre signifié et signifiant corrélés au signe comme l'exemple d'un bouquet de fleurs offert à une occasion particulière et constituant en soi un signe à interpréter. En fait, ce qui est signe pour Saussure est signification pour Barthes. Donc, nous sommes face à trois termes : signifiant-signifié-signification. La dénotation est l'opération de signification non subjective qui peut être déduite en dehors du contexte par opposition à la connotation qui recense les éléments de sens d'un niveau subjectif en fonction du contexte particulier. Exemple : la couleur rouge=une variation dans le spectre des couleurs sur le plan dénoté et par connotation, elle renvoie au danger en fonction du contexte comme le bleu qui renverrait, entre autres, à la couleur de l'hôpital. Barthes parle de signification comme étant le signe de connotation. L'interprétation est le processus qui permet d'atteindre le sens du signe.

Barthes reprend quelques concepts saussuriens et les applique aux autres systèmes non verbaux.

1. Pour lui, la langue est le langage moins la parole. Dans l'exemple de la nourriture : la langue = la langue alimentaire, opposition salé/sucré, règles d'exclusion...la parole (paroles alimentaires) = les plats. Le menu=la structure.
2. Signifiant et signifié : définis chez Saussure, ils trouvent chez Barthes le même fonctionnement mais corrélés avec le signe. Pour lui, la signification est le signe de connotation.

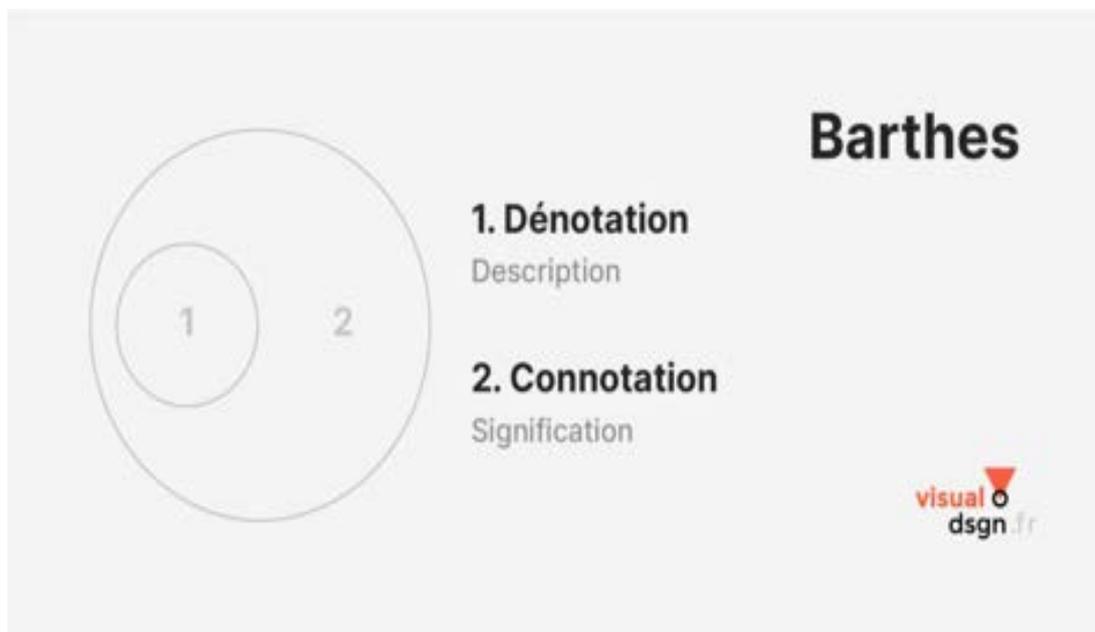
La conception du signe chez Barthes repose sur la recherche de la connotation considérée comme un niveau qui nous permet d'atteindre la signification. Elle peut être schématisée comme suit :

Signifiant + Signifié	
= Signe 1 : (dénoté) ↓ Signifiant (nouveau)	Signifié (nouveau) tiré par connotation

Signe II (connoté)

La connotation est le sens élaboré, caché et supposé qu'il faut tirer à partir du plan dénoté, c'est-à-dire le premier sens du signe. Toute la conception de Barthes est fondée sur la connotation qui est la base de la signification du signe. Cette dernière est tout un processus à mettre en place grâce à un travail d'interprétation.

Ce schéma reprend les deux niveaux défendus par Barthes :



Source : [Comprendre la sémiologie : Saussure, Pierce et Barthes | visualdsgn](#)

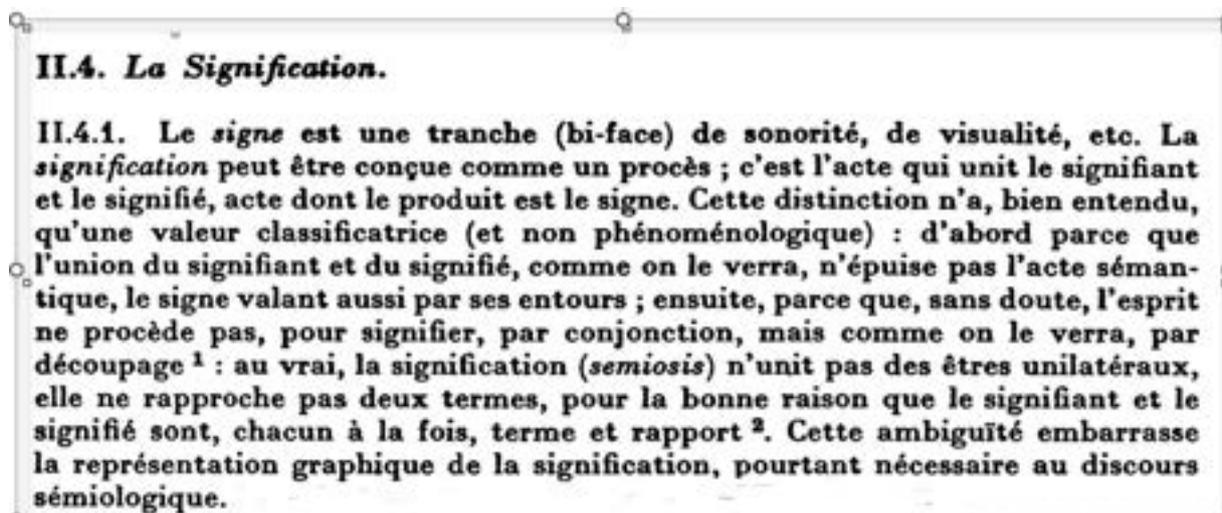
- Syntagme et système : le premier est l'enchaînement d'unités signifiantes lorsque le système est linéaire (la langue), le second ou paradigme, c'est l'axe des rapports entre unités présentes et les autres absentes ;
- Toujours pour Barthes, et dans l'exemple de la nourriture, on peut considérer les diverses variétés de desserts=paradigme (système, unités interchangeables), l'ensemble des plats d'un menu=syntagme. Jupe, pantalon et robe=paradigme,

jupe et blouse=syntagme, les différents styles de lits=paradigme, l'association d'un lit+ armoire+ table de nuit= syntagme.

TD : Textes de Barthes à commenter.

Le texte sur les pâtes Panzani servira aussi à dégager les principes de l'analyse sémiologique.

Support 1



Barthes, « Eléments de sémiologie », 1964 :110.

Commentaire

- La signification est un processus dans la mesure où la conception du signe selon Barthes est triadique : signifié, signifiant et signification ;
- C'est le travail de l'interprétation qui permet de dégager la signification.

Support 2⁵

Les étudiants travaillent sur l'article complet de Roland Barthes : « Rhétorique de l'image », *Communications*, n°4, 1964. Recherches sémiologiques. p. 40-51

URL : [Rhétorique de l'image - Persée \(persee.fr\)](http://www.persee.fr/doc/com_1964_4_1)

Extrait

Les trois messages

Voici une publicité Panzani : des paquets de pâtes, une boîte, un sachet, des tomates, des oignons, des poivrons, un champignon, le tout sortant d'un filet à d'demi « écrémer ouvert, » (...). L'image livre tout de suite un premier message, dont la substance est linguistique; les supports en sont la légende, marginale, et les étiquettes, qui, elles, sont insérées dans le naturel de la scène, comme « en abyme » ; le code dans lequel est prélevé ce message n'est autre que celui de la langue française ; pour être déchiffré, ce message n'exige d'autre savoir que la connaissance de l'écriture et du français. A vrai dire, ce message lui-même peut encore se décomposer, car le signe Panzani ne livre pas seulement le nom de la firme, mais aussi, par son assonance, un signifié supplémentaire qui est, si l'on veut, l'« italianité » ; le message linguistique est donc double (du moins dans cette image) : de dénotation et de connotation ; toutefois, comme il n'y a ici qu'un seul signe typique, à savoir celui du langage articulé (écrit), on ne comptera qu'un seul message. (...). Cette image livre aussitôt une série de signes discontinus. Voici d'abord (cet ordre est indifférent, car ces signes ne sont pas linéaires), l'idée qu'il s'agit, dans la scène représentée, d'un retour du marché ; ce signifié implique lui-même deux valeurs euphoriques : celle de la fraîcheur des produits et celle de la préparation purement ménagère à laquelle ils sont destinés ; son signifiant est le filet entrouvert qui laisse s'épandre les provisions sur la table, comme « au déballé ». Pour lire ce premier signe, il suffit d'un savoir en quelque sorte implanté dans les usages d'une civilisation très large, où « faire soi-même son marché » s'oppose à l'approvisionnement expéditif (conserves, frigidaires) d'une civilisation plus « mécanique ». Un second signe est à peu près aussi évident ; son signifiant est la réunion de la tomate, du poivron et de la teinte tricolore (jaune, vert, rouge) de l'affiche ; son signifié est l'Italie, ou plutôt l'italianité ; ce signe est dans un rapport de redondance avec le signe connoté du message linguistique (l'assonance italienne du nom Panzani) ; le savoir mobilisé par ce signe est déjà plus particulier : c'est un savoir proprement « français » (les Italiens ne pourraient guère percevoir la connotation du nom propre, non plus probablement que l'italianité de la tomate et du poivron), fondé sur une connaissance de certains stéréotypes touristiques. Continuant d'explorer l'image (ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit entièrement claire du premier coup), on y découvre sans peine au moins deux autres signes ; dans l'un, le rassemblement serré d'objets différents transmet l'idée d'un service culinaire total, comme si d'une part Panzani fournissait tout ce qui est nécessaire à un plat composé, et comme si d'autre part le concentré de la boîte égalait les produits naturels qui l'entourent,

⁵ - Le texte est long pour le présenter dans ce polycopié, je me contente d'en fournir un extrait suivi d'une synthèse.

la scène faisant le pont en quelque sorte entre l'origine des produits et leur dernier état ; dans l'autre signe, la composition, évoquant le souvenir de tant de peintures alimentaires renvoie à un signifié esthétique : c'est la « nature morte », ou comme il est mieux dit dans d'autres langues, le « still living » ; le savoir nécessaire est ici fortement culturel. On pourrait suggérer qu'à ces quatre signes, s'ajoute une dernière information : celle-là même qui nous dit qu'il s'agit ici d'une publicité, et qui provient à la fois de la place de l'image dans la revue et de l'insistance des étiquettes Panzani (sans parler de la légende) ; mais cette dernière information est extensive à la scène ; elle échappe en quelque sorte à la signification, dans la mesure où la nature publicitaire de l'image est essentiellement fonctionnelle : préférer quelque chose ne veut pas dire forcément : je parle, sauf dans des systèmes délibérément réflexifs comme la littérature.

Voilà donc pour cette image quatre signes, dont on présupera qu'ils forment un ensemble cohérent, car ils sont tous discontinus, obligent à un savoir généralement culturel et renvoient à des signifiés dont chacun est global (par exemple, italianité), pénétré de valeurs euphoriques ; on y verra donc, succédant au message linguistique, un second message, de nature iconique.' Est-ce tout ? Si l'on retire tous ces signes de l'image, il y reste encore une certaine matière informationnelle ; privé de tout savoir, je continue à « lire » l'image, à « comprendre » qu'elle réunit dans un même espace un certain nombre d'objets identifiables (nommables), et non seulement des formes et des couleurs. Les signifiés de ce troisième message sont formés par les objets réels de la scène, les signifiants par ces mêmes objets photographiés, car il est évident que dans la représentation analogique le rapport de la chose signifiée et de l'image signifiante n'étant plus « arbitraire » (comme il l'est dans la langue), il n'est plus nécessaire de ménager le relai d'un troisième terme sous les espèces de l'image psychique de l'objet.

Ce qui spécifie ce troisième message, c'est en effet que le rapport du signifié et du signifiant est quasi-tautologique ; sans doute la photographie implique un certain aménagement de la scène (cadrage, réduction, aplatissement), mais ce passage n'est pas une transformation (comme peut l'être un codage) ; il y a ici perte de l'équivalence (propre aux vrais systèmes de signes) et position d'une quasi-identité. Autrement dit, le signe de ce message n'est plus puisé dans une réserve institutionnelle, il n'est pas codé, et l'on a affaire à ce paradoxe (sur lequel on reviendra) d'un message sans code. Cette particularité se retrouve au niveau du savoir investi dans la lecture du message : pour « lire » ce dernier (ou ce premier) niveau de l'image, nous n'avons besoin d'autre savoir que celui qui est attaché à notre perception : il n'est pas nul, car il nous faut savoir ce qu'est une image (les enfants ne le savent que vers quatre ans) et ce que sont une tomate, un filet, un paquet de pâtes : il s'agit pourtant d'un savoir presque anthropologique. Ce message correspond en quelque sorte à la lettre de l'image, et l'on conviendra de l'appeler message littéral, par opposition au message précédent, qui est un message « symbolique ». Si notre lecture est satisfaisante, la photographie analysée nous propose donc trois messages : un message linguistique, un message iconique codé et un message iconique non-codé. Le message linguistique se laisse facilement séparer des deux autres messages ; mais ces messages-là ayant la même substance (iconique), dans quelle mesure a-t-on le droit de les distinguer ? Il est certain que la distinction des deux messages

iconiques ne se fait pas spontanément au niveau de la lecture courante : le spectateur de l'image reçoit en même temps le message perceptif et le message culturel, et l'on verra plus tard que cette confusion de lecture correspond à la fonction de l'image de masse (dont on s'occupe ici). La distinction a cependant une validité opératoire, analogue à celle qui permet de distinguer dans le signe linguistique un signifiant et un signifié, bien qu'en fait jamais personne ne puisse séparer le « mot » de son sens, sauf à recourir au métalangage d'une définition : si la distinction permet de décrire la structure de l'image d'une façon cohérente et simple et que la description ainsi menée prépare une explication du rôle de l'image dans la société, nous la tiendrons pour justifiée. Il faut donc revenir sur chaque type de message de façon à l'explorer dans sa généralité, sans perdre de vue que nous cherchons à comprendre la structure de l'image dans son ensemble, c'est-à-dire le rapport final des trois messages entre eux. Toutefois, puisqu'il ne s'agit plus d'une analyse « naïve » mais d'une description structurale, on modifiera un peu l'ordre des messages, en intervertissant le message culturel et le message littéral ; des deux messages iconiques, le premier est en quelque sorte imprimé sur le second : le message littéral apparaît comme le support du message « symbolique ». Or nous savons qu'un système qui prend en charge les signes d'un autre système pour en faire ses signifiants est un système de connotation ; on dira donc tout de suite que l'image littérale est dénotée et l'image symbolique connotée. On étudiera donc successivement le message linguistique, l'image dénotée et l'image connotée. (...) Comme on le verra mieux à l'instant, toute image est polysémique, elle implique, sous-jacente à ses signifiants, une « chaîne flottante » de signifiés, dont le lecteur peut choisir certains et ignorer les autres (...). Au niveau du message littéral, la parole répond, d'une façon plus ou moins directe, plus ou moins partielle, à la question : qu'est-ce que c'est ? Elle aide à identifier purement et simplement les éléments de la scène et la scène elle-même : il s'agit d'une description dénotée de l'image (description souvent partielle), ou, dans la terminologie de Hjelmslev, d'une opération (opposée à la connotation) 1. La fonction dénomminative correspond bien à un ancrage de tous les sens possibles (dénotés) de l'objet, par le recours à une nomenclature ; devant un plat (publicité Amieux), je puis hésiter à identifier les formes et les volumes ; la légende (« riz et thon aux champignons ») m'aide à choisir le bon niveau de perception ; elle me permet d'accommoder non seulement mon regard, mais encore mon intellection. Au niveau du message « symbolique », le message linguistique guide non plus l'identification, mais l'interprétation, il constitue une sorte d'étau qui empêche les sens connotés de proliférer soit vers des régions trop individuelles (c'est-à-dire qu'il limite le pouvoir projectif de l'image), soit vers des valeurs dysphoriques ; une publicité (conserves d'Arcy) présente quelques menus fruits répandus autour d'une échelle ; la légende (« comme si vous aviez fait le tour de votre jardin ») éloigne un signifié possible (parcimonie, pauvreté de la récolte) parce qu'il serait déplaisant et oriente la lecture vers un signifié flatteur (caractère naturel et personnel des fruits du jardin privé) ; la légende agit ici comme un contre-tabou, elle combat le mythe ingrat de l'artificial, ordinairement attaché aux conserves. Bien entendu, ailleurs que dans la publicité, l'ancrage peut être idéologique, et c'est même, sans doute, sa fonction principale ; le texte dirige le lecteur entre les signifiés de l'image, lui en fait éviter certains et en recevoir d'autres ; à travers un dispatching souvent subtil, il le

téléguide vers un sens choisi à l'avance. Dans tous ces cas d'ancrage, le langage a évidemment une fonction d'élucidation, mais cette élucidation est sélective ; il s'agit d'un métalangage appliqué non à la totalité du message iconique, mais seulement à certains de ses signes ; le texte est vraiment le droit de regard du créateur (et donc de la société) sur l'image : l'ancrage est un contrôle, il détient une responsabilité, face à la puissance projective des figures, sur l'usage du message ; par rapport à la liberté des signifiés de l'image, le texte a une valeur répressive \ et l'on comprend que ce soit à son niveau que s'investissent surtout la morale et l'idéologie d'une société.

L'ancrage est la fonction la plus fréquente du message linguistique ; on la retrouve communément dans la photographie de presse et la publicité. La fonction de relais est plus rare (du moins en ce qui concerne l'image fixe) ; on la trouve surtout dans les dessins humoristiques et les bandes dessinées. Ici la parole (le plus souvent un morceau de dialogue) et l'image sont dans un rapport complémentaire ; les paroles sont alors des fragments d'un syntagme plus général, au même titre que les images, et l'unité du message se fait à un niveau supérieur : celui de l'histoire, de l'anecdote, de la diégèse (ce qui confirme bien que la diégèse doit être traitée comme un système autonome).

(...)

On a vu que dans l'image proprement dite, la distinction du message littéral et du message symbolique était opératoire ; on ne rencontre jamais (du moins en publicité) une image littérale à l'état pur ; quand bien même accomplirait-on une image entièrement « naïve », elle rejoindrait aussitôt le signe de la naïveté et se compléterait d'un troisième message, symbolique. Les caractères du message littéral ne peuvent donc être substantiels, mais seulement relationnels ; c'est d'abord, si l'on veut, un message privatif, constitué par ce qui reste dans l'image lorsqu'on efface (mentalement) les signes de connotation (les ôter réellement ne serait pas possible, car ils peuvent imprégner toute l'image, comme dans le cas de la « composition en nature morte ») ; cet état privatif correspond naturellement à une plénitude de virtualités : il s'agit d'une absence de sens pleine de tous les sens ; c'est ensuite (et ceci ne contredit pas cela) un message suffisant, car il a au moins un sens au niveau de l'identification de la scène représentée ; la lettre de l'image correspond en somme au premier degré de l'intelligible (en deçà de ce degré, le lecteur ne percevrait que des lignes, des formes et des couleurs), mais cet intelligible reste virtuel en raison de sa pauvreté même, car n'importe qui, issu d'une société réelle, dispose toujours d'un savoir supérieur au savoir anthropologique et perçoit plus que la lettre ; à la fois privatif et suffisant, on comprend que dans une perspective esthétique le message dénoté puisse apparaître comme une sorte d'état adamique de l'image ; débarrassée utopiquement de ses connotations, l'image deviendrait radicalement objective, c'est-à-dire en fin de compte innocente. (...). Ce qui fait l'originalité de ce système, c'est que le nombre des lectures d'une même lexie (d'une même image) est variable selon les individus : dans la publicité Panzani qui a été analysée, nous avons repéré quatre signes de connotation ; il y en a probablement d'autres (le filet peut par exemple signifier la pêche miraculeuse, l'abondance, etc.). Cependant la variation des lectures n'est pas anarchique, elle dépend des différents savoirs investis dans l'image (savoirs pratique, national, culturel, esthétique) et ces savoirs peuvent se classer, rejoindre une typologie ;

tout se passe comme si l'image se donnait à lire à plusieurs hommes et ces hommes peuvent très bien coexister en un seul individu : une même lexie mobilise des lexiques différents. Qu'est-ce qu'un lexique ? C'est une portion du plan symbolique (du langage) qui correspond à un corps de pratiques et de techniques; c'est bien le cas pour les différentes lectures de l'image : chaque signe correspond à un corps d' « attitudes » : le tourisme, le ménage, la connaissance de l'art, dont certaines peuvent évidemment manquer au niveau d'un individu. Il y a une pluralité et une coexistence des lexiques dans un même homme ; le nombre et l'identité de ces lexiques forment en quelque sorte l'idiolecte de chacun. L'image, dans sa connotation, serait ainsi constituée par une architecture de signes tirés d'une profondeur variable de lexiques (d'idiolectes), chaque lexique, si « profond » soit-il, restant codé, si, comme on le pense maintenant, la psyché elle-même est articulée comme un langage ; mieux encore : plus on « descend » dans la profondeur psychique d'un individu, plus les signes se raréfient et deviennent classables : quoi de plus systématique que les lectures du Rorschach ? La variabilité des lectures ne peut donc menacer la « langue » de l'image, si l'on admet que cette langue est composée d'idiolectes, lexiques ou sous-codes : l'image est entièrement traversée par le système du sens, exactement comme l'homme s'articule jusqu'au fond de lui-même en langages distincts. La langue de l'image, ce n'est pas seulement l'ensemble des paroles émises (par exemple au niveau du combineur des signes ou créateur du message), c'est aussi l'ensemble des paroles reçues : la langue doit inclure les « surprises » du sens. Une autre difficulté attachée à l'analyse de la connotation, c'est qu'à la particularité de ses signifiés ne correspond pas un langage analytique particulier ; comment nommer les signifiés de connotation ? Pour l'un d'eux, on a risqué le terme d'italianité, mais les autres ne peuvent être désignés que par des vocables venus du langage courant {préparation-culinaire, nature-morte, abondance} : le métalangage qui doit les prendre en charge au moment de l'analyse n'est pas spécial. C'est là un embarras, car ces signifiés ont une nature sémantique particulière ; comme sème de connotation, « l'abondance » ne recouvre pas exactement . “abondance”, au sens dénoté ; le signifiant de connotation (ici la profusion de la condensation des produits) est comme le chiffre essentiel de toutes les abondances possibles, ou mieux encore de l'idée la plus pure de l'abondance ; le mot dénoté, lui, ne renvoie jamais à une essence, car il est toujours pris dans une parole contingente, un syntagme continu (celui du discours verbal), orienté vers une certaine transivité pratique du langage ; le sème « abondance », au contraire, est un concept à l'état pur, coupé de tout syntagme, privé de tout contexte ; il correspond à une sorte d'état théâtral du sens, ou mieux encore (puisqu'il s'agit d'un signe sans syntagme), à un sens exposé.

(...)

La reconstitution de ces axes — qui peuvent d'ailleurs par la suite s'opposer entre eux — ne sera évidemment possible que lorsqu'on aura procédé à un inventaire massif des systèmes de connotation, non seulement celui de l'image, mais encore ceux d'autres substances, car si la connotation a des signifiants typiques selon les substances utilisées (image, parole, objets, comportements), elle met tous ses signifiés en commun : ce sont les mêmes signifiés que l'on retrouvera dans la presse écrite, l'image ou le geste du comédien (ce pour quoi la sémiologie n'est concevable que dans un cadre pour -ainsi dire

total) ; ce domaine commun des signifiés de connotation, c'est celui de l'idéologie, qui ne saurait être qu'unique pour une société et une histoire données, quels que soient les signifiants de connotation auxquels elle recourt.



Quelques points pour la synthèse

- Pour effectuer une analyse sémiologique, il faut opérer les signes et leur nature. Pour cela, Barthes, énumère trois messages : linguistique, iconique et symbolique.
- Barthes distingue entre la dénotation et la connotation dans le sens où la première renvoie à la signification littérale et objective alors que la connotation désigne les significations culturelles et contextuelles;
- Barthes analyse comment les images sont porteuses de significations culturelles et symboliques. Les images étant des objets culturels véhiculant des idéologies ;
- Barthes considère l'image comme un objet esthétique qui peut transmettre des significations complexes;
- Barthes propose une analyse devenue célèbre, celle de la publicité pour les pâtes Panzani à travers laquelle il examine comment les signes de différentes natures se combinent pour constituer un tout qui signifie et comment les images publicitaires sont prises comme des messages significatifs culturellement et idéologiquement ;
- Le plan dénotatif : Barthes énumère les constituants de la publicité ;

- Le plan connotatif : l'image des pâtes porte des connotations, elle véhicule une série de significations et renverrait à une image de qualité qui résume les traditions d'une société. Il faut signaler que la façon d'organiser les aliments culinaires peut renseigner sur une préparation garnie.
- Barthes associe les pâtes Panzani à la gastronomie italienne et utilise ainsi les signes qui peuvent motiver cette association : couleur, fraîcheur des aliments...
- La publicité véhicule des significations : Les images servent à vanter un produit en renvoyant à un pays, une tradition, une identité...;
- Les codes visuels utilisés dans la publicité tels que les couleurs, les textures, la répartition des aliments contribuent à créer un message captivant qui tient. Ces signes sont conçus de telle façon à attirer le consommateur ;
- Barthes utilise l'analyse de la publicité pour les pâtes Panzani comme un exemple de la manière dont les images publicitaires véhiculent des mythes culturels et idéologiques.
- Barthes met en lumière la manière de créer des récits et des symboles véhiculant des significations culturelles.

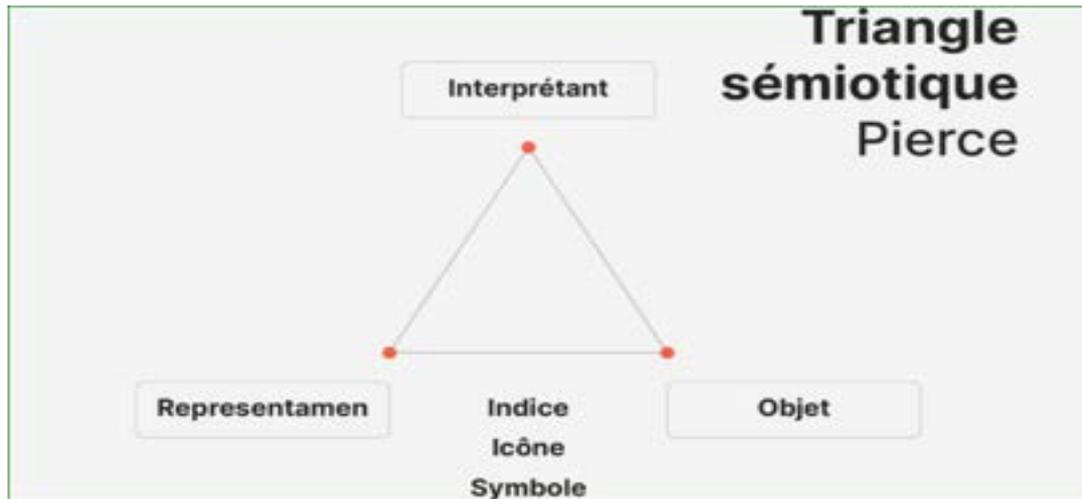
- **Le signe chez Peirce : la taxinomie indice/icône/symbole**

Philosophe, logicien américain, il laisse une œuvre dense et complexe (*Ecrits sur le signe*, Seuil, 1978). Sa théorie prend en compte la relation entre le signe et son contexte, dimension pragmatique absente de la théorie de Ferdinand de Saussure. Aux Etats-Unis, Peirce fonde la sémiotique, dans la filiation de Locke, et conçoit une théorie du signe qu'il nomme phanérosopie (du grec « *phaneron* », « phénomène ») : elle étudie la façon dont l'esprit traite les données de l'expérience, s'apparentant ainsi à une phénoménologie. La sémiotique n'est qu'un autre nom de la logique, une doctrine formelle des signes. Liée au domaine de la logique, la sémiotique est une philosophie de la représentation : « doctrine de la nature essentielle et des variétés fondamentales de Semiosis possibles. » (Peirce, 1978 :135). Peirce définit la sémiotique comme la théorie générale des signes et de leur articulation dans la pensée.

De l'extrême foisonnement de la pensée de Peirce, on retient habituellement sa classification des signes en trois catégories : l'indice, l'icône et le symbole, en fonction de la relation qu'ils entretiennent avec le référent.

La contribution de Peirce est importante par rapport aux deux points suivants :

- La relation signifiante est réalisée en trois termes : un premier signe ou Représentamen qui entretient avec un second, l'objet, une relation triadique qui détermine un troisième, appelé l'interprétant. Ce dernier assume la même relation triadique à l'égard du dit objet que celle entre le signe et l'objet. L'interprétant renvoie au sens du signe.



Représentation du signe selon la conception de Peirce

Source : [Comprendre la sémiologie : Saussure, Peirce et Barthes | visualdsgn](#)

Cette action tri-relative est appelée sémiosis. Il reconnaît la diversité des signes et parle de leur fonctionnement différent par rapport au signe linguistique. La taxinomie la plus connue est celle qui existe entre icône, indice, symbole.

Fondateur du pragmatisme⁶, sa théorie cherche à intégrer la situation de communication, contrairement à Saussure qui s'attache à dégager des systèmes indépendamment de leur contexte. Particulièrement complexe, la sémiotique de Peirce n'a cessé d'évoluer au fil d'une œuvre éparse, faite d'une multitude d'articles. Ses travaux n'ont été traduits en français qu'en 1978 par Gérard Deledalle, qui a fortement contribué à le faire connaître. Pour Peirce, le signe est « [...] quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quel titre ». (1978 : 121).

⁶ - Le pragmatisme est une école philosophique américaine fondée par Charles Sanders Peirce à la fin du 19ème siècle. L'idée défendue est que le sens d'une expression réside dans ses conséquences pratiques.

Le signe représente autre chose évoquée comme substitution. La chose peut être perçue, un objet, un geste, une odeur...ou une chose évoquée dans le mental. Elle inclut une interprétation parce que le sens en est tributaire. Le sens dépend d'un contexte particulier et est soumis au savoir encyclopédique de l'interprète.

Le modèle saussurien ne rendait pas compte de la réalité linguistique. Or, quand nous parlons, nous avons besoin de désigner les objets dont il est question pour y faire référence (la fonction référentielle). Le référent est ce à propos de quoi on communique. C'est une réalité conceptuelle concrète ou imaginaire. C'est une actualisation du signifié. Le signe ne renvoie pas directement au référent mais passe par le signifié.

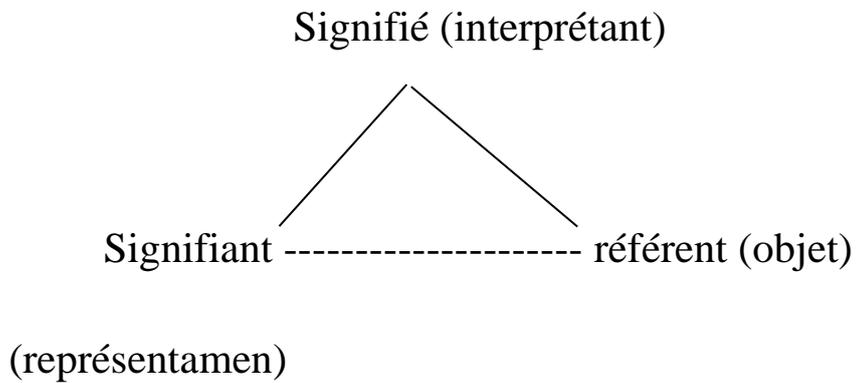
Selon Peirce, le signe est composé d'un « **représentamen** » (équivalent du signifiant chez Saussure), c'est l'objet immédiat, l'objet représenté (tout ce qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose et pouvant véhiculer la communication (sons, gestes, couleurs, sentiments, notation algébrique...), d'un **référent** (objet du discours). Le représentamen s'adresse à l'esprit d'une personne et crée un signe équivalent, c'est **l'interprétant** (signifié ou, plus exactement, grille de lecture forgée par l'expérience personnelle et par la culture permettant de construire une interprétation). Il considère qu'un signe ou représentamen, est quelque chose qui est là pour quelqu'un en vue de quelque chose sous quelque rapport ou capacité. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire, crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent. Ce signe créé est appelé interprétant du premier signe. En effet, le signe n'existe que pour son objet.

Exemple : **Boy** : mot en anglais (représentamen) renvoie à son équivalent en français garçon, (interprétant permet de renvoyer le représentamen à son objet) **boy** de par l'interprétant « garçon » renvoie à un objet commun que nous appelons garçon en français et boy en anglais.

La conception de Peirce a donné naissance à plusieurs modèles de conceptions du signe dont la plus connue est celle d'Odgen et Richards. On propose ces modèles pour faire comprendre les conceptions dont il est question.

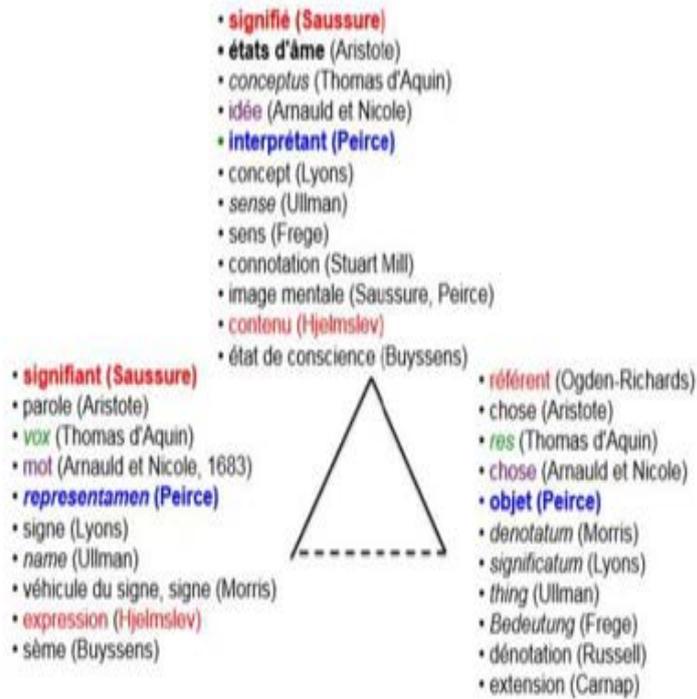
Le triangle sémiotique

1- Modèle de Peirce proposé avec les termes de signifiant/signifié :



2- Modèle plus complexe qui reprend la terminologie de plusieurs écoles, ce qui permet de percevoir la différence entre les termes utilisés :

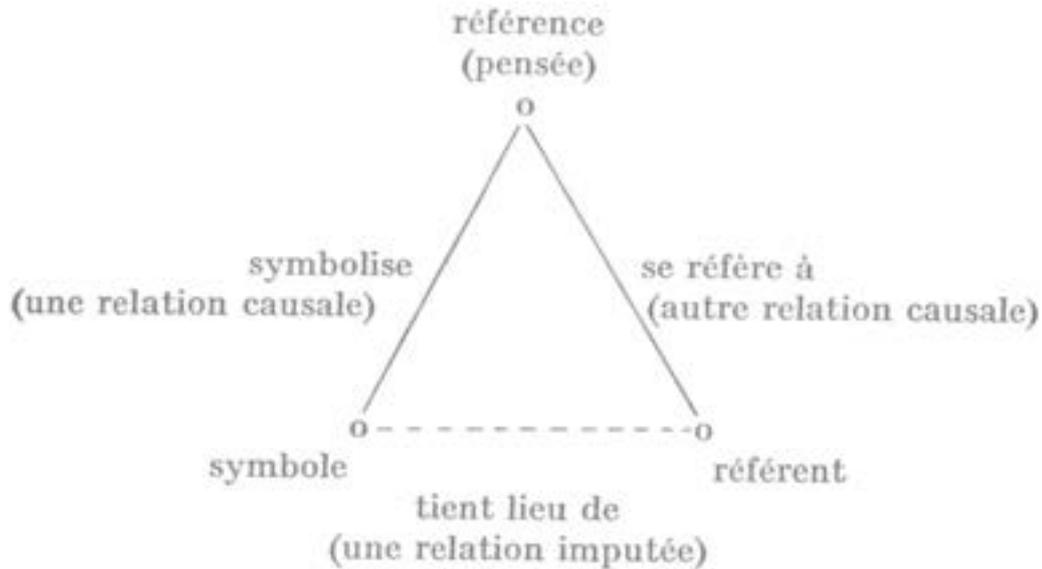
Le signe triadique : les termes du triangle sémiotique



Le signe tétradique (Klinkenberg-1996)

EVOLUATION DU SENS

3- Modèle proposé par Odgen et Richards :



Source: Ogden G. K. et Richards I. A. 1923, *The Meaning of Meaning*, London.

On remarque que la relation entre le réfèrent et le signifiant est indirecte. C'est l'exemple du spectre des couleurs où il y a relation avec le monde pensé à l'intérieur des cultures. Le réfèrent est l'objet ou l'être auquel renvoie le signe linguistique, certes, mais tel qu'il a été découpé par l'expérience d'un groupe humain concerné.

- **Typologie des signes**

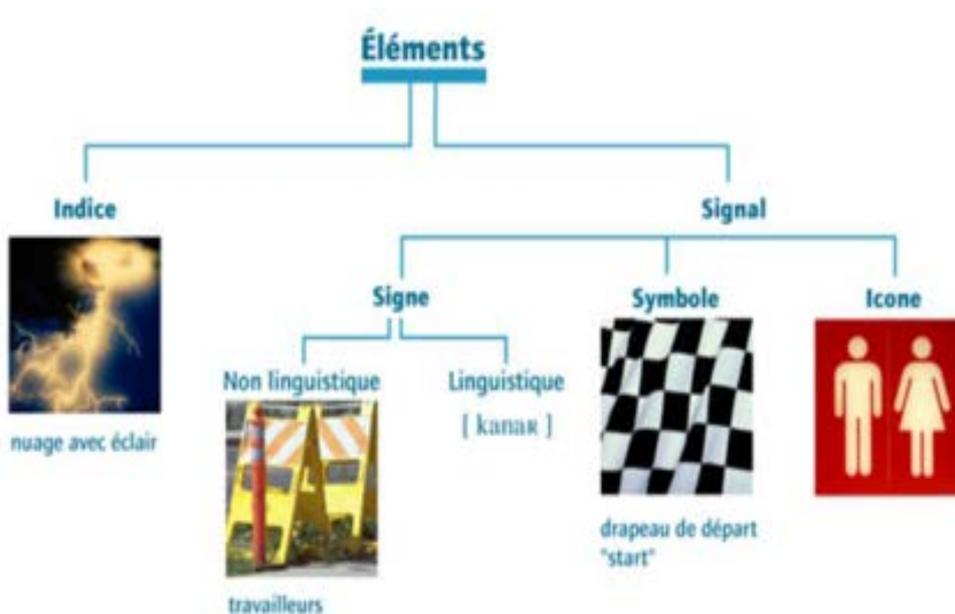
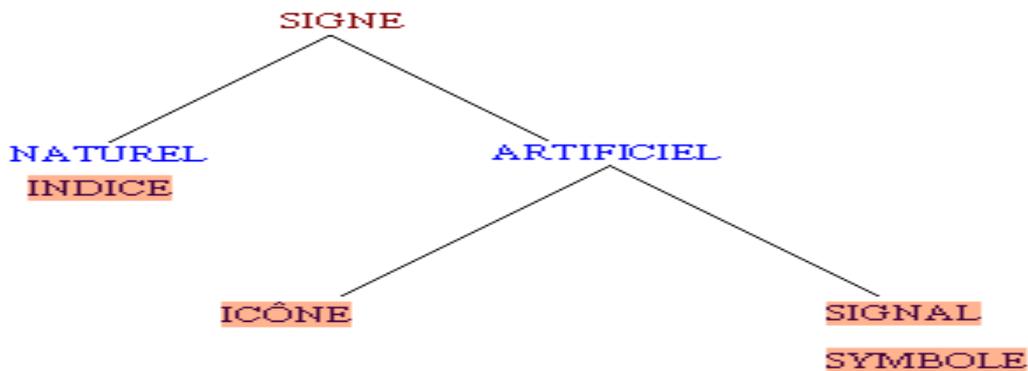
Les indices : ce sont des traces sensibles d'un phénomène, une expression directe de la chose manifestée. L'indice est lié (prélevé) sur la chose elle-même (la fumée indice du feu). C'est un fait immédiatement perceptible qui fait connaître un autre fait non perceptible. Exemples : accent d'un étranger, les signes de traces sur surface... ;

Les icônes : ce sont des représentations analogiques détachées des objets ou phénomènes représentés. Il s'agit des signes qui présentent une relation analogique avec le réfèrent. Exemples : illustrations, maquettes, photos... ;

Les symboles : ce sont des signes arbitraires et conventionnels. Le signe entretient avec l'objet une relation non de cause à effet mais une relation de convention. Exemples : symboles chimiques, les bavettes portées en temps de pandémie... ;

Résumé : l'indice entretient une relation de proximité avec le réfèrent (la rougeur indice de la fièvre), l'icône, une relation de ressemblance (un portrait, les onomatopées comme

« plouf » ou « miaou »), quant au symbole, il est lié au référent par une convention (la colombe pour signifier la paix, les différentes langues, conventions par excellence). Tandis que la sémiologie saussurienne repose sur des concepts binaires (signifiant/signifié), Peirce privilégie les concepts ternaires (signifiant/signifié/référent, indice/icône/symbole).



Source: [SFU: Introduction to French Linguistics I](#)

TD : supports à commenter

Comme déjà dit, l'application des deux dichotomies correspondant vs non correspondant et motivé vs arbitraire fournit un classement des signes en quatre catégories : indices, symboles,

icônes et signes au sens strict.

Ni ce classement, ni cette terminologie ne font l'unanimité. Certains optent en effet pour une classification à trois termes seulement : indices, icônes, symboles. Dans ce dernier cas, la catégorie « symbole » contient toutes les espèces de signes arbitraires.

On se rappellera aussi que ces catégories, que l'on peut distinguer en droit, ne sont pas étanches dans la pratique : si tel signe peut être considéré tantôt comme motivé par ressemblance tantôt comme motivé par contiguïté, cela signifie qu'on peut y voir tantôt un indice, tantôt une icône. Par ailleurs, certaines icônes peuvent jouer un rôle symbolique, on va le voir. Bref, on se rappellera que nous avons ici affaire à des modèles théoriques, et non à des objets empiriques.

2.1. Indices

On appellera indices les signes motivés par contiguïté créés par des découpages correspondants. Le mot indice n'est évidemment pas à prendre au sens policier (dans ce contexte-là, l'indice peut être un indice au sens sémiotique du terme, mais aussi un autre type de signe). La face signifiante du signe sera dite l'indiquant. La face signifiée l'indiqué.

Exemples: la fumée pour le feu, déjà évoqué; le bruit de verre brisé, indiquant qu'une fenêtre vient d'être la victime d'un Quick ou d'un Flupke; la direction de la girouette ou la localisation de l'impression de fraîcheur sur le doigt exposé au vent; la trace de main sur la joue, témoignant de la gifle; la rougeur ou la brûlure rappelant l'exposition au soleil; la chaleur du lit et le renforcement des oreillers, présomption légale d'adultère; l'ampoule chaude, rappelant qu'elle a été allumée; la mousse pour l'humidité; le rond humide laissé par le verre sur la table de marbre; l'odeur de pâtisserie ou de brûlé... Ces signes sont motivés, et le sont par contiguïté (c'est l'humidité du verre qui a laissé la trace circulaire). Ils sont correspondants, puisque non découposables.

2.2. Icônes

On appelle icônes les signes motivés par ressemblance créés par des découpages non correspondants. Exemples : une photocopie, l'image renvoyée par le miroir, le plan d'architecte, la carte de géographie, le plan de montage électrique, la maquette d'avion, l'ampleur d'un geste de mépris, proportionnelle à l'importance du mépris ressenti, l'imitation d'un parfum de marque, le bruitage au cinéma, le son des appeaux ou l'imitation de certains bruits chez les mauvais plaisants... Comme le montrent les derniers exemples, l'icône n'est pas un concept qui serait exclusivement valide pour les signes transitant par le canal visuel, ainsi que l'étymologie du mot semble le suggérer. Mais il est vrai que ce sont les signes iconiques

visuels qui ont été le mieux étudiés, et qui ont donné lieu aux débats théoriques les plus intéressants. Ainsi, la notion de ressemblance ne peut être utilisée sans précaution. On y reviendra longuement au chapitre IX. Ces signes sont motivés, et le sont par ressemblance. Ils sont non correspondants, car ils sont articulables, comme on aura l'occasion de le montrer.

2.3. Symboles

On appelle symboles les signes arbitraires créés par des découpages correspondants. Ils sont correspondants, car non découposables. Exemples : l'abstraction/noir/pour l'abstraction « deuil », ou le /blanc/ comme symbole de « pureté » ; le /vert/ des poubelles, des conteneurs à verre perdu et des pistolets de pompe à essence sans plomb, signifiant « souci de l'environnement » ; le /croissant/ ou la /croix/ représentant « l'Islam » et la « civilisation chrétienne » ; le /cochon/ renvoyant ici à la « saleté », là à la « richesse » ; la /balance/ renvoyant à la « justice ». Certains symboles sont très socialisés (c'est le cas de la plupart de ceux que l'on vient d'invoquer). Mais d'autres le sont moins : un /goût de madeleine/ pour « souvenir de Combray » est une relation symbolique qui, au départ tout au moins, ne valait que pour le sieur Marcel Proust. Comme on le voit, n'importe quoi peut être le support d'un symbole. Par exemple l'icône, quand elle est dépouillée de sa fonction iconique, peut renvoyer à un être ou une abstraction : la /balance/ pour la « justice », la /croix/ pour le « Christ ». Les relations entre les sens dans les tropes rhétoriques sont des symboles (exemple : le sens qu'a habituellement /faucille d'or/, soit « faucille d'or », entrant en relation avec le sens « lune » dans le poème de Victor Hugo). Il en va de même pour le phénomène que l'on étudiera au chapitre VII sous le nom de connotation (exemple : le sens de l'objet /caviar/, lorsqu'il renvoie à « luxe »).

Deux choses peuvent choquer dans la description qui vient d'être donnée : de voir les symboles rangés au rang des signes arbitraires, et de voir que l'on parle ici du /noir/ ou de la /balance/ comme autant d'abstractions. Arbitraire, le symbole Le /noir/ pour le « deuil » et le /rouge/ pour le « danger » ne nous paraissent-ils pas des signes bien naturels ? Il importe tout d'abord de rappeler le sens très précis et limitatif que nous avons donné à motivation : il faut, pour qu'un signe soit motivé, qu'il y ait soit causalité soit ressemblance, ce qui n'est évidemment pas le cas dans les exemples invoqués. De toute manière, l'arbitrarité peut être testée par la confrontation entre différents codes : si le /noir/ est signe de deuil en Occident, en Orient ce concept est plutôt appelé par la couleur /blanche/. Et même si d'aventure un symbole semble universel (ce qui pourrait être le cas du /rouge/ pour le « danger »), c'est qu'à la base il y a certes une expérience humaine très commune (ici, celle du sang versé, ou qui peut être versé). Mais cette expérience commune peut donner naissance à des symboles très divers (par exemple, /rouge/ pour « courage »), ce qui indique assez que cette dérivation symbolique est de nature

arbitraire.

Le /noir/ ou la /balance/, des abstractions ? Certes, une couleur part bien d'une sensation. Mais cette sensation, en soi, n'est ni le vert ni le noir. Une couleur est en fait un modèle. Et ce modèle, on peut l'approcher à travers autant d'objets que l'on veut: par exemple, pour le «vert », une herbe, une poubelle, un vieux wagon de chemin de fer. Or ce sont ces objets qui sont concrets: le vert est une propriété qui les traverse, les associe, et qui peut d'ailleurs varier (un vert gazon n'est pas un vert Véronèse). Or, c'est bien cette abstraction /vert/, et non la propriété précise d'une poubelle ou d'un végétal quelconque (stimulus) qui renvoie au signifié « protection de l'environnement ». De même, la /balance/ n'est pas ici un objet concret. C'est un modèle de balance, que l'on peut d'ailleurs atteindre à travers une balance réelle, un dessin de balance, ou le mot balance (par exemple dans l'expression «la balance de Thémis »), etc.

Klinkenberg J-M. 1996, *Précis de sémiotique générale*, De Boeck Université, p. 119-121.

Remarque : Le texte propose une définition de chaque catégorie, des exemples et les critères de classement des signes.

TD : activités

- Classez les signes suivants en indice, icône et symbole en expliquant la nature de la relation entre le signe et le référent :

Coup de klaxon, les larmes causées par l'oignon, la photo d'un chat, le mot indigène dans le contexte de la colonisation française en Algérie, la main de Fatma, ciel d'orage, drapeau rouge sur une plage, la balance de la justice, les flèches dans un panneau routier, le sang d'une blessure, le bruit d'un verre brisé, la direction de la girouette, la trace de la main sur la joue, l'ampoule chaude, la mousse laissée par un objet sur la table, l'odeur d'un gâteau, le cochon renvoyant à la saleté, le gout de la Madelaine (dans les écrits de Marcel Proust), la maquette d'un avion, le F de Facebook.

Corrigé

Signes	Catégorie	Explication
Coup de klaxon	Un signal qui est une catégorie de symboles.	C'est un signe produit par l'homme et pour l'homme.
Les larmes causées par l'oignon	Un signal	Même explication
La photo d'un chat	Icone	Le signe ressemble à l'objet
Le mot indigène dans le contexte de la colonisation française en Algérie	Symbole Il connote le racisme, l'exclusion de l'Algérien	La relation entre le mot et ce à quoi il réfère est symbolique et créée par un découpage propre au contexte concerné
La main de Fatma	Symbole du porte bonheur	Relation de convention entre l'objet et le référent
Ciel d'orage	Indice	Aspect naturel, pas de lien motivé entre le signe et le référent
Drapeau rouge sur une plage	Le drapeau en soi est un symbole par rapport à la couleur rouge, Il est signal s'il est hissé par un gardien de la place pour interdire la baignade	Relation de convention entre le rouge et l'interdiction Provoquée par l'homme pour l'homme=signal
Les flèches dans un panneau routier	Symbole	Convention des signaux routiers

Le sang d'une blessure	Indice d'une maladie ou autre	
Le bruit d'un verre brisé, la trace de la main sur la joue, l'ampoule chaude, la mousse laissée par un objet sur la table, l'odeur d'un gâteau,	Indice	Pas de lien motivé entre le signe et son référent
Le cochon renvoyant à la saleté, le gout de la Madeleine (dans les écrits de Marcel Proust), la direction de la girouette	Symbole	Rapport conventionnel expliqué et partagé
La maquette d'un avion, le F de Facebook,	Icone	Rapport de ressemblance

2- Discussion autour de quelques photos pour dégager le sens symbolique des signes utilisés :

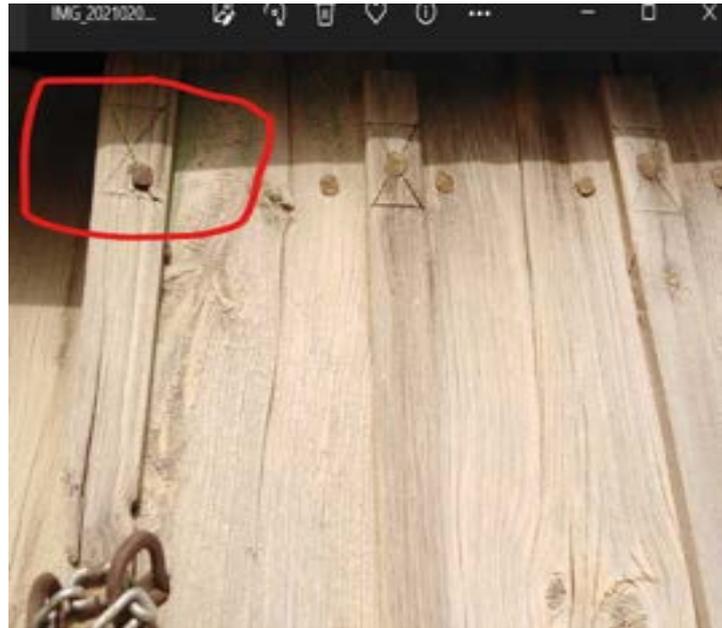


Photo prise de Facebook

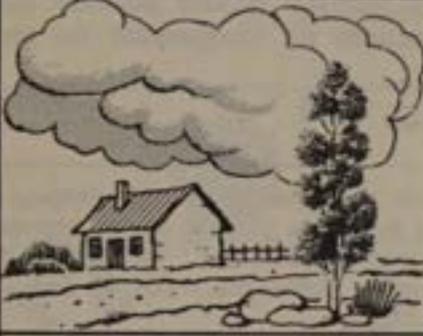
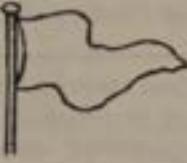
Photo réelle. Le signe X se trouve sur les anciennes bâtisses notamment les portes de la région Ath Abbas (l'Oued Sahel-Soummam dans la Kabylie des Bibans dans le nord de l'Algérie) comme signe d'identité et d'appartenance à la région.

Les critères de classement des signes en catégories

Signes	Deux critères : la nature de la relation avec le référent et existence ou non existence d'une intention de communication
Indice	Il signifie par contiguïté, n'a pas une intention de communication. Il est créé par des découpages correspondants.

Symbole	Il signifie par convention et a une intention de communication. C'est un indice artificiel et arbitraire crée par des découpages correspondants non découposables.
Signal	Il signifie par convention, il est volontaire et a une intention de communication.
Icone	Il est motivé par ressemblance, créé par des découpages non correspondants.

Le schéma suivant proposé par Ch. Baylon résume cette différence dans les critères de classement des signes :

Aucune intention	Intention de communication	
§ 1.1. INDICE	§ 1.2. SIGNAL	
	§ 2.1. A ↔ B	§ 2.2. A ... B
	§ 2.1.  SYMBOLE	§ 1.2.  SIGNE
Sciences d'observation	sémiologie	
		linguistique

Baylon Ch. Fabre P, 1990, *Initiation à la linguistique*, Paris : Nathan.

Chapitre 4 : Les fonctions du signe

Objectif : L'étudiant est amené à réfléchir aux trois fonctions du signe, en l'occurrence les signes non linguistiques. Ces définitions devraient conduire l'étudiant à réfléchir au rapport entre l'homme et le monde et à comprendre comment les signes structurent l'univers.

La fonction de substitution

Le signe possède trois fonctions. Ces fonctions s'inscrivent dans un ordre de graduation et s'appliquent sur tous les signes avec des degrés différents.

La première fonction est celle de substitution. C'est la fonction la plus simple et facile à comprendre. Le signe est une chose qui vaut pour une chose différente, il joue un rôle de substitut.

Umberto Eco définit, à travers l'histoire d'un personnage italien appelé Sigma qui communique au médecin sa sensation par l'expression / mal de ventre /, les fonctions du signe. Sigma substitue une « sensation » par une « expression » donc une « chose » par une autre « chose » et le médecin comprend de quoi il s'agit, même s'il n'a jamais eu auparavant l'expérience du « mal de ventre ». On peut donc préciser la définition du signe : il s'agit d'un outil qui permet de traiter de ce dont on n'a pas nécessairement l'expérience directe.

Le signe joue un rôle de substitut. Par exemple, la valeur d'une somme peut être substituée par un chèque ou un objet de valeur.

Mais, le signe n'est pas la chose parce que l'élément auquel il se réfère est un substitut symbolique. Le signe, qui permet de manipuler les choses de manière économique, induit donc toujours une distance avec ces choses.

La fonction de trace de code

La deuxième fonction est celle de code. Le "mal de ventre" de Sigma va le conduire à chercher un téléphone. Il se dirige pour cela vers un café français qui se présente, dans l'espace, différemment d'un café italien. De ce fait, le téléphone se trouve en France au sous-sol et on y accède par un escalier et non près du bar comme en Italie. Par ailleurs, Sigma cherche des signes qui lui suggèrent des significations et l'aident à s'orienter. L'emplacement de l'escalier qui mène au téléphone signifie, c'est un code à reconnaître.

Déduire l'emplacement d'un objet, s'orienter dans l'espace sont des opérations qui se font avec logique. C'est le résultat d'un décodage. Le code est un ensemble de règles permettant de produire ou de déchiffrer des signes ou des ensembles de signes.

Il faut préciser que le code est conventionnel et tributaire du contexte où se trouvent les signes à décoder. Chaque communauté est caractérisée par un ensemble de conventions sociales, établies comme normatives. Le signe accompagne le code et ce dernier est déchiffré par un destinataire dans une culture donnée, il est doté de moyens pour décoder les signes : signification, interprétation...

La fonction de structuration de l'univers

La troisième fonction est celle de la structuration de l'univers. En effet, lorsque Sigma s'est plaint de son mal de ventre, il catégorise les univers : celui « d'un mal » et celui « d'un non-mal ». Il est vrai que les signes substituent des réalités, des sentiments, des objets mais ils servent aussi à établir l'existence même de ces réalités. L'emploi des signes structure notre univers : des oppositions s'établissent : le chaud et le froid, le beau et le laid, le bien et le mal, l'interdit et le permis...etc.

Ces distinctions sont culturelles, créées par l'homme avec un degré graduel. Ce découpage de l'univers est relatif, n'est pas inaltérable, il évolue et varie en fonction des communautés et des époques. Il dépend du système de connaissances et des valeurs d'une culture. Chaque communauté codifie à sa manière les expériences de sa culture. Sigma et le médecin ne structurent pas de la même manière l'univers. Le « mal de ventre » du patient est nommé chez le médecin en termes de pathologie. Pour Sigma, il s'agit de /ventre /, de « foie », de « pancréas », etc. et pour le médecin, il s'agit de « coliques », « spasmes », autres maladies...etc.

Leurs codes et leurs valeurs ne sont que partiellement identiques. Le découpage de l'univers proposé par les signes est toujours relatif : il dépend des groupes sociaux (français vs italiens) et des personnes de par leur statut (le médecin vs le patient...).

La définition du signe revêt un caractère plus rigoureux : le signe établit une sorte de corrélation entre des fragments de l'univers matériel et des fragments de l'univers conceptuel et, par là même, il structure l'univers. La sémiotique se préoccupe de cette structuration, elle tente d'approcher notre connaissance du monde.

Texte TD reprenant les trois fonctions étudiées en cours

Dans son livre *Le Signe*, le sémiologue italien Umberto Eco commence par raconter l'histoire, banale, d'un compatriote en vacances à Paris : ressentant un malaise, M. Sigma se met à la recherche d'un poste téléphonique, obtient un rendez-vous auprès d'un médecin, et a un entretien avec lui. Cette brève parabole nous permet d'observer «la vie des signes au sein de la vie sociale ». À la suite de l'auteur du *Nom de la rose*, nous suivrons M. Sigma, pour dégager trois observations sur le rôle du signe, observations qui seront précisées par la suite.

4.1. Le signe comme substitut

Ainsi donc, Monsieur Sigma commence par ressentir un « mal de ventre ». Cette expression, « mal de ventre » (que, conventionnellement, nous noterons /mal de ventre/), est mise à la place du mal de ventre lui-même. C'est donc une chose (la locution) qui est mise à la place de quelque chose d'autre (l'objet : ici une sensation). Nous tenons ici une première définition du signe, la plus ancienne que l'on ait donnée : le signe est une chose qui vaut pour une chose différente. En latin: *aliquid stat pro aliquo*. Dans cette perspective, le signe permet de manipuler les choses en dehors de leur présence, car il joue un rôle de substitut.

Par exemple, si je dois 1 000 francs à quelqu'un, je peux lui faire un chèque. Je remplace ainsi par un signe complexe - des lettres et des chiffres, tracés à des endroits convenus sur un papier prévu à cet effet, et accompagnés d'éléments conventionnels tels que ma signature et une date - l'argent liquide que je n'ai pas à ma disposition. Mais l'argent - ici un billet de 1 000 francs - est lui aussi le substitut de quelque chose : il n'est pas qu'une simple feuille de papier. Il est lui-même un signe, signe de tout ce Sigma et son /mal de ventre/. Parce qu'il communique ce substitut au médecin, ce dernier sera à même de comprendre de quoi il s'agit, même s'il n'a jamais eu auparavant l'expérience du « mal de ventre ». On peut donc préciser la définition du signe : il s'agit d'un instrument qui permet de traiter de ce dont on n'a pas nécessairement l'expérience directe. Pensons aux gynécologues mâles, qui peuvent parler de bien des choses avec leurs de la nourriture, des services, etc. Cette chose commune est une abstraction : une valeur. Il en va de même avec qui est commun aux choses que je puis acheter avec lui : de géographie et aux photographies, qui nous emmènent là question dans leurs propos. Mais pensons aussi aux cartes patientes, mais qui n'ont jamais ressenti ce dont il est où nous n'irons jamais, aux émissions de télévision et aux films, qui nous montrent des hommes sur cette lune où peu d'entre nous mettront le pied, aux portraits de la reine Victoria ou de Trotski, que l'on ne pourra rencontrer qu'après invention de la machine à remonter le temps, et surtout à ces gravures et peintures qui nous montrent de purs produits de l'invention humaine: catoblépas,

lutins, anges gardiens, trolls, sirènes, licornes, stryges et goules. Toutes ces réalités, nous pouvons les manipuler grâce aux signes.

Si on définit le signe comme le substitut d'une chose dont on n'a pas nécessairement l'expérience directe, on énonce du même coup que le signe n'est pas la chose: la carte n'est pas le territoire, la photo n'est pas l'être aimé, on ne mange pas le mot /pain/. Le signe, qui permet de manipuler les choses de manière économique, induit donc toujours une distance avec ces choses. Et, mettant les choses à distance, il permet un regard particulier sur elles. Ce qui nous amène à la seconde fonction du signe.

4.2. Le signe comme trace d'un code

Revenons à Sigma. Ayant ressenti un mal de ventre, notre héros sort en ville pour trouver un téléphone. Pour cela, il se rend dans un café (les souvenirs parisiens d'Umberto Eco, sans doute contemporains du « 22 à Asnières », sont manifestement antérieurs à l'éclosion des mille cabines téléphoniques de France). Mais les cafés français diffèrent des cafés italiens quant à leur disposition : le téléphone y est en sous-sol et non près du bar comme en Italie. En outre, Sigma sait que ce sous-sol s'ouvre généralement au fond du café. L'espace propose donc des informations à Sigma, par l'organisation particulière qui est la sienne. Il lui offre des signes. Des signes visuels, et peut-être même olfactifs (car l'escalier qui mène au téléphone est aussi celui qui descend aux toilettes). À la place de quelle réalité ces signes sont-ils mis ? Il ne s'agit plus ici d'une relation simple d'un objet à un autre. En effet, l'escalier malodorant ne joue pas tout à fait le même rôle qu'un mot ou un billet de banque, et a d'abord une valeur par lui-même: celle de permettre la descente au sous-sol. C'est comme par surcroît que le complexe /café français/ + /escalier menant au sous-sol/ signifie « proximité d'un téléphone ». De la même manière, le rail métallique du bord de la route n'est pas d'abord et seulement là comme indication visuelle signifiant « attention, tournant » : il est aussi et peut-être d'abord instrument de sécurité. Un instrument de sécurité qui signifie par surcroît.

Cette constatation élargit donc la notion de signe. En effet, si les mots ont été expressément mis au point par notre culture pour signifier quelque chose, comme les pictogrammes signifiant «toilettes» ou « issue de secours », l'emplacement de l'escalier n'est pas là pour fournir intentionnellement une information. Toutefois, Sigma peut correctement deviner l'emplacement du téléphone à partir de la disposition du café, et, à l'inverse, peut déduire de l'emplacement du téléphone qu'il se trouve dans un café français. Or ces déductions ne se font pas par magie. Elles procèdent d'un code, code que nous définirons provisoirement comme un ensemble de règles permettant de produire ou de déchiffrer des signes ou des ensembles de signes.

Nous pouvons donc au passage préciser la notion de signe. Si c'est une chose qui vaut

pour une chose différente, il faut aussitôt préciser : qui vaut pour autre chose aux yeux de quelqu'un placé dans telle circonstance. Quelqu'un qui est à même d'associer la chose et son substitut grâce à un certain code.

Cette notion de code, qui sera approfondie plus loin, est d'application assez claire dans le cas d'un billet de banque ou d'un mot : il y a des conventions qui nous permettent d'associer une certaine valeur à l'expression Il 000 francs/. Ce renvoi d'une chose à une autre est conventionnel. D'ailleurs, cette valeur varie bien selon que l'on a affaire à des francs suisses, à des francs CFA ou à des francs belges. C'est aussi en vertu d'un ensemble de conventions réglées que /mal de ventre/ renvoie à une affection et non à une opération mathématique ou à un concept théologique. Mais si la notion de code est claire dans ces cas, c'est aussi elle qui est à l'œuvre dans le cas de l'escalier. C'est un code des usages, en vigueur dans un certain espace seulement, qui permet d'associer /café/ + /escalier/ à « proximité d'un téléphone ». Comme on le voit, la notion de code est très large. Aussi large que celle de signe. On n'aura aucune peine à énumérer une quantité d'autres codes, permettant de déchiffrer un signe: code de la langue française ou de toute autre langue, codes numériques utilisés dans les numéros de téléphone, langage des ordinateurs, codes symboliques comme celui des fleurs ou celui des couleurs, règles permettant de déduire une maladie à partir de ses symptômes, ou la nature d'un sol à partir de sa végétation, connaissance de la signification de ces traces de pas ou de poil, de ces grattis sur le sol, de ces frottis sur les arbres, tous signes qui nous permettent de savoir qu'un chevreuil occupe telle portion de forêt, règles permettant de déduire l'état social ou la nationalité de quelqu'un à partir de son habillement, ou encore l'origine géographique d'un plat à partir de son odeur, etc.

Même si nous y reviendrons, il nous faut déjà souligner plusieurs choses à propos de la notion de code.

Tout d'abord, rappelons-nous que, dans la vie courante, le mot « code » est employé avec de multiples acceptions. Celles-ci peuvent parfois être très précises. Mais, parfois, ces sens n'ont rien de sémiotique: c'est le cas dans l'expression «code civil ». Ici, le mot ne désigne pas une association entre des signes et une chose à quoi ces signes renvoient. Parfois, ce sens commun est un sens sémiotique. Mais sans que les usagers - sortes de M. Jourdain - le sachent vraiment. C'est le cas dans l'expression « code postal ». Ici, le mot « code » renvoie bien à une association entre des signes - des /séquences de chiffres/ - et une chose à quoi ces signes renvoient : un « bureau distributeur ». L'expression « code de la route » tient des deux cas : d'une part, il s'agit d'un ensemble de règles sociales (et il faut alors comprendre l'expression comme dans « code civil »), mais d'autre part, certaines de ces règles établissent des correspondances entre des panneaux se caractérisant par des /couleurs/, des /formes/ et des

/motifs/ particuliers et des « indications », des « ordres », etc. : dans ce cas, il s'agit de code au sens sémiotique du terme.

La deuxième chose à noter est que le mot code semble renvoyer à des conventions établies entre des humains. Mais l'exemple de l'escalier laisse entrevoir qu'il y a plusieurs sortes de conventions : des conventions explicites, où les règles de correspondance entre les signes et ce à quoi ils renvoient sont clairement et préalablement établies, et des conventions implicites, où les règles de correspondance - comme /café/ + /escalier/ = « proximité d'un téléphone » - n'ont pas ce caractère.

Bien mieux, il n'est même pas nécessaire, pour qu'il y ait code, que le signe ait été produit par un partenaire humain.

Nous pourrions en effet croire que l'aventure sémiotique de Sigma n'est possible qu'en ville, vu le nombre et la diversité des signes rencontrés dans pareil environnement. Ou en tout cas croire qu'elle n'est possible que dans le cadre d'une société et d'une culture très élaborées. Dans ce cas, nous associerions code et degré d'élaboration d'une société. Mais il faut d'abord savoir que la notion de « société élaborée » est suspecte: des sociétés dites « primitives » peuvent être sémiotiquement très complexes. Mais il y a plus : même en rase campagne, la nature est encore pleine de signes, valant même si le récepteur est seul. Ainsi la mousse sur les arbres indique le Nord, et pourtant cette mousse n'est pas un message produit et envoyé par l'arbre au récepteur. Il y a signe dès que le récepteur a décidé qu'il projetterait un code (donc une signification, comme on le verra) sur certains événements extérieurs.

C'est ainsi que des données naturelles deviennent des signes culturels. Comme telle, la nature n'émet aucun message en notre direction. C'est notre culture qui lui donne ce statut d'émetteur (et la notion d'émetteur doit de la sorte être relativisée : il ne s'agit pas nécessairement d'émetteur personnel et conscient). Utiliser un signe, ou se servir d'une chose comme signe, c'est donc ipso facto se reporter à une culture donnée, à une société donnée. Ce qui nous amène à la troisième fonction du signe.

4.3. Le signe comme instrument de structuration de l'univers

Les signes ne servent pas seulement de substituts commodes à des réalités que l'on ne peut manipuler. Ils servent aussi à établir l'existence même de ces réalités. Expliquons-nous. À plusieurs reprises, on a vu Sigma procéder à des catégorisations de l'univers : lorsqu'il se plaint de « mal au ventre », cela postule qu'il existe un « mal » et, par contrecoup, qu'il existe un « non-mal »; l'expression postule aussi qu'on peut avoir mal « au ventre » mais aussi à quelque chose d'autre qui n'est pas le ventre: la tête, le nez, le coccyx et que sais-je. De même le « haut » postule le « bas », le « grand » postule le « petit », le « chaud » postule le « froid » et ainsi de

suite.

En utilisant des signes, on structure donc du même coup l'univers. On établit que cet univers est fait de haut et de bas, de chaud et de froid, de bien et de mal, de tête et de ventre, etc. Ces distinctions sont évidemment artificielles (au sens de « culturel ») : en lui-même, en effet, l'univers n'est pas structuré. Le chaud n'existe pas en soi, mais par rapport à une échelle que l'homme a graduée pour sa commodité ; quant au mal, on sait combien cette notion est relative.

Nous disposons ainsi d'échelles, qui nous servent à situer les sollicitations qui nous viennent du monde, ou encore de cases où nous pouvons situer ces sollicitations : telle sensation sera assignée à la case « douleur », telle autre à la case « agrément ».

Nous connaissons nombre d'échelles et de structures de ce type. Ainsi, sur le continuum des ondes électromagnétiques, il existe différentes longueurs d'onde qui frappent certains de nos récepteurs aptes à les recevoir : ces ondes et nos organes sont tout ce qui existe objectivement dans la nature. Certains de nos organes reçoivent certaines de ces ondes, et les transforment en sensations : sensations auditives, correspondant à certaines longueurs d'ondes mécaniques, ou sensations lumineuses, correspondant à certaines longueurs d'ondes électromagnétiques. Mais l'important est ceci : nous avons appris à classer ces sensations, en qualifiant tel son d'aigu ou de grave, telle couleur de bleu ou de jaune. Les couleurs -le « bleu », le « rouge » - ou les sons -le « la », le «do » - ne sont donc guère que les noms qu'on donne à des subdivisions de longueurs d'onde. Mais ces subdivisions n'existent pas comme telles dans la nature. Celle-ci ne nous offre qu'un spectre continu, et c'est nous qui le découpons en unités nettement séparées les unes des autres ou, pour mieux le dire, en unités discrètes.

Ceci a une répercussion fondamentale : le découpage de l'univers n'est pas défini une fois pour toutes. Il est toujours relatif, lié qu'il est au système de connaissance, aux valeurs d'une culture, aux fonctions utilitaires définies par celle-ci. À ce que l'on nommera une encyclopédie.

Un exemple classique de cette relativité nous est fourni par les noms de couleurs. Ceux-ci varient fortement de langue à langue. Dans telle langue du Liberia, il y a seulement deux noms de couleurs: celui qui désigne les couleurs que nous appelons chaudes et celui qui désigne les froides. Cet exemple paraîtra-t-il trop exotique ? Dans les langues celtiques (apparentées donc à celle de nos ancêtres les Gaulois), notre opposition « vert » vs « bleu » n'existe pas en tant que telle: les couleurs qu'elle recouvre sont réparties dans des catégories où le Francophone placerait aussi le « gris» et le « brun» (/gwyrrd/, en gallois, correspond à « vert », /glas/ à « gris clair », «bleu foncé », « bleu clair» et « vert », /lwyd/ à « gris foncé» et « marron»). Ceci ne signifie pas que les citoyens du Liberia ou les Bretons soient conformés différemment de nous,

mais simplement que les expériences de leurs cultures ont été codifiées d'une manière différente. Les termes de parenté sont aussi très variables : le malais n'a qu'un mot pour « frère » et « sœur », mais le hongrois en a quatre. Mais d'autres exemples moins spectaculaires sont à notre disposition. Pour un citoyen francophone, la notion de « neige » ne nécessite pas de subdivisions plus importantes. Si la chose est nécessaire, il précisera « neige fondante », « durcie », etc. Par contre, l'inuktitut - langue des Esquimaux - a découpé tous les sens que couvre le concept « neige » en plusieurs autres concepts, désignés par des mots différents : « neige qui tombe », « au sol », « durcie », « molle », « poudreuse » apparaissent comme des choses différentes. En nahuatl-langue des Aztèques -, c'est le radical signifiant « froid » qui, présenté comme substantif, désigne la « glace » et qui, dans l'expression /brume de froid/, désigne la « neige ».

Dans notre histoire, on peut constater que Sigma et le médecin qu'il rencontre ne structurent pas l'univers de la même manière.

Tout d'abord, pour Sigma, il existe un « ventre » et un « mal de ventre ». Mais aux yeux du médecin, de telles unités n'ont pas de pertinence: pour lui, « ventre » et « m~ de ventre » n'existent pas, et une de ses préoccupations sera précisément de traduire dans son propre langage - dans son propre code, ou dans ses propres structures - les informations que Sigma lui livre en se fondant sur ses structures à lui: là où Sigma dit /ventre/, il pensera « foie », « pancréas », etc., et /mal de ventre/ lui suggérera des hypothèses comme « coliques », « spasmes », etc. Mais ce n'est pas que l'univers des objets et des sensations qui fait l'objet de structurations différentes. C'est aussi celui des valeurs. Chez Eco, le médecin dit en effet à Sigma: /Si vous continuez à boire, je décline toute responsabilité/. Mais le patient déclare préférer mener joyeuse vie plutôt que de se mettre à la tempérance. C'est qu'il divise l'existence en « vie agréable » vs « vie ennuyeuse », et la mort vient comme un corollaire du premier terme du découpage. Le médecin, lui, propose un univers d'abord découpé en « vie » (et celle-ci implique pour lui l'action d'arrêter de boire) vs « mort » (celle-ci étant liée à l'action de continuer à boire). Ainsi, bien que le mot /mort/ semble renvoyer à la même chose pour les deux personnages - parlant la même langue, ils se comprennent tout de même pour l'essentiel-, ceux-ci ne le placent pas au même niveau dans la structuration de leur pensée. Les valeurs qu'ils manipulent ne sont ni associées ni opposées aux mêmes valeurs chez l'un et chez l'autre. Leurs codes, c'est-à-dire la manière dont ils organisent (associent, opposent, subordonnent...) les valeurs de leurs univers, ne sont que partiellement identiques.

Résumons-nous. Le découpage de l'univers proposé par les signes est toujours relatif: il dépend des groupes sociaux (le Français vs l'Italien, le Francophone vs l'Inuit...), à l'intérieur

de ces groupes, il dépend des personnes et de leur statut (le médecin vs le patient...), et, chez ces personnes, des circonstances (le médecin ne connaît pas de « ventre » comme tel lorsqu'il pratique son art, mais dans d'autres circonstances, cette notion peut lui paraître acceptable).

On peut donc maintenant compléter d'une autre manière la première définition du signe comme « quelque chose mis à la place de quelque chose d'autre ». Le signe témoigne d'une certaine structuration de l'univers (des choses, des sensations, des valeurs...), valide pour des personnes données, dans des circonstances données.

En associant une portion de l'univers matériel (l'univers des sons, des couleurs, des formes, des odeurs) à une portion de l'univers conceptuel (l'univers des idées, des représentations mentales, des affects, des valeurs, de l'organisation des objets), le signe organise - il structure - à la fois l'univers matériel et l'univers conceptuel. Il découpe dans le premier des unités que l'on nommera des signifiants, et dans le second des unités que l'on nommera des signifiés. Même isolé, un signe renvoie donc à un découpage préalable, à une organisation du monde en unités et en catégories. Ce constat est le fondement de la perspective structuraliste, qui sera définie plus loin.

Nous tenons donc deux traits d'une définition un peu rigoureuse du signe: le signe institue une certaine corrélation entre une portion matérielle de l'univers et une portion conceptuelle de l'univers conceptuel, et, ce faisant, il structure cet univers. Ces deux traits doivent être mobilisés simultanément (certaines définitions - lâches - du signe n'insistent que sur l'un ou sur l'autre de ces aspects; mais il n'y a pas que les signes qui structurent l'univers, et il y a des corrélations qui ne sont pas sémiotiques).

Notons enfin que, parce qu'elle se préoccupe de la structuration de l'univers, la sémiotique - du moins en tant que sémiotique générale - se propose de répondre à la question « Comment connaissons-nous le monde? »

Klinkenberg, *Précis de sémiotique générale*, p.17-23.

Chapitre 5 : Sémiologie de la communication/ sémiologie de la signification

Objectif : L'étudiant sera capable de faire la différence entre la sémiologie de communication et celle de signification : distinction entre ce qui est code et ce qui est signification relative au contexte. Il sera également amené à distinguer entre les différentes intentions de communication.

Les deux sémiologies, celle de la communication et celle de la signification sont deux courants de la discipline de la sémiologie qui se complètent. La différence réside dans la nature des signes que chaque branche adopte et le but de les utiliser.

Sémiologie de la communication : la notion de code

En effet, la sémiologie de la communication travaille sur les signes isolés et la manière dont ils sont utilisés pour communiquer. L'intérêt est de dégager le processus de communication et les interactions entre émetteurs et récepteurs. Pour cela, elle étudie les codes dans différents contextes, codes verbaux ou non pour déchiffrer les messages transmis. Elle étudie aussi les signes dans la publicité, les médias, les réseaux sociaux pour comprendre comment ils influencent la communication. Elle s'intéresse aux manifestations individuelles : la gestuelle et la mimique et leur rôle dans la communication.

Sémiologie de la signification : asseoir l'interprétation

La sémiologie de la signification a pour objectif de dégager la signification. Elle travaille sur des signes pris dans des processus de sens. Elle privilégie de dégager les relations entre le niveau dénotatif et le niveau connotatif, les nuances de sens et aide à décortiquer les messages implicites.

La différence entre les deux approches est dans le fait de s'intéresser au rôle des signes dans la communication, et la transmission des messages ou dans la construction du sens des messages transmis par les signes.

Evidemment, les deux approches font partie du même domaine et sont développées par des chercheurs différents. On cite Georges Mounin, Eric Buysens et Louis Prieto pour la sémiologie de la communication et Barthes et ses disciples pour la sémiologie de la signification.

Texte d'appui à étudier en TD

1.2. Sémiotique de la communication et sémiotique de la signification

1.2.1. La signification comme condition de la communication

Les circonstances contextuelles sont donc des éléments de signification, qui interviennent dans le fonctionnement des communications. Mais ce ne sont pas des faits de communication. Ou en tout cas, ce ne sont pas des communications intentionnelles : par ma situation au volant de ma voiture, je ne désire pas nécessairement communiquer l'information «je conduis ma voiture» ou «je suis un conducteur»; je puis très bien avoir juste envie d'arriver à temps à mon bureau, ou à un rendez-vous amoureux, ou à la clinique. Mais cette situation particulière est nécessaire pour que s'actualise la signification du /feu rouge/. Il est donc impossible de décrire le fonctionnement d'un code sans faire intervenir des règles contextuelles, codifiées elles aussi. De sorte qu'une communication sémiotique met toujours en jeu deux sortes de significations : celles que prévoit le code envisagé (/feu rouge/ et « stop », /cheval/ et « cheval », / . . -/ et « w ») et celles que dégage le contexte. Nous pouvons retenir de ceci qu'on ne peut séparer les faits de véritable communication (transfert d'informations avec intention de communiquer) et les faits de signification ou de simple manifestation de sens. Certains théoriciens ont toutefois beaucoup insisté sur une distinction qu'il faudrait maintenir solidement entre des faits expressément produits pour communiquer (feux rouges, sonneries de trompettes, langue des signes) et des phénomènes non expressément produits pour communiquer (la position au volant, le vêtement). Dans le premier type de faits, la signification serait centrale, et dans le second, elle serait accessoire (je conduis d'abord ma voiture pour aller du point a au point b ; je ne signifie « je suis un conducteur» que par surcroît). Le souci de maintenir cette distinction a poussé ces théoriciens à estimer qu'il y avait une priorité dans la recherche. Il faut d'abord, selon eux, constituer une sémiologie de la communication indépendante, et constituée sur le modèle de la linguistique. Une fois fondée cette sémiologie, et dans ce second temps seulement, on pourrait passer à une sémiotique de la signification. Cette distinction se traduit

dans la terminologie utilisée: les tenants de la sémiologie de la communication tendent à éviter le terme même de signe, et à remplacer cette notion par le couple des indices et des signaux. Les indices sont pour eux tous les faits perceptibles qui renvoient à quelque chose qui ne l'est pas (le mot est donc synonyme de signe au sens où nous l'avons utilisé jusqu'à présent; nous l'utiliserons quant à nous dans un sens plus précis) tandis que les signaux sont des indices conventionnels, produits expressément pour manifester au récepteur une intention de l'émetteur.

Mais on voit que la distinction n'est pas tenable, pas plus que celle qui sépare communication intentionnelle et communication non intentionnelle. On ne peut isoler l'une de l'autre les deux sortes de significations : celles que prévoit le code envisagé et celles que dégage le contexte. La signification se trouve partout (dès qu'on projette une valeur sur quelque chose, un processus de signification s'enclenche) et est nécessaire pour que s'établisse la communication sémiotique la plus banale. On aurait donc bien des raisons de retourner la proposition de nos devanciers, et d'affirmer qu'il est nécessaire de disposer d'une sémiotique de la signification pour qu'une sémiologie de la communication valable puisse s'élaborer.

1.2.2. Les sémiotiques de la signification

À côté de la sémiotique de la langue et de celles qui étudient le code routier, la signalisation maritime, les grades militaires, l'héraldique, les drapeaux nationaux, la codification des parties de dame ou de bridge, la cryptographie, les signes de piste, les gestes des trappistes, toutes les écritures (la nôtre, les glyphes mayas, le linéaire B, les hiéroglyphes égyptiens ou hittites, les cunéiformes sumériens), les abaques, le braille, le morse, le langage par gestes des Indiens des plaines ou celui du Cameroun ou encore celui des Mayas, la « langue des signes » des sourds-muets, les aires à signaux des aérodromes, les rites de salutation, les formules chimiques, les différentes sténographies que sont les notes tironiennes, le système Prévost-Delaunay, le système Stolze-Schrey ou le système Gregg, la dactylogogie, les indications dans les cabines téléphoniques, les cartes maritimes, les maillots de footballeurs ou de cyclistes, les sonneries de clairon, celles des cloches ou du téléphone, les fumées d'élection papale, la signalisation ferroviaire, les phares côtiers, les feux des pistes d'aviation, les cartes routières, maritimes, géologiques ou militaires, les recettes de cuisine, les étiquettes de prix, les numéros des vols commerciaux, les pyramides des âges, les couleurs des manettes dans les planeurs, les courbes de natalité, les signes du zodiaque, la cryptologie des trimardeurs, la symbolique maçonnique, les rébus, les badges, rosettes, décorations et épinglettes, les chèques, les numéros des comptes bancaires, les cartes de crédit, les cartes à jouer, les cartes de visite, les cartes aériennes, les cartes météo, les images obtenues par tomographie, thermographie,

radiographie, ultrasons, résonance magnétique nucléaire, scintigraphie, le télégraphe Chappe, les plans de montage électrique, les icônes du Macintosh et de Windows, les tatouages maoris, le mutanga des Légas du bas-Zaïre, les tambours des Dogons, les mons japonais, les langues sifflées de La Gomera ou des Mazatèques, les mouvements du kathakali, les écharpes de supporteurs, les cocardes, les emblèmes des voitures, les plaques minéralogiques des mêmes, le zodiaque, les sigles, les pictogrammes, les oblitérations postales, les couvertures de livres, les quipus, les timbres-poste, les logos, les bouliers compteurs, etc., à côté de tout cela, on peut donc prévoir l'existence de sémiotiques étudiant les faits non expressément prévus pour communiquer.

*À titre d'exemple, il existe ainsi une sémiotique qui traite des usages sociaux de l'organisation de l'espace : la proxémique. Celle-ci observe par exemple que la/distance interpersonnelle/ signifie le « rapport » entre les individus. Or, cette distance varie avec les cultures. Dans les pays du Nord de l'Europe, la distance entre interlocuteurs quelconques doit être de x : une /distance inférieure y / signifierait l'intimité. Or, dans les pays du Sud, la même /distance y / n'aurait pas la même signification. La proxémique observe aussi que toutes les cultures n'occupent pas l'espace de la même manière lors de la marche dans les lieux publics, que ces occupations soient explicitement codifiées (on laissait naguère «le haut du pavé» à celui que l'on voulait respecter) ou non (l'Européen marche en occupant l'espace par un balancement longitudinal, l'Américain par un balancement latéral). Cette discipline a aussi à s'occuper des artefacts dont nous nous servons pour structurer l'espace. Ainsi, dans notre société, on réserve de larges bureaux aux personnes haut placées, afin d'exprimer la distance hiérarchique qui sépare les interlocuteurs. Cette distance hiérarchique peut aussi être rappelée par l'espace que l'inférieur doit parcourir pour accéder au supérieur, depuis la porte jusqu'au bureau (qu'on se rappelle *Le Dictateur et le Champignon*, de Franquin). Enfin, cette même importance peut être signifiée par la hauteur du siège (qu'on se rappelle, cette fois, la scène du coiffeur dans *Le Dictateur*, de Chaplin ; quant aux rois, on sait qu'ils ont tous leur trône). La proxémique observera encore que le facteur de la dimension - une caractéristique spatiale des objets peut signifier bien des choses : importance psychologique relative des membres d'une famille dans le dessin de l'enfant soumis à la torture des P.M.S., hiérarchie sociale des personnages dans le théâtre de marionnettes liégeoises...*

Cette proxémique peut avoir des retombées pratiques. C'est ainsi qu'il y a une sémiotique de l'architecture, de l'urbanisme et du design. L'architecture n'a certes pas pour fonction première de signifier : cet art entend d'abord protéger l'être humain, et lui offrir la possibilité d'exercer l'ensemble des activités qu'il souhaite mener. Il n'empêche que

l'architecture et l'urbanisme communiquent aussi: par exemple une conception des rapports spatiaux et des rapports sociaux. Prenons l'exemple de la structure des pièces d'habitation : en Occident, on circule plutôt au centre de ces pièces, leur pourtour étant réservé aux meubles, mais en Orient, on circule plutôt le long des parois. La disposition des lieux signifie donc leur appartenance à une culture donnée, en même temps qu'elle impose au sujet une certaine manière de s'approprier l'espace. On peut faire les mêmes observations à propos du mobilier: outre qu'il sert à éclairer, un lampadaire, même éteint, communique aussi sa fonction principale. Enfin, le style particulier qu'il a nous communique en outre des renseignements sur le goût, les prétentions et la fortune de son ou de sa propriétaire.

La géographie, qui semble être une discipline physique, a également mis en évidence, ces dernières années, le rôle de la signification. On s'est avisé que l'être humain ne détermine pas son comportement spatial en fonction des conditions géographiques qui s'imposent objectivement à lui, mais en fonction des représentations qu'il a de ces conditions, et que ces représentations étaient filtrées par divers codes. Ainsi, on peut avancer que l'image que les citadins se font de la ville s'organise autour de trois types d'unités simples: les voies, permettant la circulation, les frontières, qui l'interdisent (mur, chemin de fer, cours d'eau, plage), et les points saillants, pôles cristallisant la perception de l'espace urbain (tour, statue, immeuble isolé.. .); ces trois types d'unités simples permettent de construire des unités complexes, comme le quartier ou le nœud, qu'on définira comme un point stratégique de convergence entre unités simples (une place par exemple).

Chaque type de signes ainsi isolé a sa valeur, valeur qui se complexifie au fur et à mesure que ces signes sont intégrés à de plus vastes ensembles. On devine tout de suite que la carte mentale d'un écolier - pour qui l'espace sera ordonné autour du chemin qui va de chez lui à l'école, avec ses petits magasins, ses parcs et ses terrains vagues -, ne sera pas la même que celle du banlieusard qui se rend à son travail en automobile, et que les mêmes éléments de l'espace se verront attribuer des valeurs pragmatiques différentes par l'un et par l'autre: l'autoroute urbaine, frontière pour l'un, sera voie pour l'autre.

À côté de ces diverses sémiotiques de l'espace, et de la sémiotique de la mode, déjà envisagée, on peut aussi concevoir aussi une sémiotique de la cuisine et de la nutrition, une sémiotique des couleurs, une sémiotique des parfums, mais aussi une sémiotique des affects, une sémiotique du pouvoir, etc.

Aujourd'hui, la sémiotique de la signification est la voie la plus largement fréquentée. Quoique épistémologiquement correcte, comme on l'a démontré, cette prééminence présente quelques dangers pour la discipline. Le principal est que son objectif peut se diluer : en

voisinant avec l'anthropologie, la critique philosophique, la sociologie ou l'esthétique, elle court le risque de ne pas expliciter suffisamment ses méthodes, et pourrait peut-être autoriser à faire de l'anthropologie, de la philosophie ou de la sociologie à bon marché, sans se soucier des méthodes en vigueur dans ces disciplines.

Revenons une dernière fois à la communication, pour noter que les significations contextuelles peuvent avoir des valeurs différentes pour l'émetteur et le récepteur ; et, par suite, les significations déterminées par eux pourront diverger. Ces valeurs sont fonction de la proximité subjective, temporelle ou spatiale de ces faits, et de la conception qu'en ont les partenaires. Des proximités égales déterminent des ambiguïtés, et donc des échecs possibles de la communication.

Par exemple, si je dis à mon voisin : /donne-moi le crayon rouge/, et que le crayon en question est dans le pupitre sans qu'il le sache, il ne pourra deviner de quoi je parle: le référent, qui doit être unique comme le suggère le singulier, n'étant pas déterminé. La communication échouera donc. Par contre, s'il y a un crayon visible sur son pupitre (même s'il y en a un autre dans le pupitre, plus proche de lui que le premier), c'est celui qui est à la vue de tous que mon voisin prendra en considération: la structuration du contexte spatial l'y aura poussé.

Tout ceci permet de mieux apprécier la réussite ou l'échec de l'acte de communication.

On parlera de réussite communicative lorsque les significations précises données au signal par l'émetteur et le récepteur coïncident. L'échec communicatif est soit la non coïncidence des deux significations (le récepteur comprend quelque chose, mais pas ce que l'émetteur se proposait de communiquer), soit l'ambiguïté : incertitude du récepteur.

Notons qu'un échec communicatif n'est cependant pas toujours un échec pragmatique, un échec dans les relations entre partenaires. Un simulateur peut avoir intérêt à ce que ses paroles soient perçues dans un sens différent de celui qu'il leur donne: l'échec communicatif sera donc pour lui un succès.

Il y a, outre les bruits envisagés plus haut, deux sources possibles de l'échec: ce peut tantôt être l'erreur sur le signe, tantôt l'erreur sur le contexte.

Les erreurs sur le signe peuvent à leur tour être de deux types. Tout d'abord, le signe peut ne pas être identifié comme tel (par exemple, un signe de piste pris pour un simple accident naturel) : dans ce premier cas, il n'y a donc pas de décision sémiotique. Dans le second cas, il y a bien décision sémiotique (en d'autres termes, le signal émis est bien identifié comme signe), mais le signe n'est pas compris : le code est inconnu ou mal connu (mot mal compris, poteau indicateur jamais rencontré...), mal apprécié. Ce type d'erreur englobe les erreurs sur le partenaire (message mal dirigé, émetteur non identifié).

Les erreurs sur le contexte relèvent des deux mêmes types : d'une part, les circonstances peuvent ne pas faire l'objet d'une décision sémiotique, d'autre part, même si on leur reconnaît un statut sémiotique, elles peuvent être mal appréciées.

Tout ceci nous montre une fois de plus l'importance des codes. L'évaluation commune des circonstances et les correspondances communes à instituer entre signaux et significations relèvent toutes deux de la décision sociale : les lois de la projection de signification sur le contexte doivent être partagées.

Jean-Marie Klinkenberg, *Précis de sémiotique générale* (1996, p.51-55).

Commentaire : quelques pistes à développer

- La sémiologie de la communication étudie uniquement le monde des signes. Exemples : les systèmes de vêtements de deuil, la canne blanche de l'aveugle (système à un seul signe ou signe isolé), le code de la route, les signaux ferroviaires, maritimes et aériens, le morse, les sonneries militaires, les langages machine, la notation musicale, le langage de la chimie, des ordinateurs, les langues parlées, sifflées, le tam-tam... ;
- La sémiologie de la communication s'intéresse aux faits de communication expressément produits pour communiquer et permettant le transfert de l'information avec intention de communiquer ;
- La sémiologie de signification s'intéresse aux faits de signification, c'est-à-dire manifestation du sens en contexte, donc étude des phénomènes non expressément produits pour communiquer. C'est tout ce qui signifie quelque chose sans se préoccuper si cela est volontaire ou pas ;
- Ceux qui travaillent sur la sémiologie de la communication utilisent comme unités les indices et les signaux en tant que faits perceptibles renvoyant à quelque chose qui ne l'est pas ;
- Les défenseurs de la sémiologie de signification travaillent sur le signe en contexte : style de l'architecture, espace, faits culturels... ;

- Les deux sémiologies se complètent parce que les codes et les signes de communication servent l'interprétation contextuelle.

Remarque

Les deux branches de la sémiologie sont largement discutées en TD à travers les différents travaux présentés par les étudiants sous forme d'exposés oraux. Les étapes à suivre pour chaque exposé : Présentation du signe à analyser, description du signe (ensemble de signes), interprétations diverses données à ces signes en relation avec de leur contexte. Un ensemble de sujets est à encourager : les vidéos et chansons produites dans des contextes différents pour expliquer la portée de certains gestes, regards, les couleurs et formes utilisées, étude de divers signes sur les réseaux sociaux : les émoticônes, les pancartes, les images, les traditions culturelles. La note de l'exposé est comptabilisée comme note de contrôle continu.

Exemples d'analyses sémiologiques⁷

Corpus : une vidéo comportant des signes iconiques. Au-delà de la visée de son créateur, nous allons analyser des images fixes extraites de *L'Etudiant*.

- **Analyse sémiologique de l'image n°1 : Le logo Flocking**

⁷ - Je ne présente que quelques analyses en guise d'exemples.



Image 1, Logo Flocking, source: animation L'Etudiant

Le plan de la dénotation

C'est une image de l'animation intitulée *l'Etudiant* publiée par Nime sur sa page facebook en 2021. Elle représente le logo de l'agence de voyage fictive « Flocking ». Suivie d'une autre image renvoyant au logo de la société « NageTaVie » partenaire de Flocking afin de référer à un projet pour le transport étudiantin.

Les signes iconiques : la barque bleue (فلوكة) conduite par un jeune homme ;

- Les couleurs choisies pour le jeune : sa tenue de même couleur, la casquette d'un bleu plus clair ;

- La position de départ du jeune homme : bras posés sur le moteur, yeux rivés regardant l'arrière de la barque ;

- La couleur du soleil d'un jaune orangeâtre traversé par quatre oiseaux blancs, probablement des mouettes. Ces dernières symbolisent les quatre phases de l'âge : enfance, adolescence, âge adulte et vieillesse.

- Les signes linguistiques : la marque en caractères latins gras « Flocking.Fr » en deux nuances de bleu, un slogan en noir, police fine « والكل يتنقل ». Le tout sur un fond blanc.

Le plan de la connotation

-Signification des couleurs : le bleu du ciel, de la mer, de l'air et des voyages. Cette signification renvoie à la confiance, la loyauté, la sécurité et la liberté. La couleur du

soleil à la croisée entre le jaune et l'orange renvoie à l'optimisme, la créativité, la maturité et la joie de vivre (jaune) avec l'aventure, l'énergie et la vitalité. Le blanc du fond et des mouettes volantes renvoie à l'idéal, la lumière, la nouveauté.

L'espace pictural

- Dichotomie entre l'espace du passé et le futur : le regard tourné vers le passé s'oppose à l'espace de liberté qu'offre l'avenir.

Les symboles

- La barque connote dans le contexte algérien l'immigration clandestine « Harga ». Elle symbolise le voyage, la traversée accomplie et la recherche d'un ailleurs meilleur ;
- La mouette symbole de liberté et de l'indépendance ;
- Le soleil symbole de la constance de la vie et de la jeunesse.

Pistes pour l'analyse sémiologique

Les significations dégagées permettent de comprendre le désir des jeunes de changer de pays, de vie et de s'ouvrir sur d'autres horizons. La pseudo-agence Flooking attire l'attention sur la situation sociale de l'étudiant, son désarroi et son désespoir ainsi que sur le phénomène de la « Harga » tout en insistant sur le danger de mort auquel s'exposent les jeunes en voulant quitter le pays avec une barque.

Analyse sémiologique des images n°2, 3, 4 : la situation de l'étudiant



Image n°2, L'offre de la chambre à air



Image n°4, L'étudiant démuni et fauché



Image n°3, Les étudiants voyageant dans les chambres à air

1. Le plan de la dénotation

Les trois images, ci-dessus, apparaissent dans cette animation (2, 3, 4) et sont utilisées dans l'explication de l'offre.

Présentation des images

Décrire soigneusement le contenu de chaque image : les silhouettes et leur position, les couleurs, les formes, les messages linguistiques, le détournement et les langues utilisées.

Le plan de la connotation

La signification des couleurs

- Le bleu clair de la mer renvoie à la relaxation, la liberté et la satisfaction ;
- La couleur noire des chambres à air pourrait signifier le luxe par opposition au bus des étudiants ;
- La tenue marron renvoie à la couleur de la terre, à la figure du Fellah, symbole d'une vie simple et dont le revenu est moyen. Le garçon est le seul qui porte un sac à dos et est attaché aux études considérées comme décisives pour l'avenir.

- Le langage corporel

- Position allongée et décontractée de tous les personnages signifie la nonchalance, le confort et l'insouciance ;

- La posture du personnage souriant et porteur de lunettes de soleil traduit l'idée de décontraction, de détente, dans un contexte de vacances ou de séjour au soleil.
- La posture du personnage démuni ainsi que les traits fatigués de son visage signifient le désespoir et la souffrance. Le regard triste envers l'offre Flotting « نافيقي على عمرك و عوم بحرك » et en parallèle le bouton sorti de sa poche renvoyant à sa situation misérable l'oblige à « naviguer » sa vie en choisissant la barque.

- Les symboles

Les objets repérés sont porteurs de symbolique : le cartable, signe du savoir, est noyé dans l'eau renvoyant à l'échec scolaire, l'air des chambres à air est une bouée de sauvetage rapprochée du vent et porteuse d'une signification du superflu de la tromperie caractérisant les études supérieures en Algérie et l'obligation de changer de pays.

Le message linguistique

Basé sur le détournement qui est un procédé utilisé à partir d'un matériau déjà existant pour en fait un nouvel élément, les syntagmes *flooking*, *flotting*, « naviguer ta vie », au lieu de « عيش ta vie » « بالتقسيط الممل » au lieu « البيع بالتقسيط » « طحكوس » au lieu de « Tahkout » sont ancrés dans la culture de la communauté algérienne et font appel à leur mémoire discursive. Ils activent des référents communs comme : un opérateur mobile (Djezzy), un Responsable du Cous d'étudiants, la barque... La vidéo est un condensé de signes de toutes natures exprimant le désarroi des étudiants et justifiant le phénomène de la hargha.

Analyse extraite de : Yasmine Sadi, Thafeth Khellal, 2021, *Analyse sémio-pragmatique de la publicité de Nime*, mémoire de master, ENS-Bouzaréah.

II- La syntagmatique de l'image



Description de l'image

- Forme rectangulaire représentant une affiche publicitaire de l'opérateur téléphonique Ooredoo Algérie. Publicité destinée à un large public ;
- Couleurs utilisées : lumière orangeâtre vers la gauche et rouge dans le reste de l'image ;
- Les signes linguistiques : « MAXY » écrit en grands et gros caractères avec la couleur blanche, toutes ses lettres sont en majuscule. « Hadra » qui signifie parole en arabe est écrit à l'intérieur d'un rectangle rouge avec une grande taille. Il est suivi par le chiffre 1000 qui indique le prix de l'offre ;
- Messages iconiques : la photo de Madjid Bougherra, footballeur professionnel international de 2002 à 2016. Il a fait partie de l'équipe nationale algérienne lors de sa participation à la coupe d'Afrique 2012 et à la coupe du Monde 2014 (période de diffusion de cette affiche). Vêtu d'un pull gris et d'une veste noire, il fait le geste de lever sa main droite avec un sourire fixant l'objectif ;
- Des logos symbolisant les réseaux sociaux tels que Facebook, Instagram, Twitter, Viber, Whatsapp, YouTube ;
- Des icônes de montgolfières rouges sur lesquelles est écrit « 4G » ;
- Le signe « + » à l'intérieur du cercle rouge à droite réunit « Appels illimités » et « Internet gratuit », les deux adjectifs « illimités » et « gratuit » sont écrits avec un caractère plus grand pour attirer l'attention sur les avantages de l'offre.

Interprétation de l'image :

La présence de la photo de Madjid Bougherra dégage plusieurs significations. Nous avons l'identité d'un consommateur idéal, convaincu de l'offre en tant que footballeur professionnel. C'est un personnage public ayant occupé la scène sportive au moment de la diffusion de cette publicité et il est apprécié par les consommateurs, notamment les jeunes. La simplicité dans le choix des vêtements permet de s'identifier facilement à ce personnage et de pouvoir jouer son rôle. Son geste et son regard inspirent la confiance et la sérénité. À travers son geste, cette vedette sportive incite les destinataires à venir découvrir la modernité de la ville par le biais de la simplicité que dégage son allure. C'est la fusion entre simplicité (à travers les vêtements de la vedette sportive) et modernité (l'image de la ville, réseaux sociaux) qui garantit l'argumentation de cette publicité puisque l'offre peut attirer les riches et les moins riches. Les logos et les icônes attirent également le destinataire puisque la majorité des réseaux sociaux et applications utilisés figurent sur l'affiche.

On peut citer deux stratégies de séduction :

➤ La graphie :

- On communique beaucoup d'informations par des signes plus grands : les deux unités « illimités » et « Internet gratuit » permettent de focaliser sur les avantages de l'offre ;
- Le rapprochement de ces unités de la figure du sportif donne l'impression que ce sont ses propos, ce qui donne plus de valeur et de portée au contenu;

➤ Le symbole culturel comme consommateur :

Le sportif est ici un symbole culturel estimé par l'ensemble du peuple algérien, il est utilisé, dans cette affiche, comme stratégie de séduction. C'est un argument d'autorité puisqu'il est lui-même dans cette offre. Il représente, de ce fait, un consommateur-type que les gens vont suivre.

Analyse extraite de : Amrane S., Naâlamène S. 2021, *Les stratégies argumentatives dans le discours publicitaire* » Cas des opérateurs téléphoniques algériens, mémoire de master, ENS-Bouzaréah.

Sujet d'examen proposé

Ecole normale supérieure de Bouzaréah



Département de français

Année universitaire 2021/2022

EMD 2

Niveau : 3^e PES / PEM

Module : Sémiologie

Durée : 01h00

Questions

1- Définissez puis expliquez, à l'aide de deux exemples précis, les deux fonctions du signe : celle de substitution et celle de trace de code. **(10 points)**

(2 exemples pour chaque fonction)

2- Pour Jean-Marie Klinkenberg « les signes ne servent pas seulement de substituts commodes à des réalités que l'on ne peut manipuler. Ils servent aussi à établir l'existence même de ces réalités. (...) Le découpage de l'univers proposé par les signes est toujours relatif: il dépend des groupes sociaux (le Français vs l'Italien, le Francophone vs l'Inuit...), à l'intérieur de ces groupes, il dépend des personnes et de leur statut (le médecin vs le patient...), et, chez ces personnes, des circonstances (...). Le signe témoigne d'une certaine structuration de l'univers (des choses, des sensations, des valeurs...), valide pour des personnes données, dans des circonstances données » *Précis de sémiotique générale* (1996 : 38-41).

En vous aidant des idées développées dans le passage ci-dessus, expliquez la fonction de structuration de l'univers dans les signes suivants : **(10 points)**

- La présence des couleurs du drapeau algérien dans les pancartes du Hirak
- Les termes de parenté variables d'une langue à une autre
- Le sentiment de joie

Corrigé proposé

1- Définition des deux fonctions du signe :

- La fonction de substitution : Le signe est un élément A qui remplace un élément B ou lui sert de substitut.

Deux exemples :- valeur d'un billet d'argent remplaçant la somme indiquée ;

- le geste qui se substitue à un sentiment.

(L'étudiant a la liberté de choisir ses exemples à condition de montrer comment se définit la fonction de substitution) (5 points)

- La fonction de trace de code : Le signe est interprété en fonction d'un ensemble de codes, de conventions permettant ainsi de tirer du sens dans les différents contextes.

Deux exemples :- représentation de l'espace dans une culture donnée ;

- interprétation d'un geste en fonction du contexte de production.

(Même remarque pour le choix des exemples.) (5 points)

2- La fonction de structuration de l'univers montrée à travers les exemples ci-dessous (10 points):

Le signe	Fonction de structuration de l'univers
La présence des couleurs du drapeau algérien dans les pancartes du Hirak	Il faudra évoquer la symbolique des couleurs et leur signification dans cette culture précise : Le rouge= sang des martyrs, vert= paradis, Blanc= paix (on accepte une réflexion différente sur la symbolique des couleurs). Cela renvoie à l'idée de combat, de sacrifice, à la sacralité de la révolution rappelée par le Hirak.
Les termes de parenté variables d'une langue à une autre	Les langues structurent différemment leur univers en fonction des besoins communicatifs : ce qui est désigné par « oncle » en français est représenté par deux vocables distincts (oncle maternel et oncle paternel en arabe). Ce qui est cousin en français ne renvoie pas forcément au lien de « cousin » en arabe.

	La belle-mère en français a un équivalent de la mère du mari et la mère de l'épouse alors qu'en arabe elle désigne la mère de l'époux.
Le sentiment de joie	Les sentiments ont la particularité d'être relatifs : ce qui est joyeux pour une personne (à travers des éléments matériels : argent, réussite...) ne l'est pas forcément pour d'autres qui se contentent de posséder des valeurs humaines pour se définir comme joyeux. De plus, l'expression de la joie diffère d'une personne à une autre : sourire, youyous, folie, silence, pleurs...
La douleur ressentie par un patient	La douleur est un sentiment qui diffère d'une personne à une autre : l'intensité et l'échelle de la douleur sont définies en fonction des cas, des maladies, du degré de tolérance de la personne. De plus, l'univers de la douleur est défini différemment chez le patient (spasmes) et le médecin (pathologie avec un jargon médical).

Références bibliographiques

1- Ouvrages et articles

- Barthes R., 1957, *Mythologies*, Paris : Seuil.
- Barthes R., 1964, « Rhétorique de l'image », *Communications*, n° 4, *Recherches sémiologiques*. P. 40-51; https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1964_num_4_1_1027
- Barthes, R., 1968. *Texte (théorie du)*. Paris : Encyclopædia Universalis. (Édition consultée 1968).
- Barthes R., 1985, *L'aventure sémiologique*, Paris : Seuil.
- Barthes R., 1964, « Éléments de sémiologie », *Communications*, n°4, *Recherches sémiologiques*. p. 91-135; URL : https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1964_num_4_1_1029
- Buysens E., 1943. *Messages et signaux*. Bruxelles : J. Lebègue - Office de publicité.
- Courtés J., 1991, *Analyse sémiotique du discours. De l'énoncé à l'énonciation*, Paris : Hachette.
- Domenjoz J-C., 1998, *Qu'est-ce que la sémiologie. L'approche sémiologique*, Contribution présentée dans le cadre de la session 1 du dispositif de formation 1998-1999 « catégories fondamentales du langage visuel », disponible sur : [Qu'est-ce que la sémiologie ? by Jean-Claude Domenjoz - Issuu](#)
- Ducrot O., et Todorov T., 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris : Seuil (coll. « Points Anthropologie Sciences Humaines »).
- Eco U., 1984, *La structure absente. Introduction à la recherche sémiotique*, Paris : Mercure de France, (trad. fr. de *La struttura assente. La ricerca semiotica e il metodo strutturale*. Milan : Bompiani, 1968).
- Eco U., *Le signe*, 1988, Bruxelles : Labor.
- Fontanille J., 2003, *Sémiotique du discours*, Limoges : Presses de l'Université de Limoges.
- Greimas A. J., et Courtés J., 1979, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris : Hachette Université.
- Greimas A. J., 1966. *Sémantique structurale*, Paris : P.U.F.

- Greimas A.J., 1970. *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris : Seuil.
- Greimas A.J., 1983. *Du sens II. Essais sémiotiques*, Paris : Seuil.
- Hébert L., (dir.) 2003, *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec), <http://www.signosemio.com>.
- Hjelmslev L., 1968, 1968/1971, *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris : Minuit
- Jakobson R., 1963, « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique générale*, Paris : Minuit.
- Joly M., 1994. *L'image et les signes. Approche sémiologique de l'image fixe*. Paris : Nathan.
- Klinkenberg J-M., 1996, *Précis de sémiotique générale*, Paris : Seuil.
- Kowzan T., 1992, *Spectacle et signification*, Candiac (Québec) : Balzac.
- Locke J., 1972, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, livre IV, chapitre XXI, Vrin.
- Low A., 1992, *Le rêve du papillon*, Saint-Hubert (Québec) : Libre expression.
- Mady C. Marty R. 1992, *99 réponses sur la sémiotique*, Centre régional de documentation pédagogique, Montpellier.
- Martinet A., 2005. *Éléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin.
- Martin R., 1983, *Pour une logique du sens*, Paris : Presses universitaires de France.
- Mounin G., (dir.), 1993 [1974], *Dictionnaire de la linguistique*, Paris : Presses - Morris
- Ch. Guérette V., Latraverse F., Paillet J-P., 1974, "Fondements de la théorie des signes", *Langages*, n°35, Problèmes et méthodes de la sémiologie. p. 15-21, URL: https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1974_num_8_35_2263
- universitaires de France.
- Ogden G. K. et Richards I. A. 1923, *The Meaning of Meaning*, London
- Peirce Ch. S., 1978. *Écrits sur le signe*. Paris : Seuil.
- Saussure, F., 1916. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- Siouffi G., Van Raemdonck D., 2012, *100 fiches pour comprendre la linguistique*, Bréal, France.
- Verhaegen Ph., 2010, *Signe et communication*, Bruxelles : Groupe De Boeck.

2- Mémoires de master

- Amrane S., Naâlamène S. 2021, *Les stratégies argumentatives dans le discours publicitaire » Cas des opérateurs téléphoniques algériens*, mémoire de master, ENS-Bouzaréah.
- Sadi Y., Khellal Th. 2021, *Analyse sémio-pragmatique de la publicité de Nime*, mémoire de master, ENS-Bouzaréah.

Sites

[SFU: Introduction to French Linguistics I](#)

[Comprendre la sémiologie : Saussure, Pierce et Barthes | visualdsgn](#)